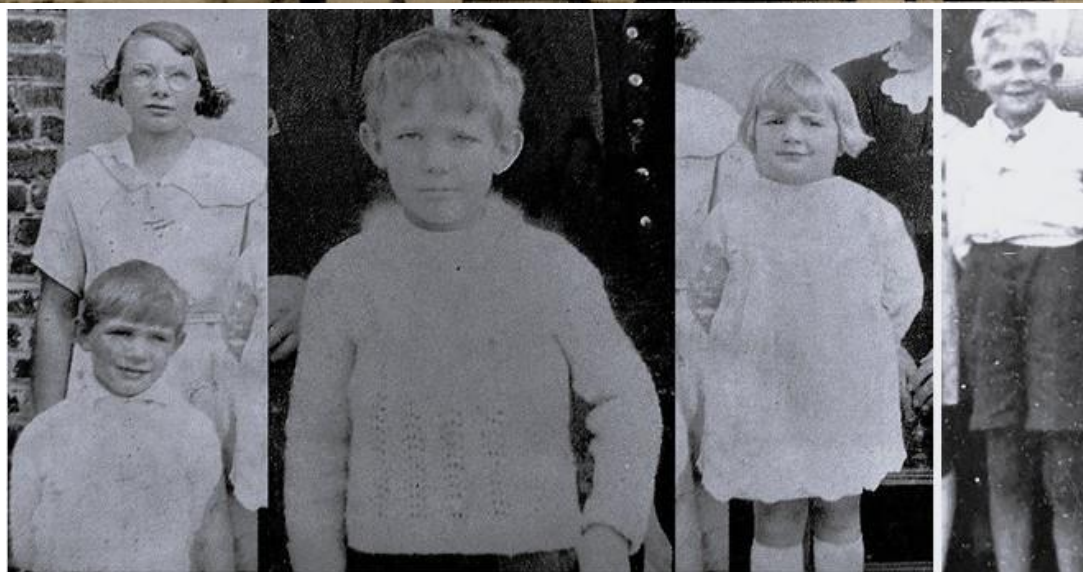


Histoire d'une famille en Avesnois

Hélène Vaille et les siens

(XIXe et XXe siècle) – Tome 2



À ma douce Ray



Remerciements

Suite à la diffusion en 2024 du premier ouvrage consacré à l'histoire de ma famille intitulé : « Histoire d'une famille en Avesnois, Vaille de Ruesnes, XIXe et XXe siècle », je souhaite remercier les personnes et les institutions suivantes pour l'intérêt porté à mes travaux :

- **Monsieur le Maire de Ruesnes, Claude Blomme** pour l'accueil favorable qu'il a réservé suite à la publication de l'histoire de la vie de ma famille dans le bourg dont il est le premier magistrat depuis 2014. Il m'a proposé qu'un exemplaire soit déposé à la bibliothèque municipale de Ruesnes. Il m'a également suggéré d'en faire parvenir un autre au château de Ruesnes où s'est installée une librairie indépendante (la commanderie) créée et dirigée par **Monsieur Xavier Carpentier**.

J'étais heureux de faire cette démarche pour mon bourg natal et en mémoire de mes ancêtres Ruesnois. Il me plaît à l'idée de savoir que leur mémoire continue de vivre aujourd'hui dans un livre abrité dans une bibliothèque, à Ruesnes, en Avesnois. Ce sont des gens d'en bas qui ont contribué à l'histoire locale et nationale. Ils ont fait vivre des familles. Ils ont fait en sorte que la société tourne. Ils ont permis à l'Etat de se développer. Qu'ils en soient fiers !

- **Monsieur Roland Gagneux**, que j'ai contacté pour enrichir le site web « **Villes et villages de l'Avesnois** » en rendant accessibles mes ouvrages.

Ils sont maintenant référencés dans cette page :

https://villesetvillagesdelavesnois.org/contributeurs_avesnois.html

Téléchargeable sous cette URL, pour le premier ouvrage :

<https://villesetvillagesdelavesnois.org/ruesnes/histoire-vaille-de-ruesnes.pdf>

Téléchargeable sous cette URL pour le second ouvrage :

<https://villesetvillagesdelavesnois.org/ruesnes/histoire-vaille-de-ruesnes-2.pdf>

- **Les archives départementales du Nord et de l'Aisne** : contactées, mes ouvrages ont enrichi leur bibliothèque historique.

Aux archives du Nord, la publication a été enregistrée et porte la cote : **BH 35232**

Aux archives de l'Aisne, les publications ont reçu la cote **DS 898** et **DS 899**

Merci aux Amis de l'Histoire et aux Gardiens de la Mémoire

Résumé

Le présent ouvrage raconte l'histoire d'une famille (Hélène Vaille et les siens) et d'un bourg de l'Avesnois (Ruesnes) au cours des XIX^e et XX^e siècles.

Les noms de famille concernés par ce tome 2 sont principalement les suivants : Vaille, Finet, Sueur, Bédénel, Pamart, Boufflet, Fremaux, Carpentier.

Les bourgs et les villes dans lesquels l'histoire se déroule sont ceux :

- de l'Avesnois : Ruesnes, Beaudignies, Sepmeries, Maresches, Louvignies-Quesnoy (ferme du Futoy), Le Quesnoy, Maroilles,
- du Cambrésis (Avesnes-les-Aubert),
- du Gers (Aignan) et de l'Aude (Saint-Papoul)

Ce tome 2 comporte des récits de vie de trois des cinq enfants du couple Marc Finet - Hélène Vaille (Georgette, Gisèle et Pierre).

L'auteur

Michel Sueur est un enfant du baby-boom, né en 1948 à Ruesnes ; un bourg rural de l'Avesnois où il a grandi et où il a gardé des attaches. Il a eu la chance de poursuivre des études dans l'enseignement supérieur à Lille et d'y enseigner. Son engagement politique est né lorsqu'il était lycéen. Il est lié aux « événements de mai 68 ». Il a connu l'avènement de la société de consommation et de loisirs.

Il vit aujourd'hui depuis 2010 dans le Périgord, aux côtés de Raymonde. Mais il n'a pas oublié ni sa famille, ni ses racines.

Contact : sueur24@orange.fr

Plan

Histoire d'une famille en Avesnois

Hélène Vaille et les siens - Tome 2

(XIXe et XXe siècle)

Introduction (tome 2) **p. 1**

Une histoire d'Hélène Vaille et des siens

Partie 1 - Georgette Finet et Léon Sueur : une histoire (p. 3)

L'enfance de Georgette Finet (p. 3) ; Le couple Sueur-Finet (p. 8) ; Un mariage retardé pour Georgette et Léon (p. 8) ; Des clichés du mariage de Léon et de Georgette (p. 9) ; Le modèle de la limitation volontaire des naissances (p. 15) ; Une joie quelque peu ternie (p. 17) ;

Qui sont les Sueur ? (p. 21) ; Le berceau des Sueur : Maresches, un bourg rural de l'Avesnois (p. 21) ; Les Sueur : des ancêtres cordonniers (p. 21) ; Les Sueur, des travailleurs de la terre (p. 22) ; Les Sueur : des artisans (p. 23) ; Trois générations de brasseurs chez les Sueur (p. 24) ; Un Sueur pharmacien (p. 30) ; Légion d'Honneur de Charles Louis Sueur, nommé chevalier le 28 avril 1865 (p. 37) ;

La vie du couple et de ses enfants, rue de l'Eglise (1944 ? - 1960) (p. 38) ; Ni anniversaire, ni manifestation de tendresse (p. 47) ; L'évolution du statut de l'enfant au travers de la photographie (p. 48) ; Quand les hommes se mettent en scène (p. 57) ;

La vie du couple et de ses enfants, rue de Bermerain à partir de 1960 (p. 61) ; Le travail de la ferme (p. 61) ; Notre vie à la ferme (p. 62) ; Quelques clichés des années 60 (p. 66) ; Un père du genre silencieux (p. 71) ; Un père à la double vie éreintante (p. 73) ; Les souvenirs d'un enfant de cheminot : la gamelle, la « musette », les pétards, la vie du rail et les traverses de voies de chemin de fer (p. 73) ; Mes souvenirs d'adolescent (p. 76) ; Un territoire de bocage (p. 76) ; La ferme des Carpentier, nos voisins (p. 80) ; Mes souvenirs d'adolescent auprès des Carpentier (p. 80) ; La modernisation de l'agriculture des années 60 (p. 81) ; La chasse au petit gibier (p. 82) ; De bons souvenirs de la chasse (p. 85) ; La migration agricole des frères Carpentier (p. 89) ;

La vie du couple et de ses enfants dans les années 1970-1980, et suivantes (p. 95) ; Léon et Georgette ont alors cinq petits-enfants (p. 97) ; L'activité de la ferme s'arrête (p. 97) ; Un cliché d'une mamie et de ses cinq petits-enfants (p. 97) ; Une mamie heureuse auprès de ses sept petits-enfants (p. 105) ; Une longue période de veuvage (p. 107) ; Le rôle des solidarités familiales (p. 107) ; Ne pas tomber dans l'oubli (p. 108) ; Les souvenirs des petits-enfants (et arrière-petits-enfants) (p. 108) ; Quelques recettes (p. 109) ; Une reconnaissance sans réserve (p. 111) ; Ne les oublions pas (p. 113).

Partie 2 - Gisèle Finet et Roland Bédenel : une histoire (p. 115)

Naissance, enfance de Gisèle ; son mariage avec Roland (1932-1951) (p. 115) ;

Être agriculteur en Avesnois : Futoy (1951-1968) (p. 123) ; Une agriculture familiale, faiblement mécanisée (p. 123) ; Des clichés (p. 127) ; Futoy : une ancienne ferme, véritable unité de vie (p. 131) ; Des naissances (p. 135) ; La communion d'Annie (p. 140) ;

Dans le Gers, Aignan (1968-1973) (p. 143) ; Une migration agricole (p. 143) ; Une migration organisée et aidée (p. 146) ; L'exploitation agricole (p. 148) ; A nous le Gers (p. 151) ; Des vacances en famille (p. 151) ; Le choc du patois et du français (p. 153) ; La découverte des environs : Lourdes (p. 154) ; La découverte des produits du Gers (p. 155) ;

Le retour en Avesnois, Maroilles (fin 1973 à aujourd'hui) (p. 159) ; Un peu d'histoire sur Maroilles : son abbaye, sa prospérité (p. 159) ; Le retour en Avesnois de la famille Bédenel-Finet (p. 160) ; Les enfants (p. 161) ; La cessation anticipée de l'activité agricole en 1981 (p. 162) ; Le contexte de l'agriculture en 1980 (p. 162) ; En 1981, les enfants sont devenus adultes (p. 163) ; La retraite (p. 166) ; En conclusion (p. 170).

Partie 3 - Pierre Finet (1928-2019) : une histoire (p. 172)

La naissance et l'enfance de Pierre (p. 172) ;

Pierre : de la fin de la guerre aux années 50 (p. 176) ; Pierre Finet, l' « artisan menuisier-ébéniste » (p. 176) ; Le mariage de Pierre Finet et de Marie-Thérèse Pamart (p. 178) ; La naissance de deux enfants (p. 180) ; Le rôle des solidarités familiales (p. 182) ;

Pierre : des années 50 aux années 60 (p. 183) ; Une migration dans le Sud-Ouest (p. 184) ; Le remariage de Pierre Finet (p. 185) ; Le début d'une nouvelle vie (p. 186) ; En 1961, la communion de Marie-Hélène et de Jean-Marc (p. 188) ; En 1964, la communion d'Annie (p. 191) ; En 1964, un nouveau coup du sort : le décès prématuré de Pierrette (p. 193) ; En 1965, d'Avesnes-les-Aubert à Le Quesnoy (p. 195) ;

Pierre : de la fin des années 60 aux années 70 (p. 195) ; La communion de Pierrot (1968) et de Philippe (1970) (p. 196) ; Des moments heureux dans le Gers (1968-1973) (p. 198) ; Le décès de Philippe Finet (1958-1972) (p. 202) ;

Pierre, un homme résilient (p. 206) ; Des enfants qui donnent satisfaction (p. 207) ; Le mariage de Pierre et de Berthe (p. 220) ; Pierre, un homme exemplaire (p. 223) ; L'épilogue de Pierrot Finet (p. 224) ; La carrière militaire de Pierrot Finet (p. 225).

Conclusion générale (p. 241)

Remerciements (p. 242)

Des échanges de correspondance (p. 243)

Bibliographie (p. 255)

Introduction (tome 2)

Une histoire d'Hélène Vaille et des siens

Ce second tome est consacré à trois des cinq enfants d'Hélène et de Marc : Georgette, Gisèle et Pierre. Il s'agit de récits de vie. Il comporte trois parties.

La première partie est consacrée à mes parents, le couple Sueur-Finet.

Le couple Sueur-Finet se forme en 1944 dans une période particulière : la guerre.

Mais qui sont les Sueur ? Vaste question sur laquelle on apporte des réponses en nous appuyant sur des données généalogiques.

Le couple adopte le modèle de la limitation volontaire des naissances. Deux enfants naissent : Marie-France en 1945 ; Michel en 1948. Après la guerre, le statut de l'enfant évolue. Dans la collection de photos de notre mère, on a trouvé de nombreuses photos d'enfants, montrant l'importance qui leur était accordée après 1945.

Après avoir habité un logement, rue de l'Eglise appartenant à la famille Prévost, le couple décide de vivre avec ses enfants rue de Bermerain, à partir de 1960. Georgette et Léon reprennent le travail de la ferme de ma grand-mère tout en continuant, pour mon père, à travailler aux chemins de fer : il a une double vie éreintante.

J'évoque mes souvenirs d'enfant de cheminot mais aussi ceux d'un adolescent ayant comme voisins la ferme des Carpentier, une famille ayant compté pour nous. C'est avec Ferdinand que j'ai découvert la chasse au petit gibier ; elle est devenue ensuite une passion et une longue histoire.

Les années 1970-80 sont marquées par la naissance des petits-enfants. Mais notre père n'aura pas le temps de les voir grandir : il décède en 1978 avant d'atteindre ses 58 ans. Ses problèmes de santé ont eu des conséquences sur la vie de notre mère. Elle a dû cesser l'activité de la ferme. Elle entre ensuite dans une longue période de veuvage. Mais les solidarités familiales entrent en jeu.

La deuxième partie est consacrée au couple Bédenel-Finet.

Dans la fratrie de cinq enfants, née en 1932, Gisèle occupe le 4^{ème} rang. Au décès de son père, Gisèle n'a pas encore 8 ans. En 1951, Gisèle Finet, âgée de 19 ans épouse Roland Bédenel, âgé de 25 ans. Et les choses vont aller plutôt vite puisque, dès le mois suivant leur mariage, le couple s'établit à la ferme du Futoy à Louvignies-Quesnoy.

Il n'est rien de plus normal de devenir agriculteur et d'habiter en milieu rural après la seconde guerre mondiale : un actif sur trois travaille encore dans l'agriculture et, en France, la moitié des habitants résident dans les campagnes.

Mais, ce que le couple ne sait pas, c'est que, dans les décennies qui vont suivre, il va vivre un bouleversement complet de l'agriculture française. Il assiste à une «mise aux normes» internationales d'un secteur qui était resté très artisanal jusqu'en 1950.

C'est leur histoire qui est racontée. Elle nous conduit à évoquer l'agriculture familiale, faiblement mécanisée des années 60, une migration agricole aidée du couple et de ses quatre enfants dans le Gers ; enfin leur retour en Avesnois, à Maroilles.

La troisième partie est consacrée à Pierre Finet.

Né à Beaudignies en 1928, c'est à Ruesnes que Pierre a son enfance et qu'il a ses premiers souvenirs. Il a dû arriver quand il était encore dans un berceau : les autres membres de sa fratrie y sont nés dans les débuts des années 30. Pierre grandit donc à Ruesnes auprès de ses parents, de ses frères et de ses sœurs.

L'année 1940 est particulière pour Pierre. Âgé de 12 ans, il vient de perdre son père et c'est l'âge de sa communion. Il est dans le contexte du second conflit mondial et de l'Occupation allemande. A la fin de la guerre 1939-45, il est âgé d'environ 17 ans. Devenu adulte à une époque où on commence à travailler à l'âge de 14 ans, il devient menuisier-ébéniste.

La vie de Pierre connaît ensuite différentes périodes avec des moments heureux et avec d'autres qui le sont beaucoup moins. Sa vie n'a pas été un long fleuve tranquille.

De 1950 à 1970, Pierre est frappé par plusieurs coups du sort bouleversant sa vie sur le plan conjugal, familial et matériel. Ce sont des souffrances. Les événements le concernant sont rapportés de façon chronologique. On souligne le rôle des solidarités familiales.

Mais Pierre est un homme résilient. Il refuse de vivre dans le malheur. Avec une certaine force de caractère, il va retrouver la voie du bonheur. En 1975, il trouve à nouveau une âme sœur, Berthe, qu'il épouse et auprès de laquelle Pierre est heureux.

Ses enfants grandissent et lui donnent satisfaction. Marie-Hélène s'insère dans la vie active, épouse Christian Lemoine ; ils ont deux enfants. Jean-Marc s'engage dans l'armée et intègre le corps des sapeurs-pompiers de Paris, une institution prestigieuse. Il épouse Brigitte Druelle. Pierrot fait une carrière militaire ; il devient adjudant. Marié, il a deux enfants.

Partie 1 - Georgette Finet et Léon Sueur : une histoire

Cette partie est consacrée à l'aînée de la fratrie, Georgette Finet. Née à Ruesnes en 1920, elle épouse Léon Sueur en 1944. On souhaite tout d'abord rappeler son enfance.

L'enfance de Georgette Finet

Georgette Finet est née à Ruesnes le 5 août 1920. Elle occupe le 1^{er} rang d'une fratrie de cinq enfants : Pierre en 1928, Léon en 1930, Gisèle en 1932 et Gérard en 1937.

Georgette grandit à Ruesnes auprès de ses grands-parents, de ses parents, de ses frères et de sa sœur. Le cliché ci-après présente les parents de Georgette (Hélène et Marc) aux côtés de leurs enfants. Il a été pris vers le milieu des années 1930. Les âges sont indicatifs.

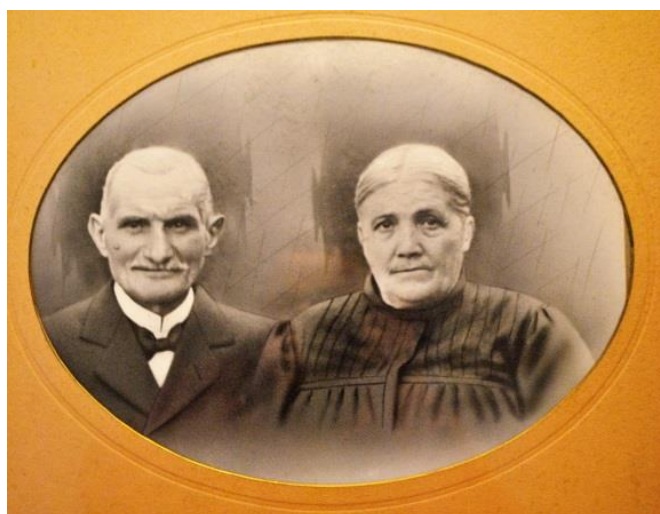
Marc Finet (34 ans), Hélène Vaille (36 ans) et leurs enfants



Georgette (15 ans), Léon (5 ans), Pierre (7 ans) et Gisèle (3 ans)

Georgette est la seule de sa fratrie à avoir des souvenirs de ses grands-parents maternels Léandre et Sophie. Elle était âgée de dix ans quand ils sont décédés l'un, en 1929 ; l'autre, l'année suivante.

Les grands-parents maternels de Georgette



Léandre Vaille (1861-1930) – Sophie Lesur (1861-1929)

Georgette a bien sûr des souvenirs de son père Marc : à son décès en 1939, elle est âgée de 19 ans.

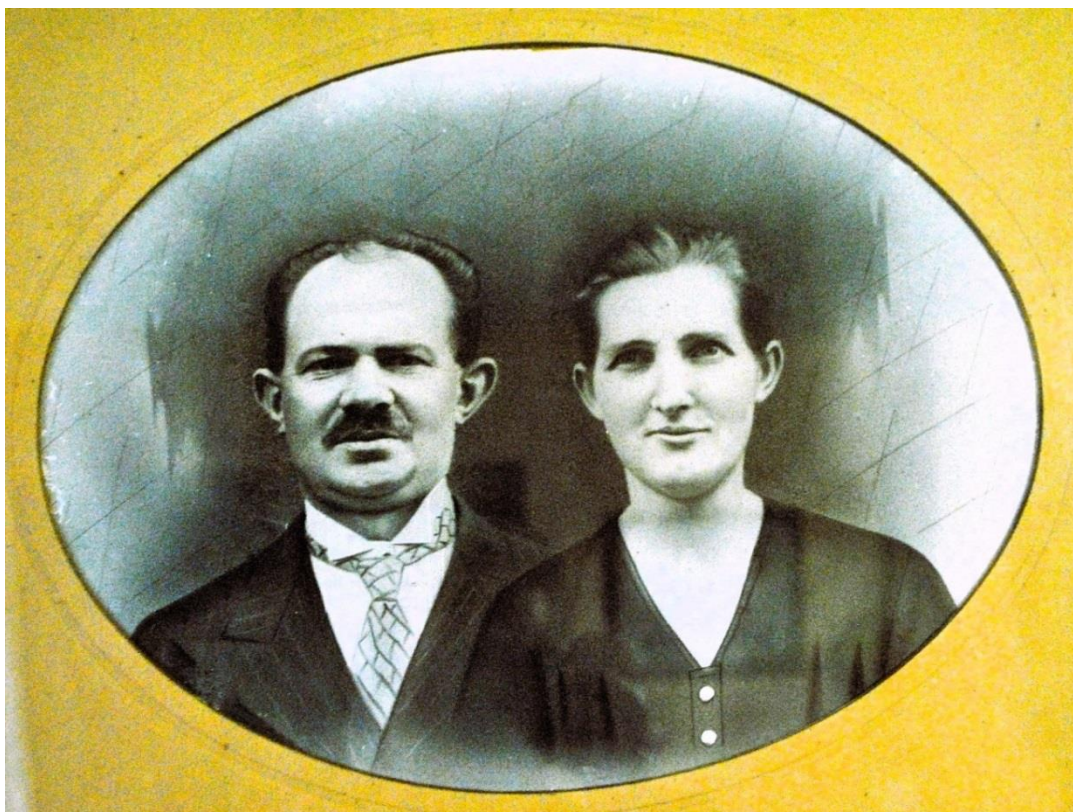
Elle a également de souvenirs de sa grand-mère paternelle « Maman Céline ». Elle lui a laissé son empreinte comme à ses frères et à sa sœur. Elle évoquera alors souvent son souvenir avec nous sur le mode : « Maman Céline disait... ».

Ci-après plusieurs clichés : celui de la grand-mère paternelle « Maman Céline ».



« Maman Céline disait... »

Les parents de Georgette : Marc Finet et Hélène Vaille

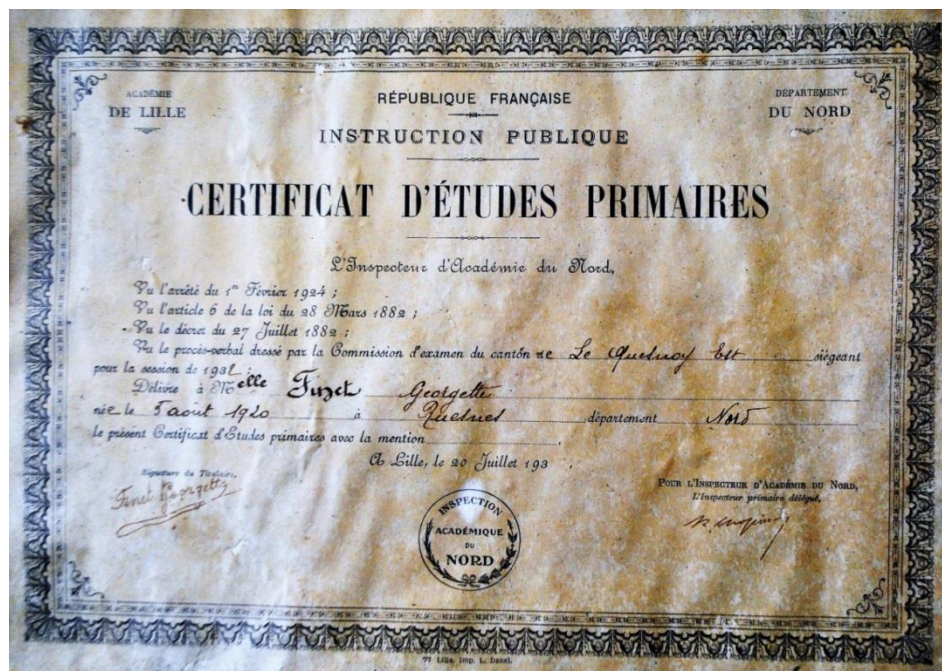


Georgette Finet, âgée d'environ 15 ans



Elle avait obtenu son Certificat d'études primaires en 1932

Le Certificat d'Etudes primaires de Georgette Finet (1932)



Le Certificat d'Etudes primaires de Georgette Finet, session de 1932

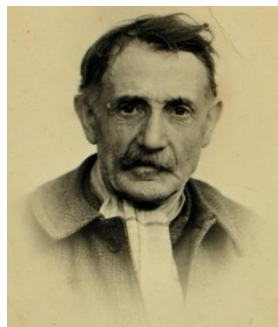
La vie heureuse de deux jeunes filles avant la guerre (Cliché de notre cousine Ghislaine)



Juin 1940 : le souvenir de l'évacuation et d' « Oncle Georges »

En mai 1940, l'armée allemande a envahi la Belgique, la Hollande et le Luxembourg. La guerre se rapproche. La grande bataille est engagée. Arras, puis Amiens tombent. Comme dans d'autres villages, Ruesnes va bientôt se vider de ses habitants. En juin 1940, c'est l'évacuation. Âgée de 20 ans, Georgette participe avec les membres de sa famille à ce moment marquant de cette guerre. Elle nous racontera des souvenirs de ce moment-là et le rôle d' « Oncle Georges », l'organisateur de l'évacuation.

« Oncle Georges »



Georgette grandit ensuite dans une France qui vit sous l'occupation allemande. Durant cette période, elle assiste à la communion de Pierre (1940) ; de Léon (1942). Sa grande sœur Georgette, est âgée de 23 ans !

La communion de Léon Finet en 1942 (Cliché de Ghislaine)



De gauche à droite, on reconnaît le communiant Léon Finet ; derrière lui, sa maman Hélène. A ses côtés, le petit frère Gérard ; derrière lui, le grand frère Pierre, puis la grande sœur Georgette.

En 1944, c'est pour elle bientôt le mariage ; le début d'une longue histoire ici contée.

En 1944, Georgette Finet épouse Léon Sueur (§1). Mais qui sont les Sueur ? (§2). On relate ensuite la vie du couple et de ses enfants à Ruesnes, rue de l'Eglise (§3). Après la guerre, le statut de l'enfant évolue (§4). En 1960, la famille emménage, rue de Bermerain (§5). Après avoir évoqué mes souvenirs d'adolescent (§6), on reprend la vie du couple et de ses enfants dans les années 1970 - 1980, et suivantes (§7).

1) Le couple Sueur-Finet

Le couple Sueur-Finet se forme dans une période particulière ; celle de la guerre. Or, il existe un lien entre la guerre et la nuptialité.

Selon un article de Francis Ronsin sur la guerre et la nuptialité (Population, 1995), analysant l'influence de la seconde guerre mondiale sur la nuptialité, l'auteur explique que « De nombreuses jeunes filles de France n'ont pu se marier, ou, ont vu leur mariage retardé, du fait de la mobilisation, de la captivité ou du départ au S.T.O. de ceux qui auraient dû être leurs prétendants ».

Un mariage retardé pour Georgette et Léon

C'est le cas de notre mère qui a vu son mariage retardé ; elle a dû attendre jusqu'en juin 1944, l'âge de 24 ans. Certes les Français ont retrouvé le goût du mariage depuis 1942. Mais en 1944, deux phénomènes se conjuguent ici pour expliquer la reprise de la nuptialité : le retour à l'optimisme et le retour des hommes.

Le couple Sueur-Finet se situe dans ce contexte. Âgés tous deux de 24 ans, leur mariage a lieu à Ruesnes le 17 juin 1944 (un samedi).

Notre mère a donc dû patienter pour que le retour des jeunes partis au STO ait lieu. L'attente ne sera pas trop longue. Celui qui va être son prétendant vient de Sepmeries, un bourg voisin de l'Avesnois, situé à moins de trois kilomètres de Ruesnes : Léon Sueur. Né en 1920, il a été concerné par le STO.

Léon Sueur concerné par le STO

Qu'est-ce que le STO ? On s'appuie ici sur Michel Winock ; voici ce qu'il écrit à ce sujet en 1943, dans le contexte de l'occupation allemande.

Janvier 1943 : « La situation en France s'assombrit encore en janvier 1943, lorsqu'on apprend l'exigence de l'Occupant : 250 000 travailleurs français, pas moins, doivent être livrés à l'Allemagne. Au mois de février, Laval instaure le STO (Service du travail obligatoire), qui vise les jeunes gens nés en 1920, 1921 et 1922 ».

Juin 1943 : « Vichy renforce ses mesures de répression contre les réfractaires au STO et ceux qui les aident ».

Juillet 1943 : « La traque des jeunes gens pour le STO continue de plus belle ».

Compte-tenu de ce qui précède, Léon Sueur est donc concerné par le STO et pourrait donc se trouver dans le collimateur.

Léon Sueur réfractaire ou parti au STO ?

Nous, ses enfants n'en savons rien.

Autant notre mère nous a raconté l'épisode de l'évacuation. Autant notre père ne nous a jamais rien rapporté sur la guerre. Et je ne suis pas sûr que ma mère en ait su plus.

C'est que mon père était quelqu'un qui ne parlait pas beaucoup.

Il était du genre silencieux, comme l'exprime le chanteur Daniel Guichard.

On développera cet aspect du caractère de mon père ultérieurement.

Revenons à leur mariage avec quelques clichés.

Quelques clichés du mariage de Léon et de Georgette

Le cliché ci-après a été tiré le 17 juin 1944, jour du mariage, face au domicile d'Hélène, côté rue de Bermerain (actuellement, n° 10). Les familles respectives, côté Finet et côté Sueur sont ici réunies !

On rappelle ici que Gisèle avait fait sa communion cette année-là (voir la partie 2).

Mariage de Georgette et de Léon, 17 juin 1944



Mariage de Georgette et de Léon (détails)



- Au 1^{er} rang : les jeunes époux Léon et Georgette (24 ans) et à leurs côtés, les enfants : Gisèle Finet (12 ans) ; Marie-Madeleine Sueur (7 ans) et Gérard Finet (7 ans), tous deux souriants ; Bernard Sueur (9 ans).

- Au 2^{ème} rang : Hélène Finet (45 ans), la maman de la mariée ; Solange Cauchies (14 ans) ; les deux sœurs du marié, souriantes : Camille (avec des lunettes) et Lucie Sueur ; la tante de la mariée (avec un gilet blanc) : Berthe Vaille, l'épouse de Léon Vaille.

- Au 3^{ème} rang : « Oncle Georges » (55 ans) ; « Tante Suzanne » (36 ans), la marraine de la mariée, souriante ; Fernande et son époux Dieudonné Sueur, frère aîné du marié.

Les jeunes époux



Des jeunes mariés se tenant en amoureux !



Léon et Georgette, jeunes mariés



Léon, Georgette et la famille



Léon, Georgette et la famille (détails)



De gauche à droite :

- Au 1^{er} rang : Berthe Vaille, Solange Cauchies, Gisèle Finet, Olga Sueur

- Au 2^{ème} rang : Suzanne Cauchies, Hélène Finet ; sur la droite, Léon et Georgette. Elle tient par l'épaule son époux, en amoureuse. Ce cliché a dû être pris en 1944, l'année de leur mariage. Leurs enfants ne sont pas encore nés, mais le couple est prometteur !

Georgette, au moment de son mariage



Mariage entre Sueur Léon et Finet Georgette (Ruesnes, 17 juin 1944)

ANNÉE 19 44 Commune de Ruesnes
 REGISTRE 1
 Numéro 2 Du dix sept ju mil neuf cent quarante quatre.

MARIAGE

ENTRE : Sueur Léon Georges Raymond
 Né le 23 Janvier 1920 à Sepmeries
 arrondissement de Ruesnes département du Nord
 profession de Métallurgiste
 domicilié à Sepmeries
 Fils de Sueur Dieudonné
 et de Gaillet Angélique mariés
 Veuve de Ciblatrice

ET Finet Georgette Sophie
 Née le 5 Août 1920 à Ruesnes
 arrondissement de Ruesnes département du Nord
 profession de Cultivatrice
 domiciliée à Ruesnes
 Fille de Finet Marie Antoinette
 et de Gaillet Joseph Louis la veuve mariés
 Veuve de Ciblatrice

Contrat de mariage Monsieur Gaillet le Doyen Finet
Mil neuf cent quarante quatre devant M. Gaillet
 Légitimation Bordy de Sotterain Notaire à
Jeumont

Timbre et signature.
 Délivré le 17 Juin 1944
 L'Officier de l'Etat Civil.
Finet

DEPARTEMENT DU
 COMMUNE DE
 RUESNES
 NORD

Source : « livret famille Sueur Finet », soigneusement recouvert par notre mère. Et ce, à l'image des livres, et cahiers scolaires qu'elle nous faisait recouvrir !

Le modèle de la limitation volontaire des naissances

Un mariage retardé ne signifie pas pour autant un rattrapage pour ce qui est des enfants à naître. C'est le modèle de la limitation volontaire des naissances qu'adopte le couple. Mon père était issu d'une famille de dix enfants (§a) ; ma mère avait dû sans doute le prévenir : avec moi, ce sera deux enfants, pas plus (§b) !

a) La fratrie de Léon Sueur (mon père)

Dans la fratrie de huit enfants survivants (3 garçons et 5 filles), mon père occupe le 4^{ème} rang. Ils sont nés entre 1911 (Dieudonné) et 1930 (Camille). L'espace entre les naissances est de deux ans. Il est lié à l'allaitement.

L'aîné, Dieudonné Léon Sueur (1911-1985), mon parrain

Lucie Augusta Léontine Sueur (1913-1916)

Georges Léon Sueur (1915-1988)

Lucie Augusta Léontine Sueur (1917-2000)

Léon Sueur (1920-1978), mon père

Olga Pauline Sueur (1922-2006)

Gisèle Angélique Sueur (1924-2002)

Yvonne Angélique Augusta Sueur (1926-2016)

Gilbert Camille Sueur, né le 17 octobre 1928

Camille Gilberte Sueur (1930-2017)

b) Deux enfants pas plus !

Pour ce qui est de la conception de la famille, mon père avait l'exemple de son frère, de neuf ans son aîné, et de son épouse, qui avaient adopté le modèle de la limitation volontaire des naissances. Dieudonné et Fernande [un prénom qui n'avait pas encore donné lieu au célèbre refrain de *Fernande* par Georges Brassens ; son second prénom, *Léonie*, rime même avec « aussi », dans sa chanson], n'ont eu que deux enfants : Bernard (en 1935) et Marie-Madeleine (en 1937). Certes, c'était avant la guerre. Et ils ont eu la fille et le garçon ! Fernande, née Lemoine était la cadette de huit enfants nés entre 1891 et 1910. Le prénom donné à sa fille est celui de ses deux sœurs qui la précèdent : Marie, née en 1906 et Madeleine, née en 1908 ; d'où Marie-Madeleine.

Alors, pourquoi pas nous ? Se dit le couple Sueur-Finet.

L'autre frère aîné Georges, s'est marié la même année que mon père (voir le cliché ci-après). Les cigognes n'apporteront que deux enfants : Gilbert et Marie-Bernard.

C'était un exemple à suivre.

La naissance de deux enfants

Chose dite, chose faite et réussie.

Le 14 avril 1945 naît à Ruesnes, à 1h30 du matin, (source : livret de famille) Marie-France. Son prénom est suivi de ceux des grands-mères maternelle et paternelle (Hélène, Angélique). Léon et Georgette ont le sens de la filiation.

Marie-France naît dix mois après le mariage de ses parents ; la même année que Gilbert, son cousin.

Une maman, fière de son enfant



Pour le deuxième enfant, le couple attend un peu afin d'espacer la seconde naissance ; le temps que Marie-France grandisse un peu.

Trois ans et 21 jours après Marie-France, naît à Ruesnes, Michel le 5 juillet 1948. Plus paresseux que sa sœur, il est né en fin d'après-midi, à 18h30 (source : livret de famille). Par ailleurs, on me donne comme autres prénoms, ceux de Gilbert et de Léon ; une filiation différente de celle de Marie-France dont on comprendra les raisons ci-après.

L'essentiel pour le couple qui avait la fille, c'était d'avoir le garçon !

« Cht'un gamin », « Cht'un Sueur », a dû s'écrier mon père, en pensant à la transmission du nom de famille.

Voilà le couple comblé.



Une joie quelque peu ternie

L'année et les mois ayant précédé ma naissance, plusieurs événements viennent ternir la vie de famille, côté Sueur.

- En 1947, Dieudonné Sueur père (mon grand-père paternel) décède, à l'âge de 66 ans.

Sueur Dieudonné, Charles, Camille, César (1881-1947)



- Georges Sueur (mon oncle), venu aider mon père à scier du bois se coupe les doigts avec une scie circulaire. Choquée, ma mère avait gardé la mémoire de cet événement et racontait qu'à ce moment-là, elle était alors enceinte de moi !

- Le 23 avril 1948 (un vendredi), son jeune fils Gilbert Sueur, le neveu de mon père, meurt accidentellement un peu plus de deux mois avant ma naissance. On me donnera alors comme second prénom celui de « Gilbert », en mémoire de ce jeune enfant disparu tragiquement. Le troisième prénom sera celui de mon père, « Léon ». La filiation sera ainsi préservée.

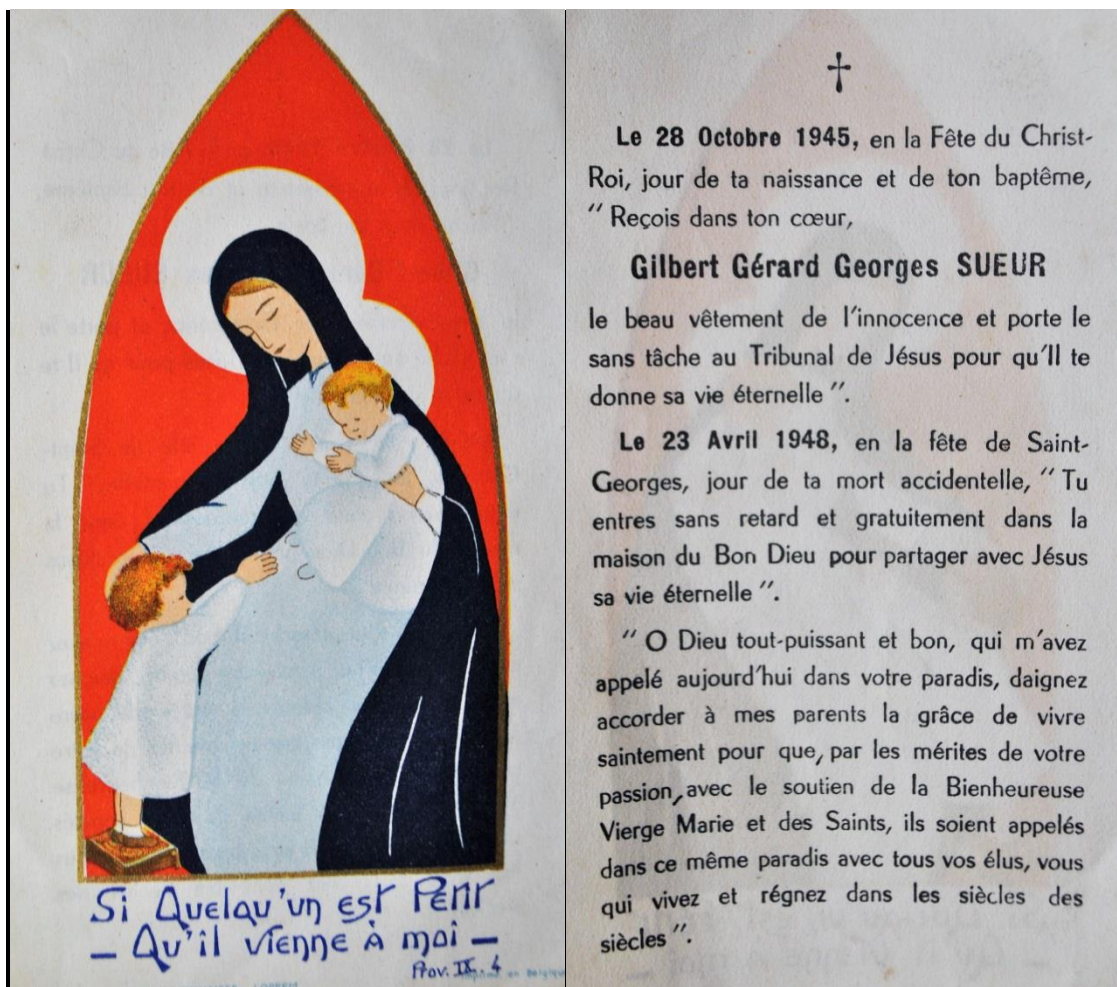
De ces événements, ma mère a gardé la photo de Dieudonné Sueur, ci-dessus.

Elle a aussi gardé l'image de la Vierge Marie et de la prière dite lors de la messe des funérailles, sans doute à Maresches, le berceau de la famille Sueur depuis la nuit des temps.

Né le 28 octobre 1945 (la même année que Marie-France), Gilbert Sueur était âgé de 2 ans et demi.

Selon la famille, il serait « tombé accidentellement dans une citerne ».

Image de la Vierge Marie, protectrice des enfants



Le mariage de Georges Sueur et de Gabrielle Maliet, 1944



Georges, Léon, Sueur naît à Sepmeries en 1915 ; décédé en 1988, à l'âge de 73 ans. Il a épousé Gabrielle Maliet en 1944 ; elle est née à Maresches en 1919 ; décédée en 1986, à l'âge de 67 ans.

2) Qui sont les Sueur ?

On s'intéresse aux Sueur nés dans l'Avesnois au cours des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles, notamment à Maresches ; leur berceau d'origine.

Ils sont très nombreux.

Certains d'entre eux sont nés dans le village voisin de Sepmeries : trois kilomètres seulement séparent ces deux bourgs.

Mais qui sont-ils ? Qui sont nos ancêtres ? Quels métiers ont-ils exercé ? Quel est le devenir de leurs enfants ?

Voilà quelques-unes des questions auxquelles on va répondre, notamment à partir de données généalogiques.

Le berceau des Sueur : Maresches, un bourg rural de l'Avesnois

Côté paternel, je suis un descendant des Sueur. Leur berceau se trouve à Maresches, un bourg rural de l'Avesnois dont la population a culminé jusqu'à 1.000 habitants en 1891 pour décliner ensuite et se stabiliser aux environs de 800 habitants aujourd'hui.

La généalogie consultée permet de repérer un « Charles Sueur » né dans ce bourg vers le milieu du XVII^e siècle. On peut penser que des membres de cette famille étaient nés dans ce bourg bien avant. Mais l'arbre généalogique consulté ne permet pas de repérer un ancêtre né Sueur avant 1660-1670.

Ensuite, de nombreux enfants y sont nés.

Mes racines paternelles sont à Maresches.

Et les Sueur y foisonnent !

Si les « Vaille », côté maternel, sont à l'origine une famille de charrons, celle des « Sueur » sont une famille de cordonniers.

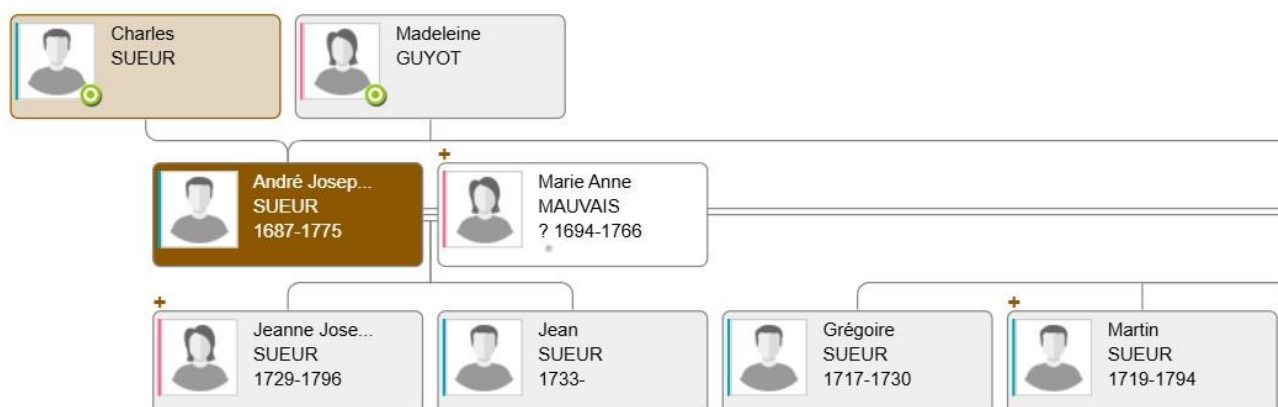
Les Sueur : des ancêtres cordonniers

Sur le plan étymologique, Sueur vient du latin sutor (= celui qui coud, puis cordonnier). Le nom « Sueur » signifie « cordonnier ». En consultant la généalogie, il est tout-à-fait surprenant de découvrir un ancêtre cordonnier, Charles Sueur ! Et des enfants qui deviennent aussi cordonniers.

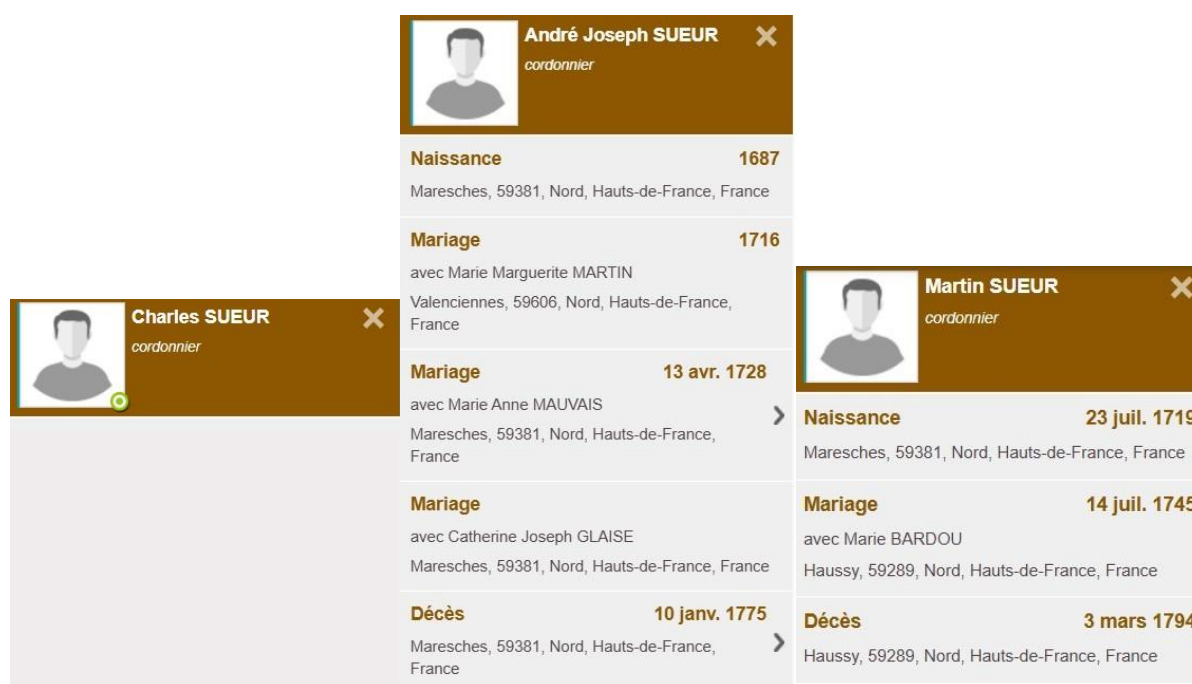
Un des ancêtres est né deux siècles auparavant, bien avant la Révolution Française : la consultation de divers arbres généalogiques permet de repérer un certain Charles Sueur, cordonnier, né dans les années 1660 ; décédé en 1728. Marié à Madeleine Guyot, née à Villers-Pol, le couple a deux enfants André Joseph Sueur (1687-1775) et Pierre Sueur (1690-1750) ; tous deux cordonniers, un métier qui se transmettra sur plusieurs générations.

Ce sont des artisans, nombreux dans la société traditionnelle, en milieu rural.

Les Sueur : des cordonniers



Trois générations de cordonniers

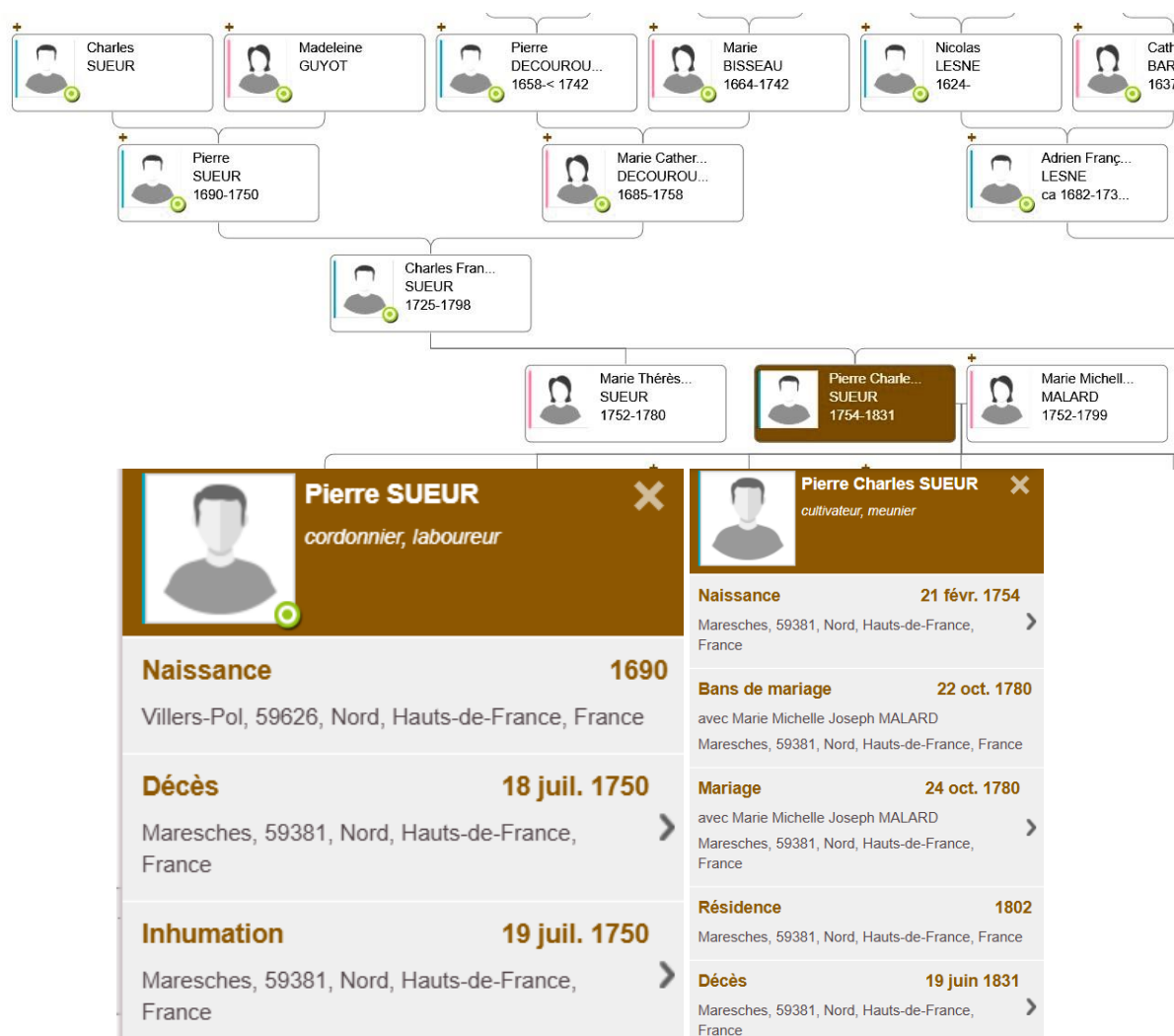


Source : généalogie de Didier Dujacquier, [Charles SUEUR - Geneanet](#)

Les Sueur, des travailleurs de la terre

Les « Sueur », les hommes et les femmes, ont aussi été occupés par le travail de la terre (laboureur, journalier, cultivateur, etc.). Comme de nombreuses autres familles en milieu rural, à cette époque, il était difficile de vivre d'un seul métier. Le travail de la terre permettait alors de nourrir des familles entières, souvent nombreuses. Il en est ainsi pour le fils de Charles, Pierre Sueur (1690-1750), cordonnier et laboureur. Il en est de même pour son petit-fils, Pierre Charles Sueur (1754-1831), meunier et cultivateur. Les exemples sont nombreux !

Les Sueur : des travailleurs de la terre



Source : généalogie de Didier Dujacquier

Les Sueur : des artisans

Les Sueur ont exercé les divers métiers de la société traditionnelle du XIX^e siècle et des décennies suivantes. Ils ont notamment été propriétaires d'un moulin (§a) et d'une brasserie (§b). Je me rattache à cette famille de brasseurs par mon grand-père paternel, Dieudonné, Charles, Camille, César Sueur. Ils font partie des nombreux artisans de la société traditionnelle.

a) - Le Moulin Sueur

Trois moulins existaient à Maresches. Le Moulin Sueur était le second situé sur la Rhonelle. Selon le site web les moulins en Avesnois, « Ce second moulin, le moulin à eau du Chapitre Métropolitain de Cambrai fut probablement vendu à la Révolution comme bien national et appartenait en 1809 à François Tendard marié en 1795 à Souain (Marne) avec Hélène Bisieau ».

En 1826 le moulin était détenu par le meunier Pierre Charles Sueur (1754-1831), le petit-fils du cordonnier Pierre Sueur (1690-1750) [voir la généalogie ci-dessus] ; marié à Marie Michelle Malard. Il a appartenu ensuite à leur fils Louis (1796-1859) époux de Rosalie Cordier. A son tour leur fils Louis Julien marié en 1853 à Lidivine Françoise Adéline Regnier devint le meunier et le modernisa vers 1858.

Trois générations de meuniers chez les Sueur

Après avoir eu des ancêtres cordonniers, les Sueur deviennent ensuite des meuniers au cours du XIXe siècle et ce, pendant trois générations. On s'appuie ici sur les données généalogiques de Didier Dujacquier ; confortant les éléments ci-dessus.

Une famille de cordonniers devenus meuniers

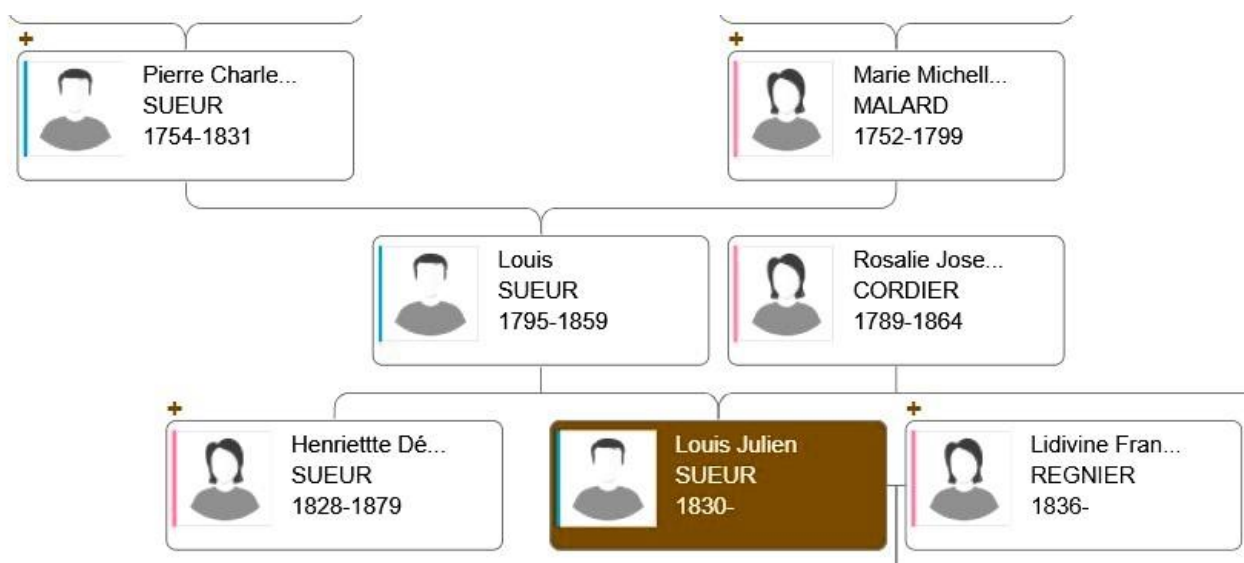
Le Moulin Sueur a été la propriété d'une branche de cette famille pendant trois générations. Acquis en 1826, les Sueur en ont été propriétaires pendant plusieurs décennies.

Précisons que, à la différence des Sueur devenus brasseurs au XIXe siècle (voir ci-après), Pierre Charles n'est pas un membre en descendance directe avec ma famille, mais un membre collatéral. Quand Pierre Charles a acquis le moulin en 1826, il est âgé de 62 ans. Cinq années après cette acquisition, son fils Louis Sueur (1795-1859) devient meunier.




C'est son fils, Louis Julien Sueur, né également à Maresches, mais en 1830 qui modernise le moulin vers 1858. Il était alors relativement jeune (moins de 30 ans). On ne sait pas jusqu'à quelle date il a détenu ce moulin. Peut-être en est-il resté propriétaire jusque vers la fin du XIXème siècle ? La question reste posée.

Vers 1900, le moulin Sueur fut converti en usine d'électricité, puis en bonneterie jusqu'en 1972.

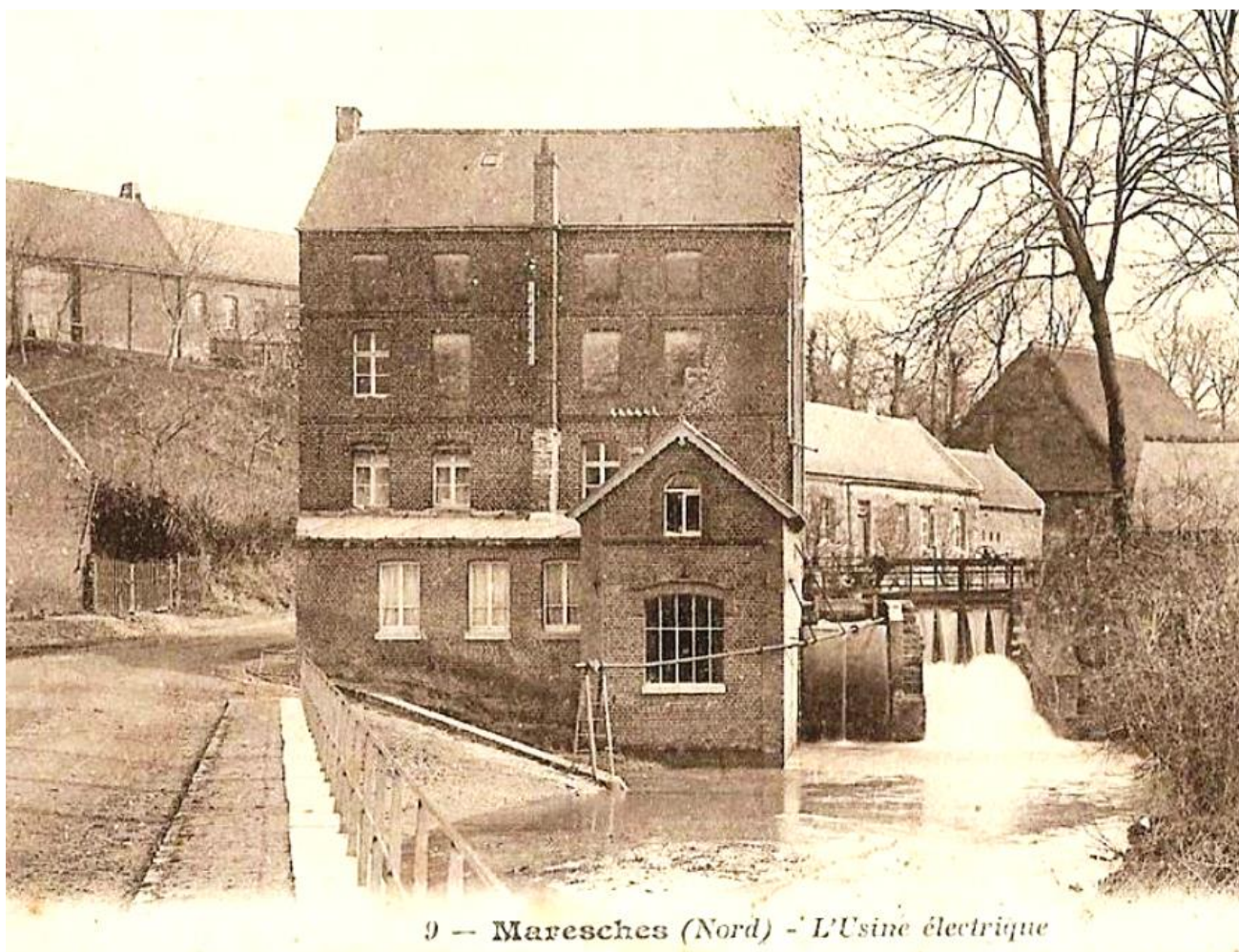
Trois générations de meuniers chez les Sueur



Source : généalogie de Didier Dujacquier, [Pierre Charles SUEUR - Geneanet](#)

<div>  <div> Pierre Charles SUEUR ✕ <i>cultivateur, meunier</i> </div> </div> <div> Naissance 21 févr. 1754 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France > </div> <div> Bans de mariage 22 oct. 1780 avec Marie Michelle Joseph MALARD Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France </div> <div> Mariage 24 oct. 1780 avec Marie Michelle Joseph MALARD Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France > </div> <div> Résidence 1802 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France </div> <div> Décès 19 juin 1831 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France > </div>	<div>  <div> Louis SUEUR ✕ <i>cultivateur, meunier</i> </div> </div> <div> Naissance 28 sept. 1795 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France </div> <div> Mariage 9 nov. 1825 avec Rosalie Joseph CORDIER Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France </div> <div> Décès 20 avr. 1859 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France > </div>	<div>  <div> Louis Julien SUEUR ✕ <i>meunier</i> </div> </div> <div> Naissance 28 avr. 1830 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France > </div> <div> Mariage 19 janv. 1853 avec Lidivine Françoise Adelaïde REGNIER Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France > </div>
--	---	--

Le moulin Sueur



Moulin converti en usine d'électricité vers 1900, puis en bonneterie jusqu'en 1972

b) - La brasserie Sueur

A Maresches, cinq brasseries ont existé à la fin du XVIIIe-début du XIXe siècle.

Cinq brasseries à Maresches

5 brasseries ont existé à <u>Maresches</u>	
-Brasserie AIME O. en 1902	
-Brasserie DELSART en 1890	
	-Brasserie SUEUR Ch. de 1890 à 1902 .Brasserie SUEUR-DELSART (Vve) jusqu'en 1908 SUEUR A.
-Brasserie CARPENTIER-CARLIER Aimé de 1890 à 1910 .Brasserie NOEL Emile jusqu'en 1939 La brasserie produisait 4500 hectolitres de bière. .Brasserie NOEL-DUROUX jusqu'en 1950 .Brasserie DINOIR jusqu'en 1955	
-Brasserie CHUFFART-DELACROIX (Rue de Villers) de 1890 à 1899 .Brasserie CARRETTE-LUSTREMANT jusqu'en 1931 En 1899, Ernest CARETTE, rachète à Léon CHUFFART-DELACROIX , ancien marchand brasseur, des bâtiments où il installe une brasserie malterie qui produira 4000 hectolitres de bière. Fermeture en 1931, suite à un incendie qui ravage la brasserie et le logement. Les bâtiments (26 rue de l'église) ont été convertis en logement puis en ateliers.	

Source : site web des « brasseries de l'Avesnois »

Une des cinq brasseries de Maresches a pris pour nom :

« Brasserie Sueur Ch. » de 1890 à 1902,

Puis, « Brasserie Sueur-Delsart Vve » jusqu'en 1908.

Cette brasserie Sueur a été en activité pendant dix-huit années (1890-1908).

C'est la période pendant laquelle l'activité brassicole est à son apogée.

Le décès en 1908 à l'âge de 78 ans, de Ve Rosalie Delsart, épouse Sueur semble avoir compromis l'avenir de cette brasserie.

En effet, le couple avait un fils, Charles, Joseph, Dieudonné Sueur né en 1856 à Maresches. Il était brasseur, mais il décède prématurément en 1896, trois années après son père, à l'âge de 40 ans. C'est donc sa mère qui a assuré la pérennité de la brasserie jusqu'en 1908.

Le savoir-faire de brasseur a néanmoins été transmis à la génération suivante, mon grand-père paternel (voir ci-après).

De la « Brasserie Sueur Ch. » en 1890 à la « Brasserie Sueur-Delsart Vve » jusqu'en 1908

Charles SUEUR cultivateur, brasseur	Rosalie Marie Thérèse DELSART cultivatrice
Naissance 25 oct. 1828 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France	Naissance 29 nov. 1829 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France
Mariage 29 déc. 1852 avec Rosalie Marie Thérèse DELSART Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France	Mariage 29 déc. 1852 avec Charles SUEUR Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France
Titre 1863 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France	Résidence 14 juin 1879 avec Charles SUEUR Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France
Résidence 24 févr. 1877 Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France	Recensement 1906 Tour du Jeu de Balle - Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France
Résidence 14 juin 1879 avec Rosalie Marie Thérèse DELSART Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France	
Décès 14 févr. 1893 Place communale - Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France	

Source : généalogie de Didier Dujacquier

Facture d'escourgeons du 16 avril 1903 (Source : site web des « brasseries de l'Avesnois »)

Articles de Brasserie
HOUBLONS
de toutes Provenances
MILLS

A. DASSONVILLE
BUREAUX-MAGASINS
14 Rue d'Anzin
VALENCIENNES
Adresse Télégraphique:
DASSONVILLE-BRASSERIE VALENCIENNES

Le 16 avril 1903
Monsieur Sueur
Maresches, Nord
pour vente et livraison de ce qui suit payable dans Valenciennes.
Preste à livrer sur marché du bit.

Dépôt & Succursale
pour les ARDENNES
M^r PAUL XAUTELET
NÉDAN

ORDRE :
1903
50 K^g Escourgeons de centre 26 50 132 50
Reçu acompte 111 50
132 50

Expédié en gare:
Payable en un trait à
l'avis contraire.

lesbrasseriesdelavesnois.fr

La facture ci-dessus en date du 16 avril 1903 a été adressée à Monsieur Sueur, Maresches

Trois générations de brasseurs chez les Sueur

Après avoir eu des ancêtres cordonniers, les Sueur deviennent aussi des brasseurs au cours du XIXe siècle et ce, pendant trois générations. On s'appuie ici sur les données généalogiques de Didier Dujacquier ; confortant les éléments ci-dessus.

Une famille de cordonniers devenus brasseurs

En effet, Charles Sueur (1828-1893) est un membre de ma parentèle, en descendance directe. On rappelle qu'il crée sa brasserie à Maresches en 1890. Il transmet son savoir-faire de brasseur à son fils Charles, Joseph, « Dieudonné » Sueur (1856-1896). Décédé prématurément à l'âge de 40 ans, son fils Dieudonné, Charles, Camille, César Sueur (1881-1947) prend la relève ; il est « journalier, garçon brasseur » (source : généalogie de Didier Dujacquier). Il s'agit de mon grand-père paternel.

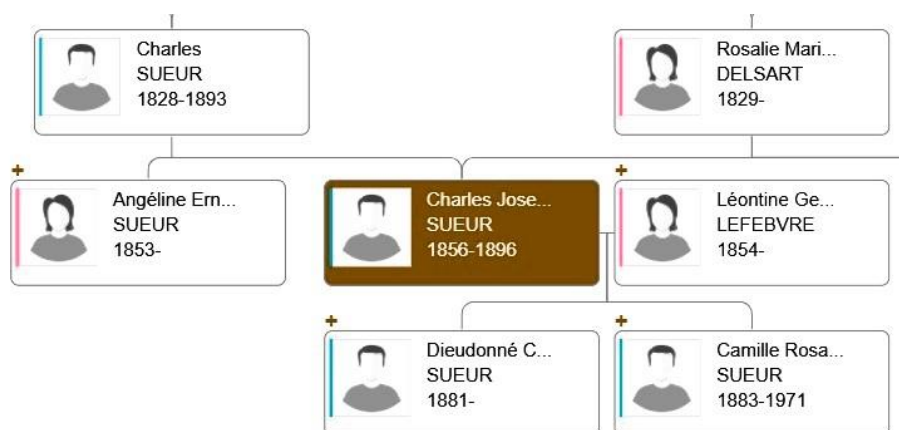
Mon grand-père paternel - « journalier, garçon brasseur »



Sueur Dieudonné, Charles, Camille, César (1881-1947)

Je me rattache à cette famille de brasseurs par mon grand-père paternel, Dieudonné, Charles, Camille, César Sueur ; par mon arrière-grand-père, Charles, Joseph, « Dieudonné » Sueur ; par mon arrière-arrière-grand-père, Charles Sueur ; nés respectivement en 1881, en 1856 et en 1828.

Trois générations de brasseurs chez les Sueur



Source : généalogie de Didier Dujacquier

 <p>Charles Joseph "Dieudonné" SUEUR brasseur</p>	 <p>Dieudonné Charles Camille César SUEUR journalier, garçon brasseur</p>
<p>Naissance 13 sept. 1856</p> <p>Maresches, 59381, Nord, Hauts-de-France, France</p>	<p>Naissance 5 sept. 1881</p> <p>Sepmeries, 59565, Nord, Hauts-de-France, France</p>
<p>Décès 8 août 1896</p> <p>Rue du Pavé - Artres, 59019, Nord, Hauts-de-France, France</p>	



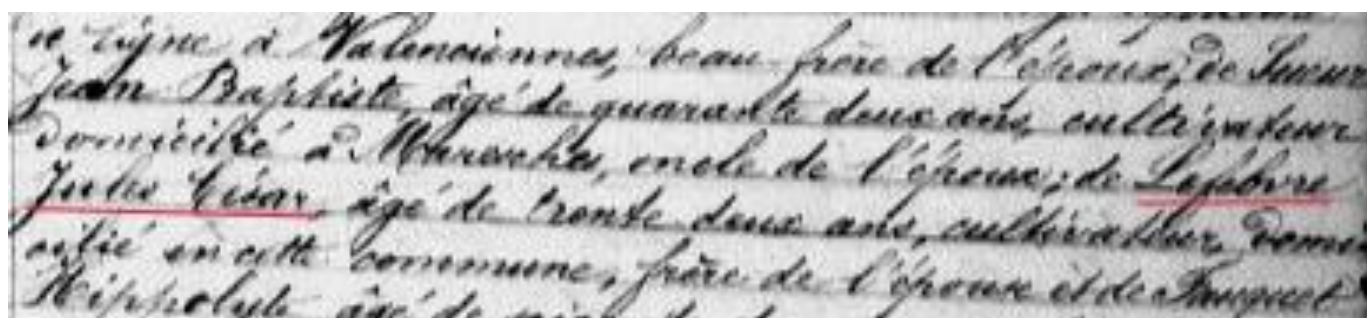
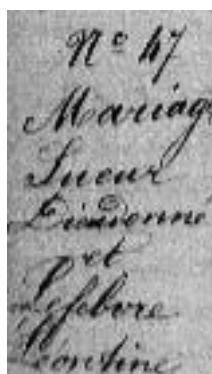
(1881-1947)

« César », le 4^{ème} prénom de mon grand-père paternel peut surprendre.

Pour la petite histoire, c'est sa mère, née « Lefebvre Léontine, Geneviève » qui a donné à son fils l'un des prénoms de son frère : « Jules César » [personnage illustre de la République romaine] Lefebvre !

On s'appuie ici sur l'extrait d'acte de mariage qui mentionne parmi les témoins, celui de « Lefebvre Jules César, âgé de trente-deux ans, cultivateur, domicilié en cette commune [Maresches], frère de l'épouse ».

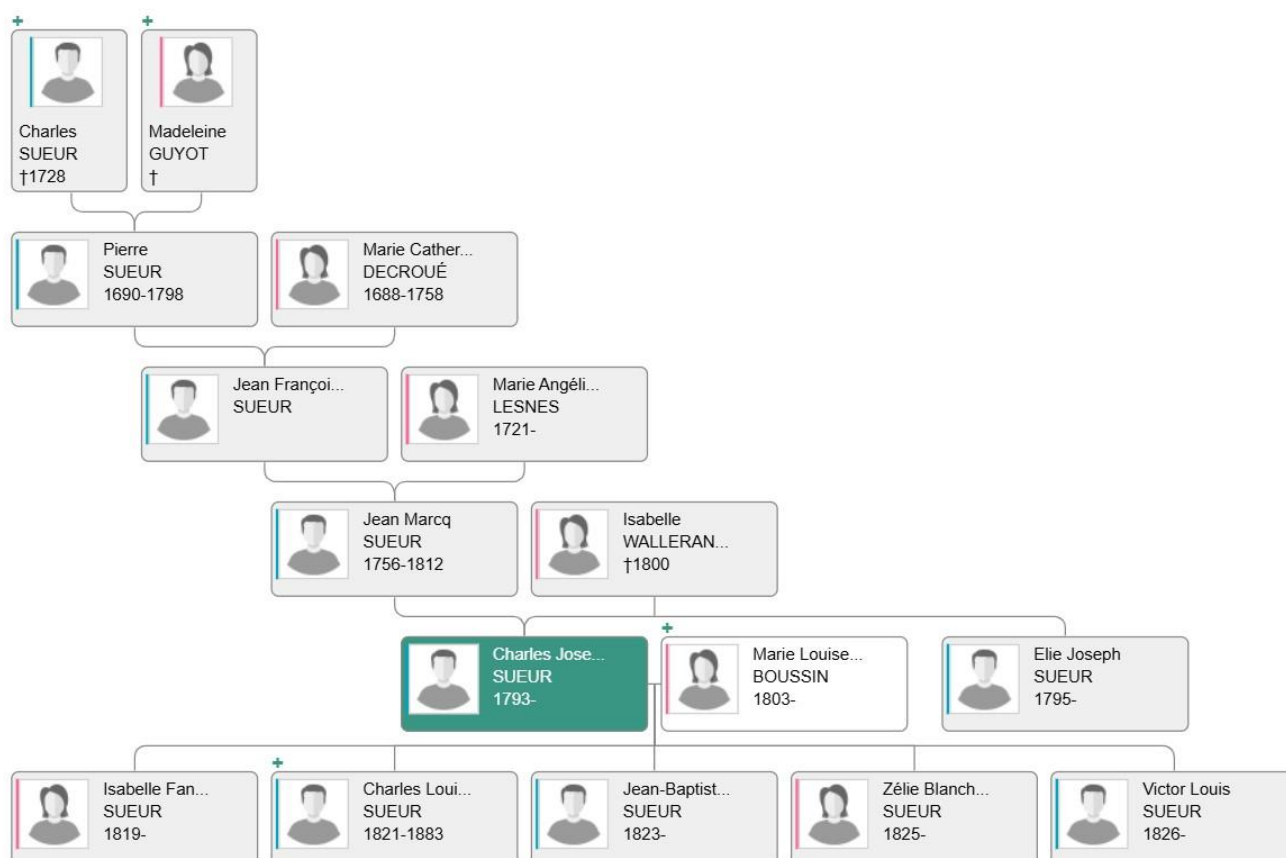
Extrait d'acte du mariage Sueur-Lefebvre



Un Sueur pharmacien

La généalogie de Daniel Flan recense un Sueur, né à Sepmeries en 1793, le bourg natal de mon père. Lors de son mariage en 1818, alors âgé de 25 ans, il est pharmacien à Saint Quentin ! Il s'agit de Charles Joseph Sueur. Il se rattache à la branche des Sueur, cordonniers : l'ancêtre Charles Sueur et son fils Pierre Sueur (1690-1750) sont tous deux cordonniers.

De l'ancêtre « Sueur cordonnier » au « Sueur pharmacien »



Charles SUEUR

Cordonnier

Mariage
 avec Madeleine GUYOT

Décès
 13 avr. 1728

Charles Joseph SUEUR

Pharmacien Apothicaire

2 médias

Naissance
 7 janv. 1793
 le 18 nivôse an I
 Merieste - Sepmeries, 59269, Nord, Hauts-de-France, FRANCE

Mariage
 17 mai 1818
 avec Marie Louise Désirée BOUSSIN
 Valenciennes, 59300, Nord, Hauts-de-France, FRANCE

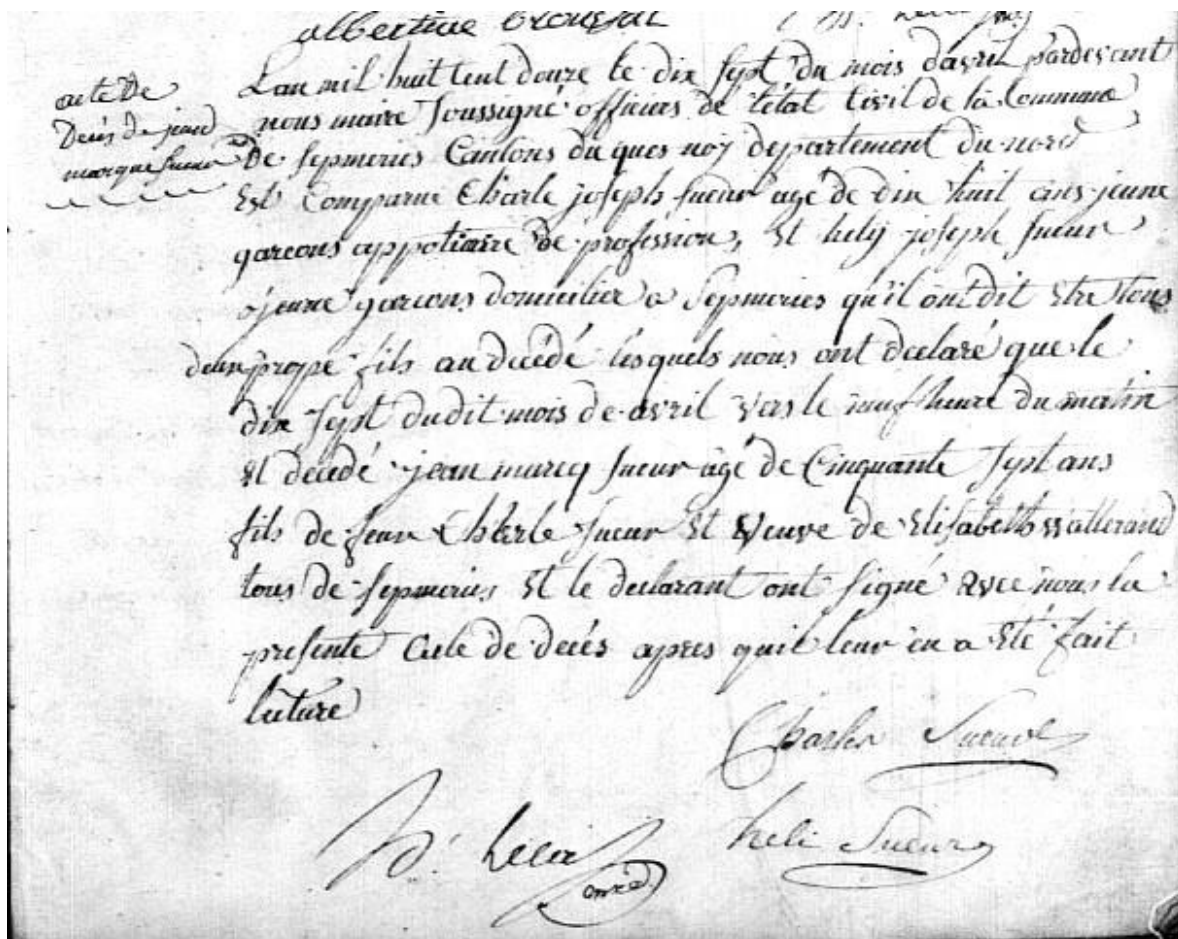
Résidence
 20 juil. 1821
 Rue Saint Martin N° 1497 - Saint-Quentin, 02100, Aisne, Hauts-de-France, FRANCE

Décès

Généalogie de Daniel Flan : [Charles Joseph SUEUR - Geneanet](#)

Charles Joseph Sueur est le fils de Jean-Marc Sueur et d'Isabelle Wallerand, décédés prématurément à Sepmeries, respectivement en 1812 et en 1800. Au décès de sa mère, Charles est âgé de 7 ans ; au décès de son père, il est âgé de 18 ans. Ce sont Charles et son frère Elie Joseph Sueur, de deux ans son cadet, qui sont allés déclarer le décès de leur père en mairie de Sepmeries le 17 avril 1812.

Acte de décès de Jean-Marc Sueur (17 avril 1812)



Généalogie de Daniel Flan : [Charles Joseph SUEUR - Geneanet](https://www.geneanet.org/charles-joseph-sueur)

Dans le cas présent, ce sont des jeunes enfants qui sont allés déclarer le décès de leur père. Cela n'est pas passé inaperçu par l'officier d'état civil qui le mentionne dans la rédaction de l'acte (*). En règle générale, ce sont des adultes qui se présentent en Mairie : le frère du défunt, un oncle, etc... Rarement ce sont des enfants. C'est donc ici un fait exceptionnel qui nous rappelle la vie rude d'autrefois.

(*) L'acte de décès mentionne : « Charles Joseph Sueur âgé de dix-huit ans jeune garçon apothicaire de profession, Elie Joseph Sueur, jeune garçon domiciliés à Sepmeries ».

Être apothicaire ou pharmacien au début du XIXe siècle

Être apothicaire ou pharmacien au début du XIXe siècle peut paraître surprenant. Or, la pharmacie en France, et dans le monde, existe depuis des siècles. La profession de

pharmacien est très ancienne. Certes, elle a évolué au fil du temps. Les études de pharmacie sont également anciennes. Selon Wikipedia, « La faculté de pharmacie de Paris est héritière de l'École de pharmacie, créée en 1803, en remplacement de l'« École gratuite de pharmacie » et, avant elle, du collège de pharmacie de Paris (1777-1792), installée rue de l'Arbalète dans les bâtiments de l'ancienne communauté des maîtres apothicaires, qui dataient de 1629 ».

Notre objet ici n'est pas de faire une histoire de la pharmacie. Pour ceux intéressés, on consultera les travaux des historiens ainsi que le site de l'Académie Nationale de Pharmacie.

Pour nous, la question intéressante ici, d'un point de vue sociologique est la suivante. Comment Charles Joseph Sueur, né dans un milieu rural à la fin du XVIII^e siècle, sans doute issu d'une famille paysanne et dont la mère est décédée prématurément, est-il sorti de sa condition sociale en devenant pharmacien au début du XIX^e siècle ; une profession qui s'exerce en ville ?

Les travaux d'historiens, rapidement consultés, nous apprennent qu'on sait peu de choses sur les trajectoires sociales et professionnelles des pharmaciens au XIX^e siècle. L'article sur lequel on s'appuie ci-après donne quelques exemples d'hommes devenus pharmaciens. Certains d'entre eux sont nés en province, comme par exemple Louis-Alphonse ADRIAN. Il est né le 13 février 1832 à Guiscard, petit bourg de Picardie, sur les confins de l'Oise et de l'Aisne. Il entra comme apprenti dans la pharmacie PAGE, successeur de Baumé. Son père était maréchal-ferrant. Il s'agit là d'une exception. La plupart de ces hommes devenus pharmaciens au milieu du XIX^e siècle sont des héritiers au sens du sociologue Pierre Bourdieu : leur père était pharmacien ou médecin. Leurs enfants disposaient d'un capital culturel, d'une « assise sociale » pour reprendre l'expression de l'article dont on cite un extrait ci-après. Par ailleurs, si on sait peu de choses sur leurs études secondaires, tous ont été diplômés de la faculté de pharmacie de Paris (l'un vers 1840 ; l'autre, en 1857).

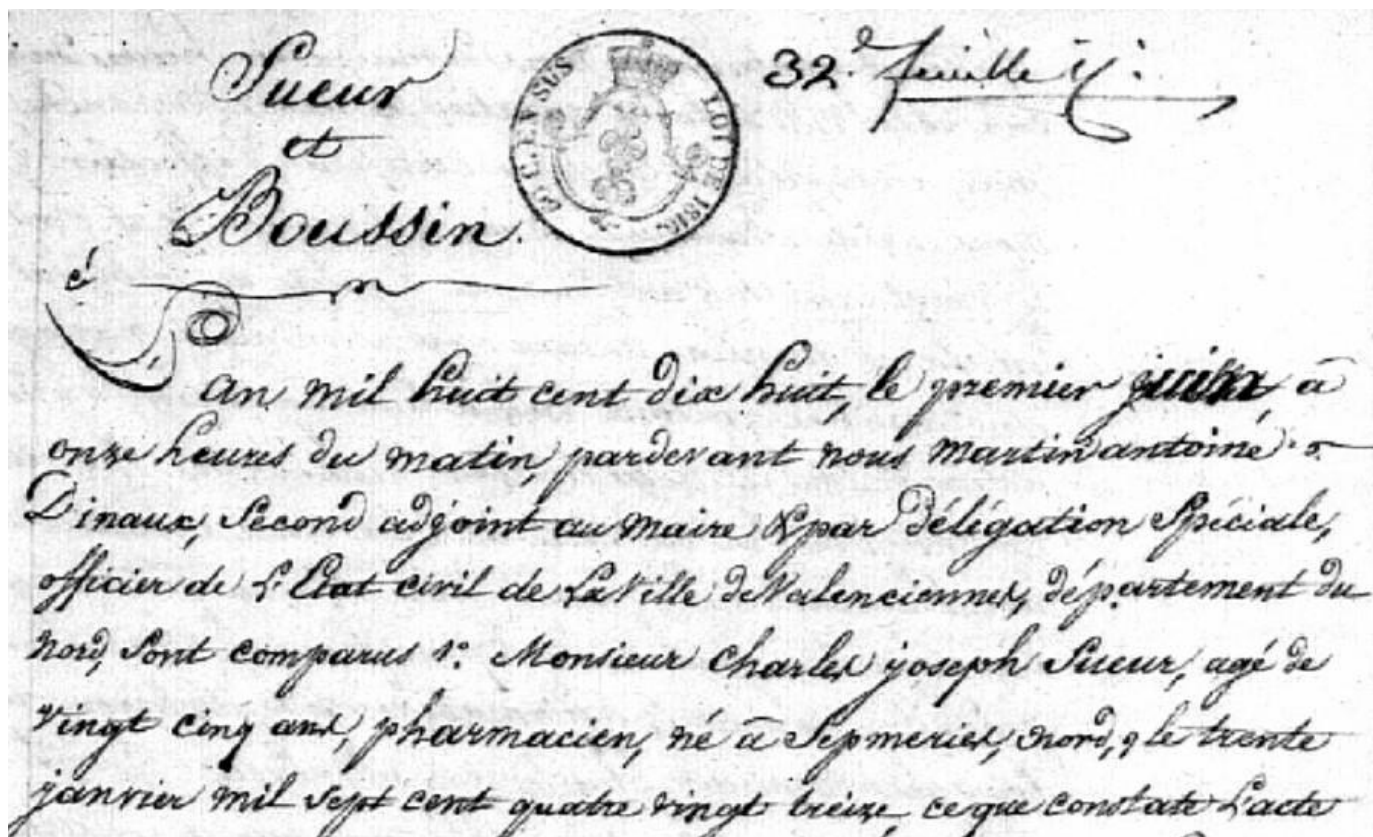
Citons l'article de Nicolas Sueur :

« Pour autant, la trajectoire de ces hommes reste encore obscure. Hector Aubergier, Jean-Paul Rigollot et Louis-Alphonse Adrian sont des provinciaux, nés respectivement à Clermont Ferrand, à Saint-Étienne et à Guiscard, dans l'Oise. Ces hommes ont des origines sociales différentes. Si Adrian appartient à une famille d'artisans (son père étant maréchal-ferrant), Aubergier apparaît comme un héritier, puisqu'il est lui-même fils de pharmacien, et Rigollot pourrait être fils de médecin auteur d'un ouvrage sur le tétanos traumatique. Ces hommes disposent donc d'une certaine assise sociale. On sait peu de choses sur leurs études secondaires. Mais tous ont fait leurs études à la faculté de pharmacie de Paris où ils ont obtenu leur diplôme de pharmacien de première classe, vers 1840 pour Aubergier et Rigollot, en 1857 pour Adrian. Ce passage par Paris les a mis en contact avec l'élite de la pharmacie française déjà soucieuse de concilier science et industrie. L'apprentissage en officine leur permet de s'initier sans doute au laboratoire ».

Nicolas Sueur, *Les spécialités pharmaceutiques au XIX^e siècle : statuts et fondements de l'innovation*, Le Mouvement Social 2014/3 n° 248

Qu'en est-il pour Charles Joseph Sueur ?

Les éléments sur sa trajectoire sociale et professionnelle nous manquent. Né en 1793, il est « jeune garçon apothicaire » lors de la déclaration du décès de son père en 1812, à l'âge de 18 ans ; pharmacien au moment de son mariage en 1818, à l'âge de 25 ans. Peut-être a-t-il fréquenté l'Ecole de la pharmacie de Paris créée en 1803 ? Cette question reste posée.



Le rôle d'une famille de pharmaciens de Valenciennes : les Boussin

Il est possible que Charles Joseph Sueur entre comme apprenti dans la pharmacie Boussin de Valenciennes ; une famille de pharmaciens. François Boussin, né en 1775 y tient une officine. Une douzaine de kilomètres seulement séparent Sepmeries de Valenciennes : un trajet d'une durée de deux heures, à pied.

Charles Sueur trouve probablement au sein de cette famille l'« assise sociale », et sans doute financière. Elle lui met le pied à l'étrier et lui permet de se lancer en pharmacie. Faire des études à Paris semble être incontournable pour être diplômé.

A la fin de son cursus de formation, Charles Joseph Sueur s'établit comme pharmacien à Saint Quentin. Le choix de cette ville n'est pas le fait du hasard. L'épouse du pharmacien de Valenciennes, Marie Boussin, née Brohet vers 1779 est originaire de Saint Quentin ; elle y a sans doute des relations familiales ayant facilité l'accueil de Charles, rue Saint Martin, n°1497. Toutefois, tout en résidant à Saint Quentin, Charles Joseph Sueur continue à garder des contacts avec les Boussin de Valenciennes.

Valenciennes et St Quentin sont deux villes distantes de 60 kilomètres environ. Au début du XIXe siècle la seule façon de se déplacer, c'était à pied ou à cheval. A cette époque, il fallait donc compter un à deux jours à cheval pour parcourir cette distance.

De Valenciennes à Saint Quentin



En 1818, Charles Joseph Sueur épouse la fille du pharmacien !

Il épouse la fille du pharmacien

Âgé de 25 ans, Charles Joseph Sueur épouse Marie Louise Boussin, née en 1803, la fille du pharmacien de Valenciennes ; elle est âgée de quinze ans ! « Fille libre et mineure de Monsieur François Boussin, âgé de quarante-trois ans, pharmacien, ci-présent et consentant », est-il indiqué dans l'extrait d'acte de mariage ci-après.

Extrait d'acte du mariage Sueur-Boussin

*Jeuctior, an huit, Dune part. & 2. Mademoiselle Marie Louise
deux Boussin, âgée de quinze ans accomplis, née en cette ville
le vingt trois, l'an six, (treize mai mil huit cent trois,)
Suivant acte du même jour, & 2. Domiciliée, fille libre & mineure
de Monsieur François Boussin, âgé de quarante trois ans, Phar-
macien, ci-présent & consentant, & de Dame Isabelle Brochet, âgée
de trente neuf ans, Domiciliée en cette ville, l'autre part. Lesquels nous
ont requis de procéder à la célébration du mariage projeté entre eux.*

Une ascension sociale importante

Par son métier et par son alliance matrimoniale, Charles Joseph Sueur réalise une ascension sociale importante par rapport à son milieu social d'origine.

Issu d'un milieu rural et paysan, il est devenu pharmacien et il réside en ville. Au début du XIXe siècle, Saint Quentin est une ville de plus de 10.000 habitants ; Valenciennes compte 19.000 habitants.



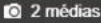
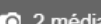
Sur le plan relationnel, il ne côtoie plus le même monde social.

Ainsi, lors du mariage, les témoins étaient : Pierre Desaint, avocat ; Jean-Baptiste Dehaynin, chef d'institution, Charles Jean, propriétaire ; Jean-Baptiste Dubois, avocat. Ils sont tous quatre amis des époux et résident à Valenciennes.

De même, lors de la naissance des enfants, les témoins étaient « propriétaires » ou avaient comme métier, celui de modiste, de négociant, de professeur au Collège, et même de de pharmacien.

C'est ainsi que, lors de la naissance de Victor Louis Sueur en 1826, l'un des témoins était pharmacien : il s'agissait de Barthélémy, Louis, Casimir Boussin, âgé de 27 ans ½, oncle maternel de l'enfant !

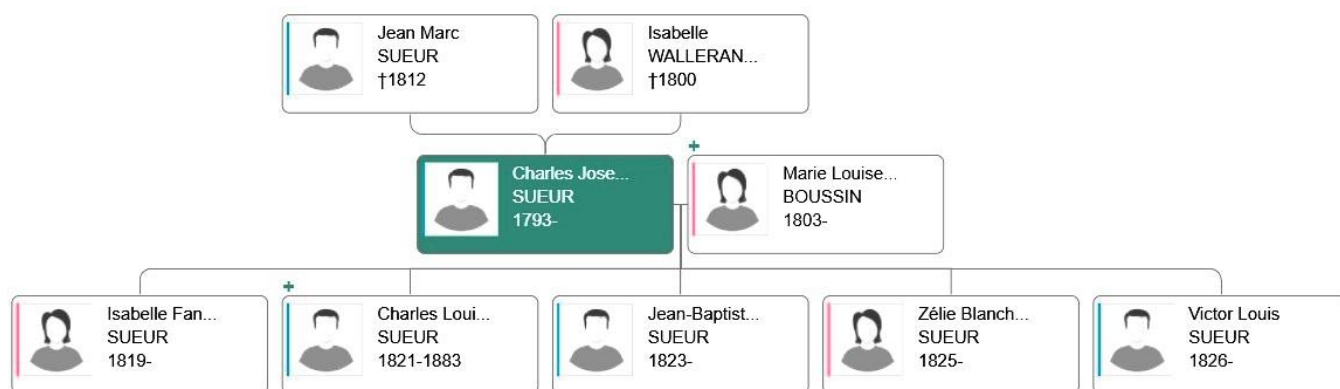
Les Boussin sont une famille de pharmaciens de Valenciennes !

 Charles Joseph SUEUR <i>Pharmacien</i>	 Marie Louise Désirée BOUSSIN
 2 médias	 2 médias
Naissance 7 janv. 1793 le 18 nivôse an I Merieste - Sepmeries, 59269, Nord, Hauts-de-France, FRANCE	Naissance 13 mai 1803 le 23 floréal an XI Valenciennes, 59300, Nord, Hauts-de-France, FRANCE
Mariage 17 mai 1818 avec Marie Louise Désirée BOUSSIN Valenciennes, 59300, Nord, Hauts-de-France, FRANCE	Mariage 17 mai 1818 avec Charles Joseph SUEUR Valenciennes, 59300, Nord, Hauts-de-France, FRANCE
Résidence 20 juil. 1821 Rue Saint Martin N° 1497 - Saint-Quentin, 02100, Aisne, Hauts-de-France, FRANCE	Décès

La naissance de cinq enfants

Entre 1819 et 1826, cinq enfants naissent au cours de cette période de sept années. L'aînée, Isabelle (le prénom des grands-parents paternels et maternels), naît vingt mois après le mariage de ses parents.

La naissance de cinq enfants



Généalogie de Daniel Flan : [Charles Joseph SUEUR - Geneanet](#)

Le 20 juillet 1821, naît un second enfant à qui le couple donne le nom de son père : Charles ; le second prénom : Louis.

Ces deux enfants naissent à Saint-Quentin, tandis que le lieu de naissance des trois suivants, à partir de 1823, est à Valenciennes ; le lieu de résidence des grands-parents.

Le devenir des enfants du couple Sueur-Boussin

La généalogie de Daniel Flan ne permet pas de connaître le devenir de tous les enfants du couple Sueur-Boussin.

Par contre, il est intéressant de souligner la carrière du second membre de la fratrie, Charles Louis Sueur (1821-1883). Il s'engage dans le prestigieux corps des Sapeurs-Pompiers de Paris. Il a été créé en 1811 par Napoléon 1^{er}.

Les Sapeurs-Pompiers de Paris : un corps prestigieux

Selon le site web des Sapeurs-Pompiers de Paris, « Napoléon 1^{er} réorganise et professionnalise la lutte contre le feu à Paris. Par décret impérial du 18 septembre 1811, il confie cette mission à un corps militaire, le Bataillon de sapeurs-pompiers de Paris. A cette époque guerrière, en effet, seul le modèle militaire constituait un gage d'efficacité, d'où la décision de l'Empereur de militariser la première unité de pompiers professionnels de France, et peut-être même du monde ».

La carrière de Charles Louis Sueur

Charles Louis Sueur fait carrière aux Sapeurs-Pompiers de Paris. Lieutenant de troupe, il est capitaine quand il est décoré de la Légion d'Honneur, nommé chevalier, le 28 avril 1865. Il était âgé de 44 ans. Entre-temps, avant 1861, il a épousé Adèle Olympe Flan. Leur lieu de résidence était à Paris.

Charles Louis SUEUR ×
*Lieutenant de troupe des Sapeurs-
Pompiers de Paris*

2 médias

Naissance 20 juil. 1821
Rue Saint Martin N° 1497 - Saint-Quentin, 02100, Aisne, Hauts-de-France, FRANCE

Mariage avant 1861
avec Adèle Olympe FLAN

Décoration 28 avr. 1865

Décès 20 avr. 1883

Adèle Olympe FLAN ×
Sans Profession

Naissance vers 1829

Mariage avant 1861
avec Charles Louis SUEUR

Résidence 28 nov. 1861
Rue Culture Sainte Catherine N° 7 - Paris 04
Hôtel-de-Ville, 75004, Paris, Île-de-France, FRANCE

Résidence 9 janv. 1862
Rue Culture Sainte Catherine N° 7 - Paris 04
Hôtel-de-Ville, 75004, Paris, Île-de-France, FRANCE

Décès

Légion d'Honneur de Charles Louis Sueur, nommé chevalier le 28 avril 1865

LÉGION D'HONNEUR

NOM *Sueur*

Prénoms *Charles Louis*

Qualité ou grade *Lieutenant sous-lieutenant sapeurs-pompiers de Paris*

né le *20 juillet 1821*

à *Saint-Quentin Aisne*

a été nommé **Chevalier** de la Légion d'honneur

par décret du *28 avril 1865* rendu sur le rapport

du Ministre de

pour prendre rang du *25* *de*

N° du décret de la décoration

Monsieur du brevet

Date du décret *28 avril 1865*

2557
8

3) La vie du couple et de ses enfants, rue de l'Eglise (1944 ? - 1960)

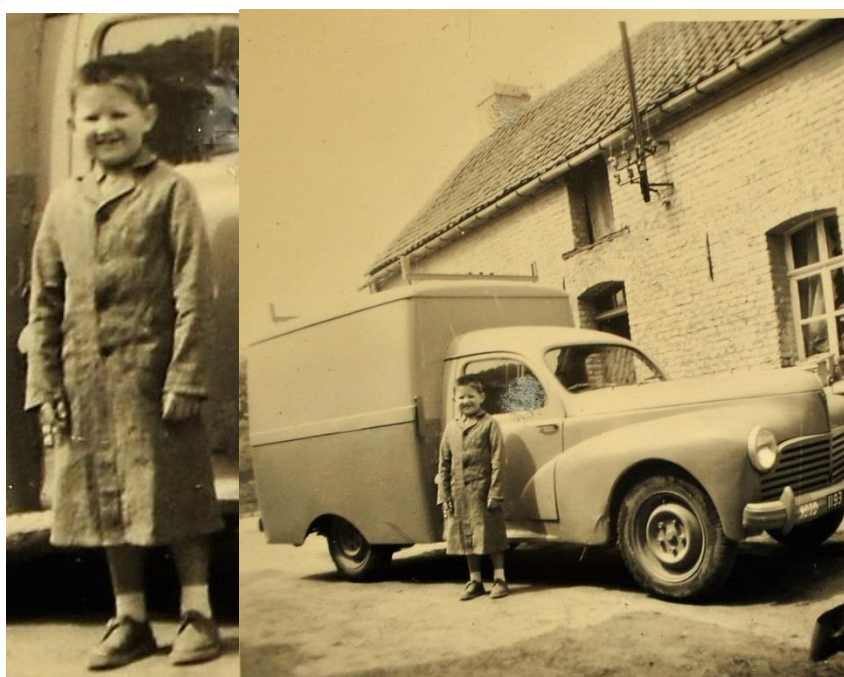
Dans un ouvrage consacré « Aux Vailles de Ruesnes », j'avais évoqué des souvenirs de mon enfance passée à Ruesnes, rue de l'Eglise dans ce que j'avais appelé « le cœur historique de mon bourg natal ». On se borne ici à en rappeler quelques-uns à travers quelques clichés.

J'habitais une maison située rue de l'église et elle a été le cadre de mon enfance.

La rue conduisant à l'église



Le cliché ci-après permet d'avoir une idée de notre maison d'enfance, en façade : on repère notamment la porte d'entrée, une fenêtre éclairant la chambre des parents, une ouverture dans le grenier et le support d'acheminement de l'électricité. Au premier plan, une Peugeot 203 camionnette d'un oncle, Pierre Finet. Menuisier de métier, elle lui permettait de transporter son matériel. Son fils Jean-Marc, mon cousin, est là pour la pose !



Le cliché ci-après a été pris vers le début des années 1950, rue de l'Eglise à Ruesnes. La rue est pavée. C'est là que nous avons appris à monter à bicyclette.

Marie-France est ici âgée de 7 ou 8 ans ? Ce sont ses premières émotions à bicyclette, sous le regard de sa mère (en arrière-plan).



Les premières émotions de Marie-France à bicyclette



Le cliché ci-dessous donne une idée du potager et du mur d'enceinte en briques, d'une bonne hauteur, qui l'entoure. En arrière-plan, l'imposante bâtisse du presbytère.

Marie-France, vers 1952-53



La petite fille coquette avec son sac, chaussures et socquettes blanches, son petit nœud dans les cheveux est Marie-France Sueur.

Née en 1945, elle est ici âgée de sept ou huit ans.

La communion de Marie-France, 1957



La communion de Marie-France, 1957



La petite fille qui accompagne Marie-France est sa filleule, Annie ; une cousine, ici âgée de 5 ans.

Une maman coutière

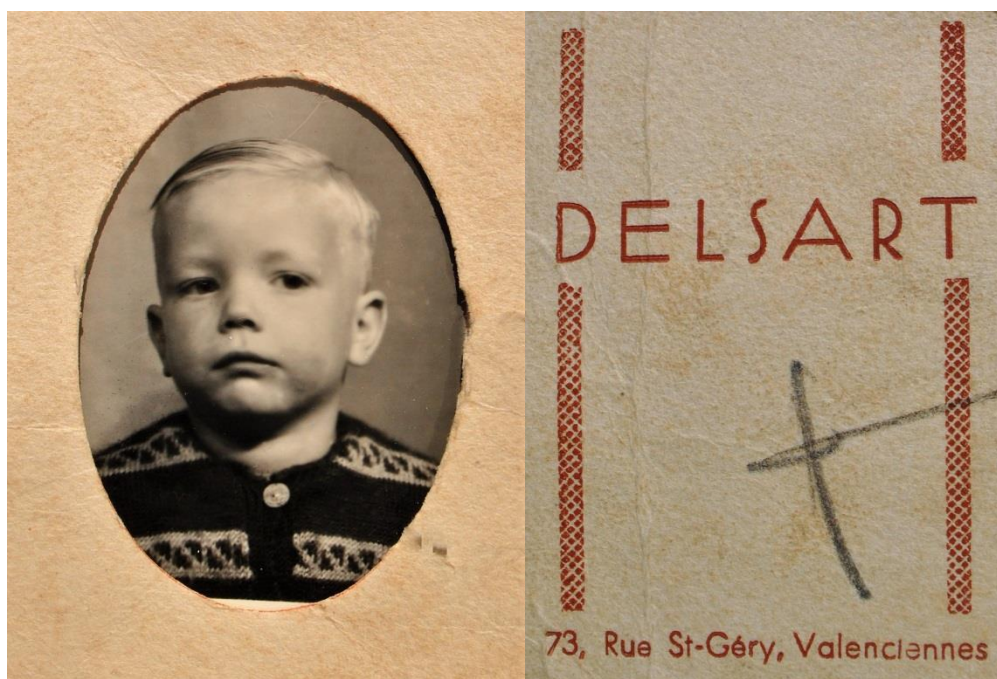
Pour sa communion, c'est notre mère qui avait confectionné sa robe.

Marie-France a encore aujourd'hui en mémoire cette robe et le travail réalisé par sa maman. Elle attachait une grande importance à la propreté et à ce que ses enfants soient bien habillés.

Michel Sueur (photo d'identité)



Photo d'identité d'un photographe professionnel (Delsart, 73 rue St Géry, Valenciennes)



Michel Sueur et le cheval de bois à bascule



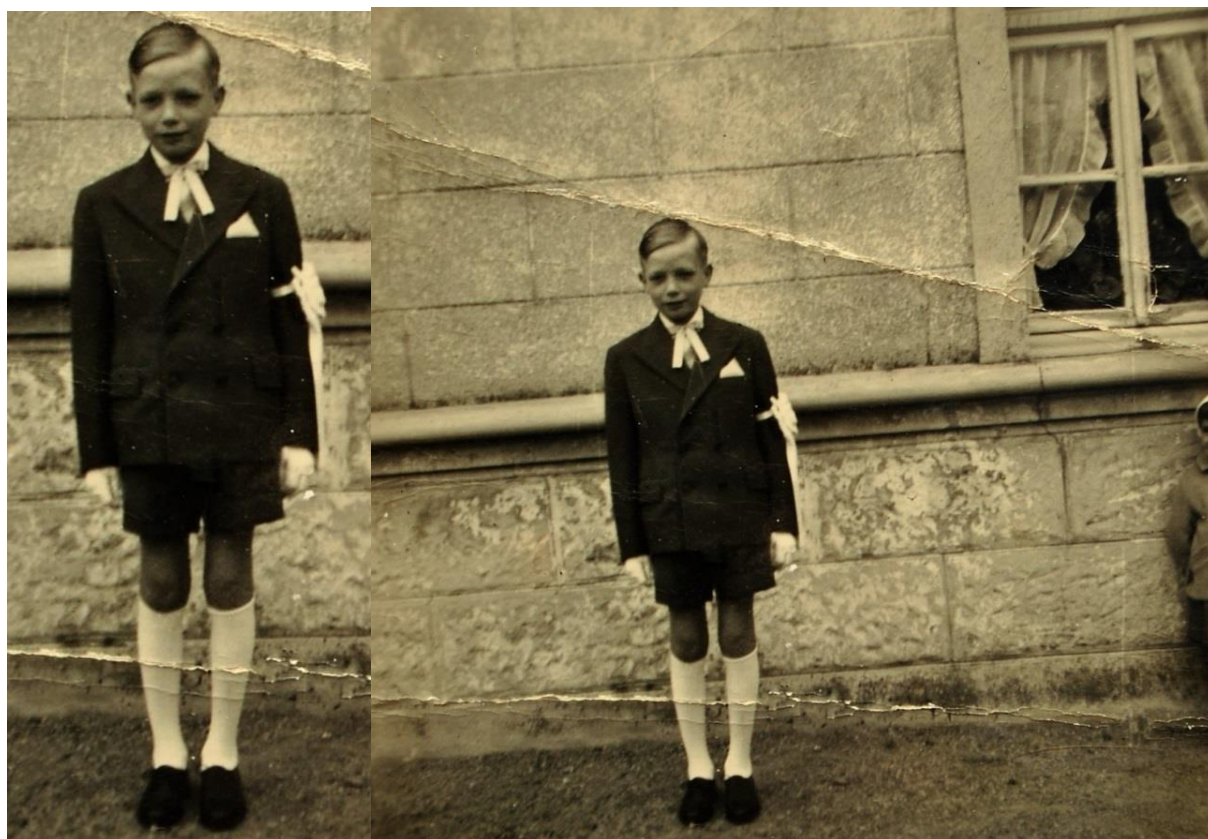
Michel Sueur (cliché tiré dans le potager)



Michel Sueur et ses parents (visage un peu caché : Marie-France)



La communion de Michel, 1960



La cour de notre maison d'habitation, 1960



De g. à d: Dieudonné Sueur (mon parrain), Léon Sueur (mon père), Clément Cauchies (un oncle)

Une vie heureuse, rue de l'Eglise

J'ai beaucoup joué. J'ai découvert la nature. J'avais beaucoup de liberté et d'espace à explorer. Nous étions heureux, même si dans ma famille il n'y avait ni anniversaire, ni manifestation de tendresse.

Ni anniversaire, ni manifestation de tendresse

On ne connaissait pas l'anniversaire de nos parents ; personne ne s'avisait des nôtres. Les anniversaires n'étaient tout simplement pas fêtés. C'était ainsi et nous n'en n'avons jamais été peïnés. Les fêtes religieuses, c'était surtout à Pâques avec le Vendredi Saint et les Rameaux. Notre mère prêtait attention à cette période. Notre père s'en fichait si ce n'est pour nous dire, d'un air amusé, que « la cloche allait passer ». Il en était de même pour la Saint Nicolas, le 6 décembre. La veille, il fallait préparer l'assiette pour son âne. Nous n'avons jamais « réveillé » le 24 décembre. On ne savait pas ce qu'était un réveillon et cela ne nous a jamais manqué !

Nous étions des êtres sensibles, mais on n'exprimait pas notre affection. Nous aimions nos parents. C'était réciproque, y compris notre père qui ne manifestait pas de tendresse et qu'on n'embrassait pas.

Nous nous retrouvons ici tout-à-fait dans la description que fait Michel Winock des relations au sein de sa famille.

Pour ce qui est de l'absence d'anniversaire et de fêtes, l'auteur écrit : « Marcel a eu vingt-deux ans le 12 décembre. Personne ne s'en est avisé. Dans ma famille, on ne connaît ni anniversaire ni fête, en dehors des fêtes religieuses. On ne s'embrasse pas, on ne se congratule pas et, si l'on s'aime, on ne le fait pas savoir ».

Pour ce qui est de l'absence de manifestation de tendresse, il écrit : « Ma mère m'écrit assez sèchement et moi-même, je ne lui dis jamais ce que je ressens pour elle. Nous avons tous horreur des manifestations de tendresse. Les hommes se serrent la main et ne s'embrassent jamais. Avec ma mère et mes sœurs, je dissimule toute affection, au point que

cette pudeur me paraît parfois, comme aujourd’hui, monstrueuse. Nous sommes tous d’une extrême sensibilité, à commencer par mon père, mais nous n’avons de cesse de la dissimuler, trop honteux de la ressentir ».

Un exemple de pudeur de ma mère

Ma mère était âgée de dix ans quand ses grands-parents sont décédés. Elle a vécu avec eux ; c’est la seule de ses frères et de sa sœur à en avoir des souvenirs. Et pourtant, elle est toujours restée discrète sur les sentiments qui étaient les siens. Une seule fois, sur le tard, elle m’a demandé de lui montrer un cadre-photo qu’elle avait posé en haut de sa garde-robe. En le regardant, elle m’a dit : « ce sont mes grands-parents », sans rien raconter d’autre.



4) L’évolution du statut de l’enfant après la guerre

On souhaite ici mettre en parallèle l’évolution du statut de l’enfant après la guerre avec l’évolution de la photographie en milieu rural au cours du XXe siècle.

Pour ce faire, on confronte les résultats d’une recherche de Pierre Bourdieu sur l’irruption de la photographie dans le monde paysan (§1), avec la collection de photos de ma famille (§2).

1- La recherche de Pierre Bourdieu

A partir d’enquêtes réalisées dans le Béarn, au début des années 1960, Pierre Bourdieu s’interroge sur l’irruption de la photographie dans le monde paysan. Les résultats de cette recherche ont été publiés dans un article intitulé : *Le paysan et la photographie*.

De la photo de mariage et des adultes à la photo des enfants

Selon l’auteur, la photographie de mariage serait la plus ancienne. Vers 1930, apparaît la photographie de première communion ; une occasion pour une mère de faire photographier ses enfants. Dans la société traditionnelle, ils ne l’étaient pas. La photographie était l’affaire des adultes ! Voici ce qu’il écrit :

« Apparue au début du XXe siècle, c’est la photographie de mariage qui serait la plus ancienne. C’est seulement vers 1930 que l’on a vu apparaître les photographies de première

communion et les photographies de baptême sont encore plus récentes et plus rares... Pour les baptêmes, qui ne donnent jamais lieu à une grande cérémonie et qui rassemble les parents proches, la photographie est exceptionnelle mais la première communion fournit à beaucoup de femmes une occasion pour faire photographier leurs enfants : on ne peut qu'approuver une mère qui agit ainsi et cela toujours plus à mesure que l'importance des enfants dans la société s'accroît.

Dans l'ancienne société l'enfant n'était jamais comme aujourd'hui le centre des regards. Les grandes fêtes et les cérémonies de la vie villageoise étaient surtout l'affaire des adultes et c'est seulement depuis 1945 que les fêtes des enfants (la Noël ou la première communion, par exemple) ont pris de l'importance. A mesure que la société accorde une place plus grande aux enfants, et, du même coup, à la femme en tant que mère, l'habitude de les faire photographier se renforce.

Dans la collection d'un petit paysan des hameaux (B. M.), les portraits des enfants constituent la moitié des photographies postérieures à 1945 alors qu'ils étaient à peu près absents (trois) de la collection antérieure à 1939.

Autrefois on photographiait surtout les adultes, secondairement les groupes familiaux réunissant parents et enfants et exceptionnellement les enfants seuls.

Aujourd'hui c'est l'inverse ».

2 - Qu'en est-il dans la collection de photos de ma famille ?

Quelle analyse puis-je faire des photos de famille de mon Avesnois natal ?

Dans la collection de photos de notre mère, on a trouvé de nombreuses photos d'enfants, montrant l'importance qui leur était accordée après 1945 (§a). Néanmoins, l'habitude de photographier les adultes s'est poursuivie après la seconde guerre (§b).

a) L'importance accordée par notre mère, aux enfants

L'année 1945 marque une évolution du statut de l'enfant dans la société au travers de la photographie. La place de l'enfant dans la famille évolue. On rejoint ici le constat de Pierre Bourdieu quant à l'importance prise par la photographie des enfants à partir de 1945.

La photo de l'enfant qui marche

L'exemple est la photo de Marie-France ci-dessous, tenant une balle dans la main, réalisée vers 1947 par un photographe professionnel de Valenciennes. La photo en couleurs était rare et chère. Le cliché ci-après a été colorisé, un procédé qui consiste à ajouter de la couleur à une photo en noir et blanc. Il a d'ailleurs donné lieu à un agrandissement, puis encadré pour être accroché au mur de la chambre. Il l'est resté durant de nombreuses années.

Marie-France a encore le souvenir de l'endroit où il était et des nombreuses années durant lesquelles il est resté accroché ! C'est elle qui le possède aujourd'hui.

Marie-France, vers 1947



Ce cliché a donné lieu ensuite à des photos, plus petites, en noir et blanc, transmises aux membres de la famille.

Marie-France, vers 1947



En faisant réaliser ce cliché par un professionnel de la photographie, notre mère a voulu montrer l'importance qu'elle accordait à son enfant. Elle a ainsi contribué à faire évoluer le statut de l'enfant dans la société. Femme, et jeune mère moderne, elle s'est inscrite dans les tendances nouvelles de l'époque d'après-guerre.

En 1947, elle était une jeune maman de 27 ans. Elle a fait l'aller-retour entre Ruesnes et Valenciennes par le train. Il y avait une marche d'environ deux kilomètres pour rejoindre le « point d'arrêt » de Ruesnes pour le prendre; une autre marche pour rejoindre le photographe, une fois arrivées à la gare de Valenciennes.

La photo de communion

A fil du temps, l'importance accordée par notre mère à l'enfant ne faiblit pas. L'habitude de faire photographier ses enfants se renforce. La communion solennelle est alors l'occasion, pour elle, de faire faire une photo de ses enfants par un professionnel de la photographie (*Portrait d'Art, Photo Rouault, Valenciennes*).

En 1957, c'est la photo de communion de Marie-France ; en 1960, celle de Michel.

La photo de communion de Michel, 1960



D'autres exemples de l'importance accordée aux enfants, après 1945

Dans la famille, côté Sueur, nous avons également trouvé des photos d'enfants.





Les photos ci-dessus datent de l'après-guerre : communion en 1947 pour Bernard ; 1949 pour Marie-Madeleine. Marie-France et moi, ses cousins, étions juste nés. Ce sont les enfants de Dieudonné Léon Sueur (l'aîné de la fratrie) et de Fernande Léonie Lemoine. Pour eux, comme pour mes parents, photographier les enfants était leur accorder de l'importance.

Pour mémoire : Bernard, Dieudonné, Ghislain Sueur est né à Sepmeries le 16 février 1935. Il est décédé le 9 mai 2019 à l'âge de 84 ans à Margny-lès-Compiègne (Oise). Marie Madeleine Sueur née le 24 novembre 1937, mariée à Gérard Bronsart, est décédée le 9 septembre 2008.



L'importance des enfants au travers de la photographie (autres exemples)



Une photo de communion d'avant-guerre (1938)

Le cliché ci-après est exceptionnel. Il date des débuts de la période où l'on a vu apparaître les photographies de première communion, vers 1930. Celle ci-après date de cette époque. Il s'agit de Roland Bédenel. Né en 1926, il a fait sa communion en 1938 à l'âge de 12 ans. Il deviendra plus tard le prétendant de Gisèle Finet.

Roland Bédenel, 1938



Cliché de Gisèle Bédenel, née Finet

b) Quand les hommes se mettent en scène

Comme on vient de le voir, après la seconde guerre on a photographié de plus en plus les enfants. Néanmoins, l'habitude de photographier les adultes s'est poursuivie.

Dans la collection de photos de ma famille, on a trouvé des clichés de mon père et de ses amis datant des années 1950. Les clichés n'ont pas été pris au hasard.

L'un d'eux a fait l'objet d'une véritable mise en scène d'un groupe de quatre hommes : mon père et ses trois amis.

Les hommes se font photographier, années 50



Un groupe de quatre hommes, années 50



Sœur Léon, Georges, Raymond (1920-1978)



Photo d'un groupe professionnel : les cheminots (Cliché des années 1960)



Ce cliché a probablement été pris à l'issue d'une cérémonie réunissant des cheminots. C'est mon père, Léon Sueur (au centre de la photo), qui était mis à l'honneur !



Un cheminot, à l'honneur : Léon Sueur (à droite, son frère aîné Dieudonné)

5) La vie du couple et de ses enfants, rue de Bermerain à partir de 1960

A partir de 1960, le couple décide de vivre, avec ses enfants, rue de Bermerain. Georgette et Léon reprennent le travail de la ferme (§a) tout en continuant, pour mon père, à travailler aux chemins de fer : il a une double vie éreintante (§b). Âgé de 12 ans, j'entre dans ma période de l'adolescence (§c).

a) Le travail de la ferme

A la ferme, mon père poursuit avec ma mère le modèle d'exploitation d'autosubsistance. C'est lui qui s'occupait de la traite du matin et du soir avant de partir au travail, puis quand il en revenait. Il avait abandonné l'attelage canin. Il se rendait dans les prés avec une poussette sur pneus, tirée par une bicyclette. A son retour, c'est ma mère qui se chargeait de séparer la crème et le lait à l'aide d'une écrémeuse manuelle. On l'appelait « la turbine », avec laquelle « on turbinait » !

Ainsi en ont-ils décidé en 1960, au moment du départ à la retraite d'Hélène. Ils étaient âgés de 40 ans. Aussi, avons-nous quitté notre logement, rue de l'Eglise pour venir vivre à 200 mètres de là, avec ma grand-mère, dans sa maison, rue de Bermerain (devenue ensuite le numéro 10 de la rue).

Une ferme familiale de taille modeste



Ma grand-mère Hélène, sa fille Gisèle, son gendre Roland, sa petite-fille Annie née en 1952

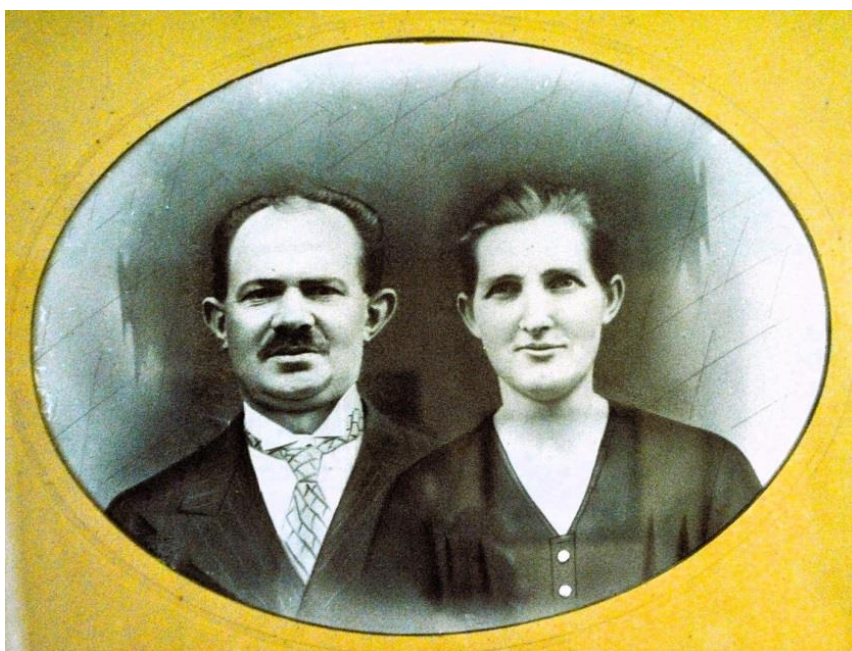
Pris au milieu des années 1950, le cliché ci-dessus illustre la modestie de la ferme familiale exploitée par Léandre et Sophie jusque vers le milieu de l'entre-deux-guerres. Peu de choses ont changé depuis.

Leur fille Hélène poursuivra le modèle de l'autosubsistance jusqu'en 1960.

Notre vie à la ferme

Je dormais dans une grande pièce dans un lit d'une place constitué d'un sommier et d'un matelas en laine, aux côtés de celui de ma grand-mère. C'était aussi le lit de mon grand-père, que je n'ai pas connu, mais au-dessus duquel était accroché un grand cadre dans lequel ils étaient en photo.

Le cadre-photo de mes grands-parents maternels



Ma sœur avait la chance d'avoir un peu d'intimité car la pièce avait été séparée par une cloison de fortune fabriquée avec une armature de bois sur laquelle on avait tendu des sacs de jute usagés qu'on avait tapissés. Elle y avait son lit, mais aussi une petite table en guise de bureau sur laquelle elle faisait ses devoirs et où elle apprenait ses leçons. Elle ne s'est jamais plainte de ses conditions d'études, même si elles étaient sommaires. Marie-France avait un espace à elle, à l'écart du bruit et des allées-venues, où elle avait ses affaires du lycée et où elle pouvait se concentrer. Notre mère veillait à notre confort. Il y avait un petit poêle dans la chambre qu'on allumait lors des grands froids. Et il y avait un petit chauffage d'appoint fonctionnant avec une bouteille de gaz. Ces chauffages étaient éteints la nuit, y compris celui de la pièce commune de vie où il fallait rallumer le poêle chaque matin. C'était un des premiers gestes à faire en se levant : introduire dans le foyer une certaine quantité de paille entortillée, appelée « torquette », du petit bois, une allumette. C'est parti ! En principe, car le tirage dans la cheminée est fonction du temps qu'il fait dehors. Le brouillard, la pluie ne sont pas favorables. Pour permettre le tirage, il faut ouvrir la porte ; un comble quand on veut se chauffer ! Le feu continu à charbon sera un progrès.

Dans ces conditions, il arrivait de nous réveiller certains matins d'hiver avec les vitres des fenêtres gelées à l'intérieur ! Qu'à cela tienne : nous avons de bonnes couvertures. Et, si au moment de se coucher le lit était froid, nous prenions une brique chaude, sortie du four du poêle de la cuisine, l'enveloppons dans du papier-journal et la glissons sous les couvertures, au fond du lit. Nous éprouvions de la joie à mettre les pieds dessus et à sentir une source de chaleur. Elle nous aidait à nous endormir jusqu'au lendemain matin.

A noter que cette grande pièce jouxtait l'étable. Et il y avait une porte permettant de passer de l'une à l'autre. Dans le passé, elle avait été sans doute d'une grande utilité. On vérifie ici qu'au XIX^e siècle les bâtiments avaient été conçus pour que les hommes et les animaux vivent côte à côte. Certes, l'espace est ici séparé. Mais ce n'était pas toujours le cas comme dans les zones de montagne où les hivers sont plus rudes et plus longs. Par exemple, à Bessans, second village de Maurienne par son altitude : 1743 m, les Bessanais avaient coutume de dire : « Si nous avons 2 ou 3 vaches et un âne, le froid ne peut pénétrer ». Ici, à la veille de la Grande Guerre, hommes et animaux vivent côte à côte, dans un espace non séparé. On supplée au manque de bois par la chaleur animale des animaux domestiques et l'emploi de leurs excréments pour leur chauffage.

Ma grand-mère avait « condamné » cette porte en y installant par devant une armoire dans laquelle elle avait ses affaires personnelles.

Des WC extérieurs et du papier-journal

L'habitat à la campagne dans les années 60 manquait de confort. Les WC se trouvaient dehors ; ils avaient été aménagés avec une planche en bois sur laquelle on s'asseyait ; le trou correspondait avec la citerne à lisier des vaches. Elle était vidangée quand elle était pleine ; le lisier était épandu dans les champs. On s'essuyait le derrière avec un morceau de papier-journal. Il y en avait toujours à disposition dans les WC, des réserves derrière le buffet de la cuisine, et même un stock au grenier dont les plus anciens étaient mangés par les souris ! C'est connu, à la campagne, on ne jette rien. On peut toujours avoir besoin. C'était le cas du papier journal qui outre pour les WC, pouvait servir pour de nombreuses utilisations, les plus diverses : envelopper une bouteille en verre afin d'éviter qu'elle ne casse lors de son transport, nettoyer les vitres afin d'éviter les traces, protéger les haut d'une armoire sur laquelle on pose les pots de confiture et les protéger de la poussière en mettant des feuilles par-dessus, tapisser un mur en mauvais état avant de coller le papier-peint, allumer le poêle ou un feu dans le jardin, envelopper la brique chaude du four et la glisser dans le lit afin de le réchauffer, pour mettre le mettre sous un pull-over et servir de coupe-vent quand on roulait à bicyclette par temps froid. Tout cela nous l'avons vu, fait et vécu. Bref, le papier-journal était utile et il fallait toujours en avoir.

Cela ne posait pas de problème car notre mère prenait quotidiennement le journal au marchand de journaux qui passait à bicyclette. A son passage, il donnait un « coup de poire » pour générer un son qu'on reconnaissait bien afin de signaler son passage. Il déposait le quotidien à la barrière de la cour d'entrée. Dans les années 60 et les décennies ayant suivi, notre mère, à la différence de notre père, aimait à lire le journal pour les informations locales et nationales. Elle s'intéressait à l'actualité. En rentrant du lycée de Le Quesnoy, ma sœur et

moi aimions le parcourir, tout en faisant dorer notre tartine sur le dessus du poêle à charbon. En grillant, elle dégageait un parfum et, tartinée avec du beurre de notre maman, elle était d'un goût inimitable ! Puis, nous allions faire nos devoirs.

Notre mère prenait Nord Matin, le journal de la Démocratie Socialiste, un quotidien régional aujourd'hui disparu, édité dans le Nord-Pas-de-Calais de 1943 jusqu'aux années 2000. Nord Matin fut longtemps vendu dans les campagnes. Notre mère en est un exemple. Concurrent de la Voix du Nord, il a donné lieu à des phrases populaires en patois ch'ti :

« Min vijin i avo pas ker Nord Matin, i voyo qu'par la Voix du Nord ».

« Mon voisin n'aimait pas Nord Matin, il ne voyait que par la Voix du Nord ».

« Nord Matin ché pas comme cha qu'in devro dire, ché nord minteux ».

« Nord Matin, c'est pas comme ça qu'on devrait dire, c'est Nord Menteur ».

Pas de salle de bains

Il n'y avait pas de salle de bains : pas de douche, ni baignoire, ni lavabo. On faisait sa toilette dans un bassin en tôle émaillée. On prenait l'eau chaude dans la bouilloire qui, pendant plus de la moitié de l'année, était en permanence sur le feu. Elle était pleine de calcaire et n'était jamais nettoyée. Ma mère se servait de cette eau pour faire la vaisselle ; celle des repas, mais aussi celle, quotidienne, des nombreux disques coniques composant la partie centrifuge de l'écrémeuse.

Mes parents et Marie-France





En 1960, ma sœur et moi étions âgés, respectivement de 15 ans et de 12 ans.

Elle était au Lycée de Le Quesnoy en classe de quatrième.

J'allais entrer en classe de sixième (cliché ci-après).

Michel Sueur, 1960



La bicyclette est celle d' « oncle Roland ». C'est avec elle qu'il venait à Ruesnes courtiser Gisèle Finet qu'il épousera en 1951. Ayant fait l'acquisition d'une automobile (une Traction Citroën ; voir le cliché ci-après), il l'avait ensuite reléguée aux oubliettes pour me la donner en 1960, au moment de mon entrée en 6^{ème}.

Elle avait certes besoin d'être retapée ; ce que je fis. Mais j'étais heureux de la posséder : elle avait un guidon et une selle de course ; un dérailleur avec trois vitesses.

D'autres clichés de l'année 1960 (rue de Bermerain)



Michel (12 ans) et ses deux cousines : Françoise (4 ans) et Annie (8 ans)

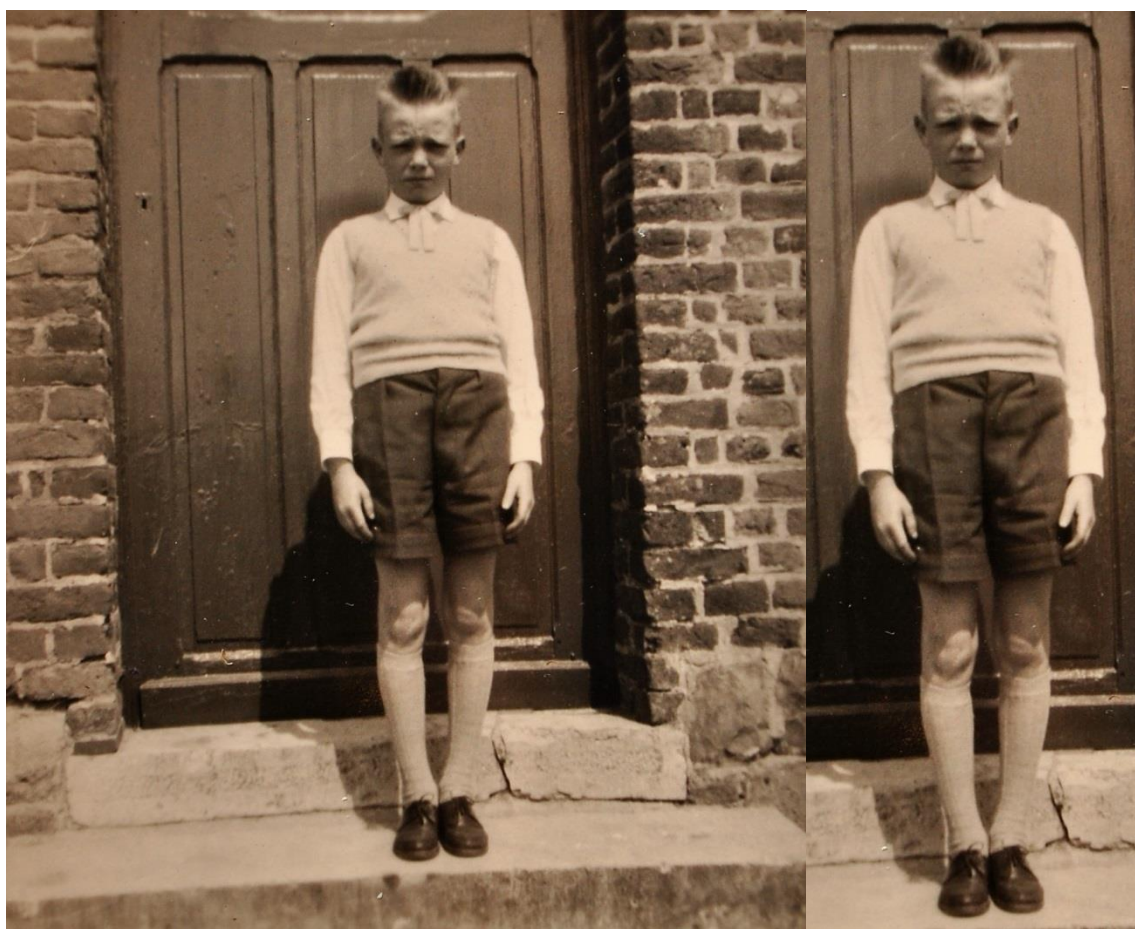
Michel et son nouveau look (coiffure « à la brosse »)



Michel avec ses habits de communion, le missel du dimanche et son nouveau look !



Michel endimanché



Michel, devant la Traction Citroën de Roland et de Gisèle



Marie-France : de la rue de l'Eglise à la rue de Bermerain (vers 1960)



Des souvenirs de « grand-mère Hélène »

Si entre les cousins nous avons des souvenirs, nous sommes nombreux à en avoir également de notre « grand-mère Hélène » ; on l'appelait à l'époque « mémère Hélène », avec toute l'affection qu'on lui portait, en lui faisant *eun' baise* !

Les souvenirs de ma grand-mère datent du milieu des années 1950 lorsque j'habitais rue de l'Eglise. Avant de partir à l'école, je me rendais chez elle avec mon petit vélo et une gamelle chercher du lait frais, sortant de l'écumeuse, pour mon chat. Ma mère allait lui rendre régulièrement visite et il m'est arrivé de passer des soirées chez elle. Quand elles me semblaient longues, je m'ennuyais un peu. Elle me montrait alors comment jouer en faisant tourner un gros bouton d'habit avec du fil à coudre ! Cela m'occupait pendant un moment. Il y avait aussi le jour où ma grand-mère avait commandé des poussins à élever. Ayant un besoin vital de chaleur, ils étaient dans un carton, près du poêle à charbon. Piaillant, ils étaient l'objet de toutes les attentions ! On me demandait de les laisser tranquilles. Pendant la journée, quand il n'y avait pas d'école il m'est arrivé de jouer avec la brouette ou avec la carriole de l'attelage canin. Elle était tout en ferraille avec de grandes roues, peu pratique à pousser, je la délaissais. Je préférais jouer au ballon avec mes copains sur la place de Ruesnes. Il était facile de délimiter les buts sur la devanture de la salle des fêtes, une construction en bois à l'époque. Il y avait aussi les vitres des fenêtres...

A partir de 1960, nous avons ensuite partagé avec mémère Hélène le logement qui était le sien, rue de Bermerain. Enfants, nous avons dormi dans la même chambre ; mon lit était aux côtés du sien. Mes parents avaient fait aménager une chambre mansardée au grenier. On partageait les repas. Trois générations vivaient sous le même toit dans les années 1960. A l'époque, c'était courant. La maison était modeste mais chaleureuse.

C'était la maison familiale, riche en souvenirs. Plusieurs générations y étaient nées et y avaient passé leur jeunesse. Aussi, une fois devenus autonomes, les enfants de ma grand-mère ont entretenu entre eux des relations familiales. C'est de cette façon que les petits-enfants ont connu leur grand-mère et en ont des souvenirs.

Mais il arrivait aussi que mémère Hélène aille séjourner pendant quelque temps chez sa fille Gisèle à Louvignies - Quesnoy, ferme du Futoy. Elle le faisait également chez son fils Pierre, à Le Quesnoy. Comme avec nous, elle partageait leur vie quotidienne. C'est sur cette base que mes cousines et mes cousins ont construit de nombreux souvenirs de leur grand-mère. Nous la retrouverons dans la suite de notre histoire dans les parties 2 et 3 suivantes.

« Mémère Hélène » a compté pour nous tous, ses petits-enfants.

Un père du genre silencieux

Mon père était un homme du genre silencieux. En l'évoquant ici, je ne peux m'empêcher de penser à la chanson de Daniel Guichard, *Mon vieux*, à propos de son père, dans laquelle il explique dans un couplet :

« L'soir en rentrant du boulot

Il s'asseyait sans dire un mot

Il était du genre silencieux

Mon vieux ».

Pourquoi cette chanson nous fait verser une larme à chaque écoute ? Tout simplement parce que tout le monde peut s'identifier au texte. Daniel Guichard nous livre l'histoire de millions d'enfants : celle d'un père travaillant dur, partant le matin tôt et rentrant tard le soir. C'est aussi mon histoire d'enfant ; celle de mon père qui a mené une double vie éreintante.

« Mon vieux », un père à la double vie éreintante



b) Un père à la double vie éreintante

Mon père mène une double vie éreintante entre le chemin de fer et la ferme. Notons qu'au moment de son mariage en 1944, à l'âge de 24 ans, il déclare être « métallurgiste ». C'est sans doute ma mère qui l'a poussé ensuite à arrêter le travail d'usine pour « entrer au chemin de fer ». Son frère aîné, Dieudonné y travaillait depuis plusieurs années.

Aux chemins de fer, mon père est affecté au service des voies à une époque où, jusque dans les années 1950, leur entretien n'est pas encore mécanisé : les rails et les traverses sont portés à l'épaule. Il travaille dur, et par tous les temps. Il était d'astreinte neige. C'était l'époque où le « cantonnier » était recruté dans les villages des environs.

Selon l'article intitulé, *L'histoire des chemins de fer avec un docteur en histoire*, consultable sur : <https://trainconsultant.com/2020/08/18/la-voie-seule-elle-cree-le-chemin-de-fer/>

« Pendant plus d'un siècle, des 1830 et jusqu'aux années 1950, le travail sur la voie se fait à la main, avec de modestes outils. Le cantonnier est muni d'une fourche et d'une batte à bourrer. Homme simple, recruté dans les villages des environs, il travaille dur, même si les autres cheminots le taquent volontiers sur ses cueillettes de champignons ou de fraises des bois.... Mais si un déraillement inexplicable se produit, il sera le responsable d'autant plus idéal qu'il est en bas de l'échelle hiérarchique : on « soupçonne la voie » ! La traverse « danseuse » non vue, le tire-fond mal serré, l'éclisse lâche, sont ses obsessions. Sans arrêt, il parcourt son canton, scrutant chaque mètre de voie.

L'entretien courant consiste à vérifier toutes les attaches de la voie, à serrer les boulons et tire-fond, à faire les « ressabotages » (réfection des encoches des traverses), « bourrages » (réinjection de ballast) et dressages nécessaires, à remplacer les matériaux défectueux (rails, traverses, appareils de voie, etc.), à vérifier l'écartement, le dévers, les rayons des courbes et à les rectifier si besoin est. Cet entretien courant est fait en permanence, chaque équipe de cantonniers parcourant inlassablement son canton. Sous le soleil en été et la neige en hiver, le travail est pénible, mal rémunéré du fait de la faible qualification professionnelle requise ».

Les souvenirs d'un enfant de cheminot

Comment oublier certains objets familiers quand on est un enfant de cheminot ?

- **La gamelle** : Il n'y avait pas que le travail dans la journée d'un cheminot ; il fallait aussi se nourrir. Les chantiers le menaient la plupart du temps loin de chez lui. Pour le repas de midi, il avait sa gamelle qu'il avait préparée à la maison.

C'est ma mère qui la préparait. Combien de fois l'ai-je entendu dire : que vais-je mettre dans la gamelle de ton père ? *Qu'est-ce que j'va mette din l'gamelle dé t'père ?*

Il la faisait réchauffer dans la maisonnette du passage à niveau. Il n'était pas rare de voir 5 à 6 gamelles sur la cuisinière à charbon. C'étaient des gamelles traditionnelles de l'ouvrier à deux étages pour recevoir des préparations différentes.

La gamelle de mon père



- **La « musette »** : Il s'agissait d'une sacoche d'ouvrier de la voie que mon père avait récupérée. Elle était usagée, mais elle lui servait à y loger quelques ustensiles et denrées. J'avoue n'avoir jamais regardé ce qu'il y mettait dedans. Mais il emportait toujours sa « musette » quand il partait travailler ; la bandoulière lui était bien utile.

Au travail, cette sacoche comprend de l'outillage - marteau, burin, clef à molette -, un étui à pétards et deux drapeaux, l'un rouge, l'autre blanc. Les pétards à griffes sont utilisés par l'agent pour assurer la protection en cas d'obstacle inopiné. Le drapeau rouge signale au mécanicien d'un train qu'il doit s'arrêter d'urgence. Le drapeau blanc est utilisé par le protecteur d'une équipe de travail pour prévenir de l'arrivée d'un train sur le chantier. Lorsque la voie est courbe, plusieurs protecteurs prennent place tous les cinquante mètres. En cas de danger, le premier protecteur agite le drapeau blanc pour prévenir le suivant et ainsi de suite. Le dernier protecteur avertit les ouvriers avec une sirène.

La sacoche d'ouvrier de la voie



- **Les pétards de protection** : Utilisés par les agents de la voie et les mécaniciens pour prévenir le train suivant d'un danger, les pétards de protection sont fixés sur les rails à l'aide de griffes et explosent lorsque la locomotive passe dessus. Le mécanicien doit alors stopper son train. La fabrique Ruggieri est l'un des principaux fournisseurs de pétards. A la fin du XXe siècle, ils sont peints en rouge et leur partie inférieure est jaune. Ils sont disposés par groupe de trois, en alternant les rails et avec un intervalle de 30 mètres. Les pétards sont placés à 1.500 mètres de l'obstacle sur une voie à 160 km/h, à 2.000 mètres sur une voie à 200 km/h et à 3.000 mètres sur une voie à grande vitesse. Ils ne doivent pas être installés à proximité des habitations.

Les pétards de protection font partie des objets que mon père avait ramenés chez nous.

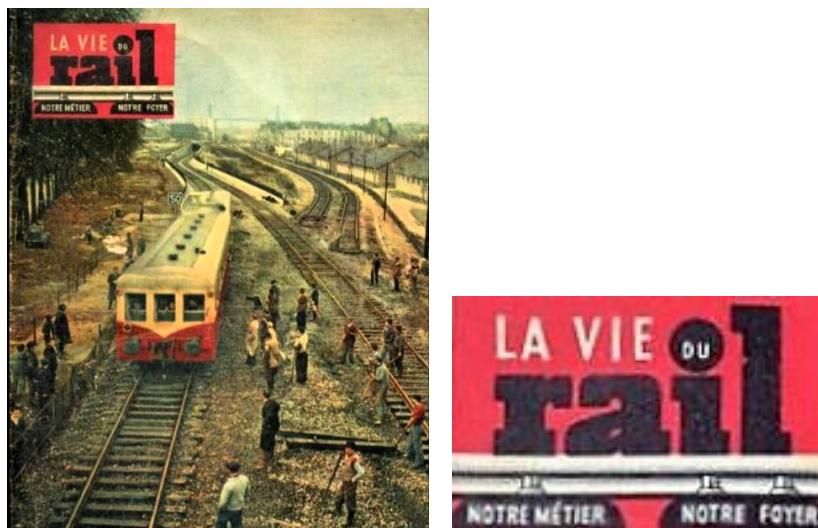
Les pétards de protection



- La vie du rail

La vie du rail était un magazine consacré au chemin de fer. Nous le recevions chez nous. Il était feuilleté par la famille. Les anciens numéros étaient conservés au grenier.

La vie du rail, n° 532, 29 janvier 1956 et le logo



- Les traverses de voies du chemin de fer

Comment oublier les traverses de voies du chemin de fer quand on est un enfant de cheminot ? Elles constituaient pour moi un terrain de jeu.

En effet, les chemins de fer disposaient et consommaient d'énormes quantités de bois.

Les chemins de fer étaient en bois

On s'appuie ici sur l'ouvrage de Jean-Baptiste Fressoz, intitulé : *Sans transition. Une nouvelle histoire de l'énergie*. Il développe l'idée selon laquelle « les chemins de fer » consommaient, en masse, plus de bois que de fer. Et qu'il aurait été plus rigoureux de les appeler « les chemins de bois » !

En effet, selon l'auteur, « Même si les locomotives roulaient au charbon, les chemins de fer consommaient d'énormes quantités de bois. Les traverses des voies, parce qu'elles devaient être remplacées en moyenne tous les cinq ans, représentaient un important poste de consommation. À la fin du XIXe siècle, le réseau français consomme par exemple 2,5 millions de traverses par an. À la même époque, les chemins de fer américains en

nécessitaient 120 millions par an, l'équivalent de 20 millions de m³ de bois, environ 10% du bois d'œuvre américain. À titre de comparaison, la consommation en fer pour les rails était de 2,3 millions de tonnes seulement. En masse, « les chemins de fer » consommaient six fois plus de bois que de fer. Le cas des traverses illustre aussi la porosité entre le bois d'œuvre et le bois de feu : partout aux Etats-Unis, le long des voies, on pouvait voir des empilements de vieilles traverses destinées à être brûlées dans les locomotives. Le remplacement des traverses constituait une dépense considérable : le troisième poste après les salaires et le charbon. Au début du XXe siècle, les compagnies de chemin de fer américaines dépensent plus en bois qu'en locomotives ou en wagons. Aux traverses s'ajoutait le bois des gares, des quais et des ponts. [...] Enfin, aux infrastructures ferroviaires, s'ajoute le bois des wagons – bien plus nombreux que les locomotives. [...] En somme, d'un point de vue matériel, il aurait été plus rigoureux d'appeler les chemins de fer des chemins de bois ».

Dans le contexte décrit ci-dessus, même après le second conflit mondial et dans les décennies ayant suivi, il était alors facile pour tout agent du chemin de fer, qui plus est, travaillant sur les voies ferrées, de disposer d'un stock de traverses.

C'était le cas de mon père qui en avait constitué un, rue de l'Eglise, puis rue de Bermerain !

Plus d'un demi-siècle après, j'ai encore en mémoire le lieu précis de leur emplacement. J'en garde également des souvenirs pour y avoir joué et être tombé du tas de bois dans des orties piquantes. Je calmait le picotement et la réaction urticante en me frottant énergiquement avec des feuilles de sureau !

6) Mes souvenirs d'adolescent

Mon enfance s'est construite dans les années 1950 dans le cœur historique de Ruesnes. J'ai passé mon adolescence rue de Bermerain, dans les années 1960. C'est là où j'ai grandi, mais dans un cadre quelque peu différent de celui de la rue de l'Eglise : mon environnement est celui d'un territoire de bocage (§a) ; parmi nos voisins, la ferme des Carpentier (§b).

a) - Un territoire de bocage

L'Avesnois, un territoire de bocage dont les haies sont la principale caractéristique.

« Les haies de l'Avesnois sont souvent constituées d'aubépines plantées au XIXe siècle et début du XXe siècle, à l'époque où cette région était le premier fournisseur de pommes pour la région parisienne ». (Source : Site web Villes et villages de l'Avesnois).

Bourg de l'Avesnois, Ruesnes présente les caractéristiques ci-dessus.

En effet, en face du numéro 10 de la rue de Bermerain, avant que ne soit construit un lotissement de maisons individuelles vers la fin des années 60, le paysage sous nos yeux était celui d'un territoire de bocage.

On en veut pour preuve les clichés ci-dessous tirés vers le milieu des années 60. Le petit garçon est Thierry Doise, en compagnie de ses parents : Marie-France et Alain.





Les trois clichés ci-dessus montrent l'existence d'un cadre verdoyant bordant la rue de Bermerain à Ruesnes, dans les années 60.

On y remarquera les haies d'aubépine, les pommiers et la vue sur le clocher de l'église. La pâture conduisait jusqu'au Rogneau. Elle faisait partie d'une zone riche en biodiversité.

Une zone riche en biodiversité

Cette zone riche en biodiversité se situait de part et d'autre du Rogneau, depuis le *Chemin de la Chasse* jusqu'au *Pied-Mouillé*, soit sur deux kilomètres environ. Le ruisseau traversait des prairies ; on comptait plusieurs parcelles séparées par des haies donnant au paysage l'aspect d'un territoire de bocage. Il y avait dans ces parcelles des pommiers, très nombreux. Il y avait, par exemple, la parcelle de l'*Enclos* qui comptait un nombre considérable de pommiers ; des haies d'aubépine bordent tout le long de la route, de la sortie du bourg jusqu'au *Pied-Mouillé*. Il y en avait également le long du Rogneau. Ce ruisseau était jalonné de nombreux saules. Leurs branches permettaient de faire des arcs et des flèches. Il y

avait quelques frênes dans lesquels les pigeons ramiers aimaient se poser ; le fruit avait la forme d'une aile allongée qui utilisait l'air et le vent pour disperser les graines.

Cette zone était giboyeuse. Elle abritait aussi un nombre importants de nids, par exemple de tourterelles des bois et de pigeons-ramier. Enfants, nous les cherchions.

Des excavations permettaient aux vaches de boire l'eau. Il y avait des têtards et des grenouilles. Les poules d'eau s'y reproduisaient.

Au printemps, au lever du jour, de nombreux merles chantaient : c'était un véritable concert.

Bref, j'ai de nombreux souvenirs de cet environnement.

A la fin des années 60, cet environnement s'est ensuite modifié avec la construction d'un lotissement de plusieurs maisons individuelles, comme le montre le cliché ci-dessous.

Ruesnes, 10, rue de Bermerain, la cour de la ferme (début des années 1970)



Le cliché a été pris, début des années 1970, un jour de neige.

A gauche, Léon Sueur tenant un cageot dans les mains.

A droite, le petit garçon est Thierry Doise, son petit-fils.

Par ce temps de froid et de neige, tous deux avaient mis leur passe-montagne !

b) - La ferme des Carpentier, nos voisins

Pendant les années 60, j'ai côtoyé les membres de la famille Carpentier qui possédait une ferme, notamment les parents Isidore (1897-1979) et Marie-Thérèse (prénom usuel : Maman Thérèse), née Bouchez (1904-1997) ainsi que trois de leurs enfants :

Jean (1929-2019), André (1930-2022) et Ferdinand (1933-2024).

Ils avaient deux sœurs : Madeleine (1927-2004) et Anne-Marie.

Pour mémoire, on rappelle ici la disparition prématurée dans cette fratrie de leur frère aîné, Michel Carpentier (1925-1944), à l'âge de 19 ans.

Tous ces enfants appartiennent à la génération de ceux de ma grand-mère Hélène (Georgette, Pierre, Léon, Gisèle et Gérard), nés entre-deux-guerres et avec lesquels ils avaient des souvenirs en commun.

Avec le décès récent de Ferdinand Carpentier le 5 décembre 2024, à l'âge de 91 ans, presque tous les membres d'une fratrie Ruesnoise née entre-les-deux-guerres disparaît.

En mémoire de cette famille, je leur allume ici une flamme.



Les Prévost : la flamme n'est pas éteinte

Au moment où j'écris ces lignes (février 2025), André Prévost est décédé le 21 décembre 2024, à l'âge de 86 ans ; sa sœur Josette Houriez, née Prévost était décédée à Salesches huit mois auparavant, le 26 avril 2024; son épouse Francine, née Jacquin décède à son tour, moins d'un mois après son époux, le 16 janvier 2025, à l'âge de 83 ans.

Comme pour les Carpentier, les membres d'une fratrie disparaît : Josette Prévost (1937-2024) ; Lucile Prévost (1943-1996). Dans un précédent ouvrage, j'avais allumé une flamme en mémoire de cette famille ; elle n'est pas éteinte.

Mes souvenirs d'adolescent auprès des Carpentier

Né en 1948, mes souvenirs portent sur les années 1960. Ils concernent la modernisation de l'agriculture (§a) ; la découverte de la chasse au petit gibier (§b) ; la migration agricole des frères Carpentier (§c).

a) La modernisation de l'agriculture des années 60

Au cours des années 60, j'ai assisté à la mécanisation de l'agriculture avec l'arrivée du tracteur.

Il y a eu tout d'abord le Renault D22. Il était difficile à démarrer l'hiver lorsque la température descendait en dessous de zéro. Pour y parvenir, il fallait être deux. André versait un bidon d'eau chaude sur le moteur pour le réchauffer ; puis il me demandait d'actionner le bouton du démarreur : dans un premier temps, il le faisait tourner à vide pour lancer le démarreur, puis il l'enclenchait. Le moteur commençait à tourner, mais il ne démarrait pas. Il fallait répéter cette opération plusieurs fois. Enfin, le moteur démarrait dans un nuage noir de gaz d'échappement.

Un peu plus tard est arrivé un autre tracteur : un modèle Renault, plus puissant, équipé d'un moteur anglais de marque Perkins. Celui-là était équipé d'une bougie de préchauffage. Un coup de démarreur, et le moteur se mettait en route ; même en hiver. Ce tracteur était capable de labourer avec une charrue équipée de plusieurs socs ; tandis que le D22 ne pouvait le faire qu'avec un seul soc. Il tirait et faisait tourner aussi une moissonneuse-batteuse grâce à sa puissante prise de force qu'il fallait enclencher. La transmission à la prise de force présentait des risques d'enroulement et d'accidents ; par la suite la transmission a été équipée de moyens de protection.

Enfin, pour tirer les remorques de blé du champ jusqu'à la coopérative agricole de Le Quesnoy, il y avait un tracteur d'occasion à essence Farmall. Il avait de grandes roues arrière et sa conduite était particulière : on était haut perché sur le siège en tôle et ce modèle avait la particularité de se « cabrer » lorsqu'on démarrait en côte avec une remorque chargée de 4 tonnes de grain.



Adolescent, j'ai bien sûr conduit ces tracteurs. J'en garde les meilleurs souvenirs. J'avais acquis une habileté certaine, par exemple, pour rentrer en marche arrière une remorque dans une grange. J'étais fier. Les frères Carpentier me faisaient une grande confiance, et je les en remercie aujourd'hui.

Au cours des années 60, j'ai également assisté à l'arrivée des engrais. Ils étaient ensachés dans des sacs en plastique de cinquante kilos. Ils étaient transportés ensuite dans une remorque pour les verser un à un dans un semoir à engrais pour les épandre.

b) La chasse au petit gibier

J'ai découvert la chasse au petit gibier avec Ferdinand.

Il avait un chien, un épagneul breton appelé Gipsy.

J'étais traqueur, avec comme seul équipement, un bâton.

Avec Ferdinand, j'ai découvert le territoire de chasse de Ruesnes et les limites avec ceux des communes voisines (Beaudignies, Capelle, Bermerain, Sepmeries, Le Quesnoy). Il y avait la réserve de chasse avec ses limites également.

Je connaissais les lieux-dits : le chemin de la chasse, le bosquet des 14, l'enclos, le Rogneau, le pied-mouillé, le jardin des écoles, le chemin de Capelle, le chemin des Baudeliers, le pré-véron, la Chapelle du moulin, les Trente, Mortry, la briqueterie, etc.

J'ai découvert le petit gibier.

Avec Ferdinand, j'ai appris comment un lièvre pouvait se cacher avec un mimétisme parfait au point de passer près de lui sans le repérer et sans qu'il ne bouge. J'ai également appris comment une perdrix, une vraie maman poule rusée, pouvait protéger ses jeunes en faisant semblant d'être blessée. Il donnait des conseils de tir : viser le haut des oreilles d'un lièvre à la course, toujours viser un perdreau lorsque qu'une compagnie s'envole.

Et bien sûr, il avait son chien Gypsi qui faisait des arrêts remarquables : le temps était alors comme suspendu jusqu'à ce que le lièvre se lève de son gîte.

La chasse est devenue ensuite ma passion.

J'ai commencé à chasser à l'âge de 19 ans en 1967. L'âge de la majorité étant de 21 ans, il fallait une autorisation parentale pour obtenir son permis de chasse. Avec mes économies faites lors de travaux agricoles saisonniers, je me suis acheté un fusil juxtaposé d'occasion, de calibre 16.

Puis, chaque année, pendant des décennies, je revenais dans mon village natal pour aller à la chasse.

Résidant sur Lille, c'était également l'occasion pour moi de revoir mes parents et de partager en famille le produit de la chasse.

Nous avons encore tous en mémoire le parfum d'un bon civet de lièvre que ma mère savait préparer.

Ci-après, quelques clichés de ces **moments de chasse heureux**.

Ruesnes, retour de chasse, 1967 (cliché 1)



Ruesnes, retour de chasse, années 1970 (cliché 2)



Ruesnes, article de la Voix du Nord, 1984 (cliché 3)

RUESNES

Sur la plaine, les chasseurs n'iront plus

Un sport de détente ? Les chasseurs ruesnois en sont bien conscients.

(Ph. "La Voix du Nord")

La société de chasse comprend trente et un membres. Ceux-ci disposent d'un territoire de 200 hectares environ, pour pratiquer leur sport favori. N'oublions pas, en effet, que la chasse n'est pas seulement une promenade, mais qu'elle est une activité physique et sportive.

La saison de chasse en plaine se termine à diverses dates selon les sociétés. A Ruesnes, elle s'est terminée dimanche dernier.

Cette année, le gibier a été relativement «abondant». Les chasseurs ruesnois, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, sont rarement revenus des champs, la gibecière vide... Mais ne le crions pas trop sur les toits !

De bons souvenirs de la chasse

Ces moments de chasse heureux sont aussi de bons souvenirs.

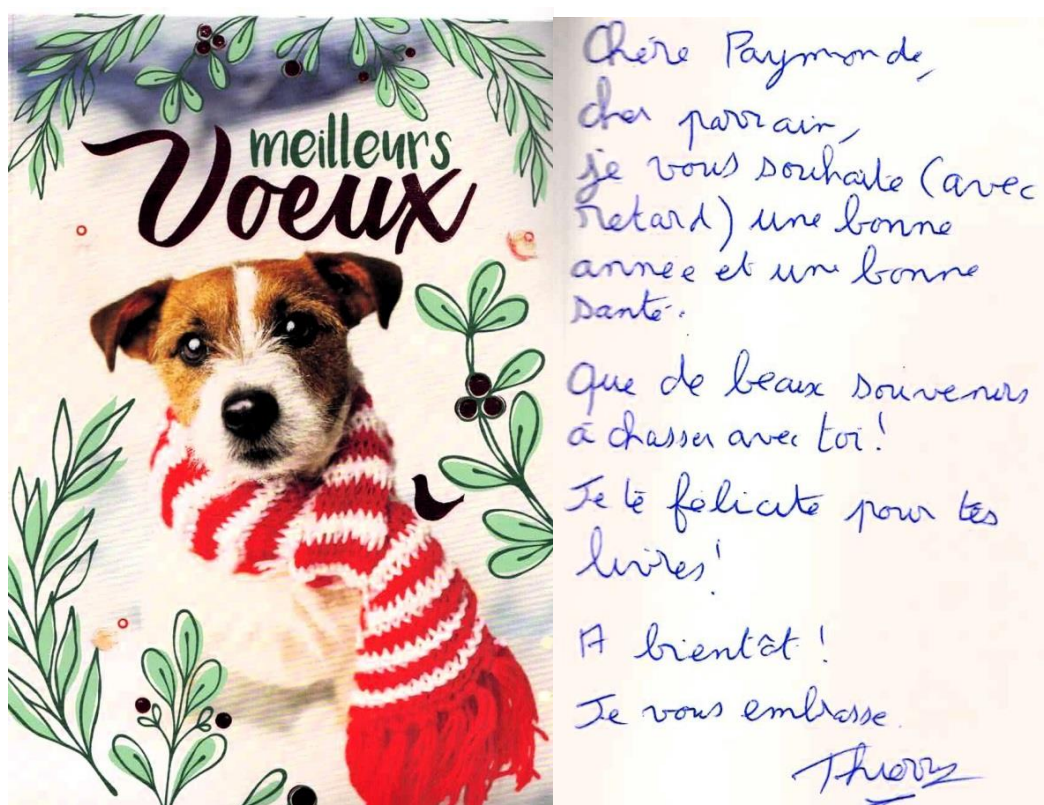
En effet, un petit garçon est présent à mes côtés sur les photos précédentes. Il s'agit de Thierry Doise, né le 24 mai 1965, le fils de ma sœur Marie France et d'Alain Doise. Il est âgé, respectivement de deux ans et de dix ans environ (clichés 1 et 2). Par ailleurs, Thierry est auteur de l'article et de la photo du quotidien régional *La Voix du Nord* (cliché 3) ; il était alors âgé de 19 ans.

A chaque saison, Thierry (mais aussi son père) partageait avec moi ces moments de chasse heureux.

A partir de ces éléments, on veut montrer comment se construisent des souvenirs de la chasse auprès du jeune enfant, puis quand il grandit et comment il les garde en mémoire, une fois adulte.

Aujourd'hui [en 2025], âgé de 60 ans, Thierry évoque encore ses souvenirs dans la carte de vœux ci-dessous qu'il nous a adressée.

Il écrit : « Que de beaux souvenirs à chasser avec toi ! »



La carte de vœux 2025, Thierry Doise

Thierry Doise, mon neveu et filleul, n'a pas oublié ses souvenirs de chasse avec moi.

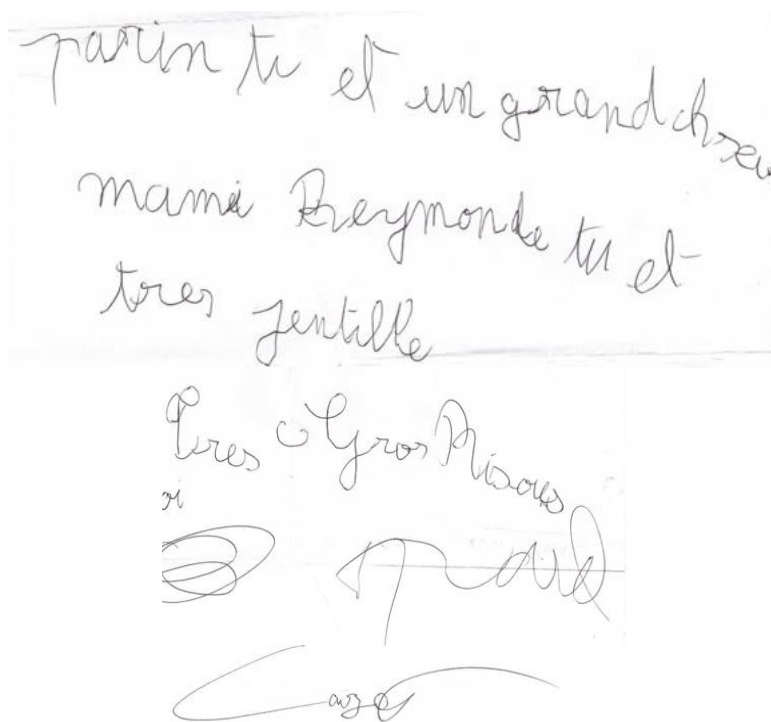
Je n'ai pas oublié les miens avec Ferdinand Carpentier non plus !

Le souvenir de la chasse d'un enfant

Le souvenir de la chasse est évoqué dans le mot ci-après, écrit par un enfant âgé de sept ans. Il s'agit de notre petit-fils Paul Lazarevic, né en 2005. Après m'avoir entendu parler de la chasse en Dordogne, voici le petit mot qu'il nous a laissé, au moment de Noël 2012 :

« Parrain, tu es un grand chasseur. Mamie Raymonde tu es très gentille. Très gros bisous, Paul Lazarevic ».

Un parrain grand chasseur et une mamie très gentille (Noël 2012)



Par la suite, Paul m'a demandé à voir les chiens et à m'accompagner à la chasse.

Paul Lazarevic, ami des chiens (mars 2014) et de la chasse (décembre 2014)



Le souvenir d'un Président

Difficile d'évoquer la chasse à Ruesnes sans parler de Jules Serpillon, le Président de la société communale de chasse *La Ruesnoise* pendant de très nombreuses années.

Originaire du Nouvion (02), aujourd'hui disparu, son fils Irénée a pris sa succession.

Une pensée pour son épouse Bérénice, une Ruesnoise née Désert (1923-2006).

Michel Sueur et Jules Serpillon (1926-2002), chemin de Capelle, 1997



Chasse chemin de Capelle en 1997 et en 2000 (Clichés de la douce Ray)



Le souvenir d'une équipe de chasseurs

Ci-après, l'équipe de chasseurs de la société de chasse de Ruesnes dont j'ai gardé le meilleur souvenir avant mon départ en Dordogne, en juin 2010. Le cliché a été pris dans la cour de la ferme, devant le domicile d'Irénée Serpillon et de son épouse nous ayant accueillis.

Merci à eux ; aux épouses et à toute l'équipe pour les bons moments passés ensemble.

L'équipe de chasseurs de Ruesnes (octobre 2005 ?)



c) La migration agricole des frères Carpentier

Mon objectif n'est pas de faire l'histoire de la migration agricole des frères Carpentier. Ce point sera de nouveau abordé, et développé dans la partie 2, suivante concernant un membre de ma famille (Gisèle et Roland) ayant fait une migration agricole fin des années 60.

On se borne ici à apporter des éléments relatifs au contexte national des migrations agricoles (§1) pour évoquer ensuite quelques souvenirs (§2).

1) Le contexte national des migrations

La migration agricole est celle de l'agriculteur qui change de région et conserve son métier. C'est le cas des frères Carpentier. Ils font partie du courant de migrations agricoles amorcé en France depuis 1949 ; leur migration intervient vers le milieu des années 1960.

Entre 1966 et 1973, ce sont plus de 1.600 familles agricoles et 8.000 personnes parties s'installer en France "d'accueil", sans compter les cas de migrations totalement individuelles qui n'ont fait l'objet d'aucune aide. Les frères Carpentier font partie de ces 1.600 familles.

Ces 1.600 cas ont laissé dans les régions surchargées 37.000 ha à la disposition des autres agriculteurs pour reprendre 87.000 ha en zone d'accueil. L'agrandissement de leurs exploitations par la migration est donc considérable, sans pour autant représenter un dégagement d'espace important au départ.

L'évolution nationale des migrations agricoles de 1966 à 1973

ACCUEIL	1966/1973
Installations	1.605
Nombre moyen pour chaque période	200
Pourcentage	15%
Superficies reprises (ha)	87.000
Superficie moyenne	54
DEPART	1966/1973
Superficies laissées (ha)	37.000
Superficie moyenne *	38

* Superficies laissées par des migrants déjà exploitants au lieu de départ.

Source : CNASEA.

Tableau extrait de l'article de Violette Rey intitulé : Le thème de la migration agricole en France (In: Cahiers de Fontenay, n°7, 1977. Les exploitations agricoles. pp. 65-91;).

Un contexte difficile

Dans les années 1960 et les décennies qui ont suivi, le contexte de l'agriculture n'est pas facile. Elle ne cesse de se restructurer. Les besoins en capitaux augmentent. Il devient de plus en plus difficile de vivre de son travail agricole. Le revenu des agriculteurs est un problème endémique.

Au cours de cette période, les frères Carpentier assistent à un véritable bouleversement de l'agriculture tout en étant des acteurs de cette transformation.

Avec le recul qui est le nôtre aujourd'hui, l'évolution est impressionnante en cinquante ans (1950-2000).

Une agriculture en plein bouleversement (1950-2000)

On s'appuie ici sur l'article de Lucien Bourgeois et de Magali Demotes-Mainard intitulé : Les cinquante ans qui ont changé l'agriculture française. (Économie rurale, Année 2000, 255-256, pp. 14-20). Il est accessible sur :

https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_2000_num_255_1_5151

Les auteurs développent l'idée selon laquelle, à la fin du XXe siècle, l'agriculture française est une des plus performantes dans le monde, les agriculteurs français sont parmi les plus productifs, la production agricole a plus que doublé en volume, elle a permis de couvrir les besoins de consommateurs français beaucoup plus nombreux ; enfin, l'agriculture est devenue exportatrice alors qu'en 1960 elle importait deux fois plus qu'elle n'exportait.

Les auteurs concluent : « Nous venons de vivre, depuis la Seconde guerre mondiale, un bouleversement complet de l'agriculture française. La restructuration a été beaucoup plus rapide qu'auparavant, mais surtout on a assisté à une «mise aux normes» internationales d'un secteur qui était resté très artisanal jusqu'en 1950. Contrepartie évidente, l'emploi agricole est devenu insignifiant avec une augmentation parallèle de la capitalisation dans les moyens de production ».

2) Evocation de souvenirs

On résume mes souvenirs autour de quatre idées : migrer fait partie d'un projet ; migrer c'est être dépaycé ; migrer c'est trouver à se loger ; migrer pour moderniser l'agriculture.

Migrer : un projet

Migrer n'est pas partir à l'aventure. La migration fait partie d'un projet.

Pour ce qui est des Carpentier, ce projet est collectif puisqu'il concerne trois frères ayant atteint la trentaine d'années (Jean, André et Ferdinand) ainsi que leurs épouses respectives. Ce sont trois familles, avec des enfants.

Quitter son Avesnois natal suppose préalablement de se rendre dans la région d'accueil afin de voir comment se projeter dans un nouveau cadre géographique et dans une nouvelle vie.

C'est ce que feront les trois couples, un jour de la fin du mois d'août vers le milieu des années 60. Je garde l'image de leur départ « en reconnaissance » pour plusieurs jours. Il avait nécessité toute une organisation.

Il fallait tout d'abord savoir qui allait garder les enfants pendant l'absence des parents. La solidarité familiale n'était pas un vain mot chez les Carpentier.

Il fallait aussi trouver le véhicule permettant de transporter six adultes et des bagages. Un break de la famille avait été emprunté ; le grand coffre avait permis de poser les bagages, et de laisser un peu de place pour le sixième passager. Il était prévu que pour la conduite, on se relaierait.

Il fallait également savoir qui allait s'occuper du bétail. La famille avait été mise à contribution pour les vaches. Pour ce qui est des porcs, la mission avait été confiée à leur père, Isidore Carpentier et à moi-même. La porcherie de Jean était située route de Valenciennes, sur la commune d'Orsinval, un bourg distant de sept kilomètres de Ruesnes. Nous avons dormi plusieurs nuits dans la maison d'habitation afin d'être sur place.

Migrer : être dépaycé

Le premier à partir dans la région d'accueil était Ferdinand et son épouse.

L'acte de vente de leur jardin à mes parents en date du 28 juin 1966 mentionne « Saint-Papoul » comme étant le lieu de résidence de Ferdinand, Emile Carpentier et de Monique Angèle Limelette, son épouse.

On précise ici que Saint-Papoul est une petite commune rurale (617 habitants en 1968) du département de l'Aude, distante de huit kilomètres environ de Castelnaudary, une ville située entre Toulouse et Carcassonne.

La commune fait partie du Lauragais.

« Culturellement, le Lauragais, zone rurale, est associé à la richesse de sa production agricole. En témoignent ses surnoms de « Pays de Cocagne », lié à la fois à la culture du pastel et à l'abondance des productions, et de « grenier à blé du Languedoc », qui renvoie à la spécialisation et à l'exportation céréalière depuis le XVII^e siècle, grâce au canal du Midi. Mais cette région est aussi connue par son histoire, notamment religieuse (catharisme, protestantisme) ainsi que par son riche patrimoine : canal du Midi et ses sources, abbayes et églises, châteaux, stèles discoïdales, pigeonniers, moulins à vent, bastides, etc. Le poète Auguste Fourès et le peintre Paul Sibra ont immortalisé le Lauragais dans leurs œuvres respectives ». (Source : Wikipedia)

Bref, on l'a compris : le Lauragais et l'Avesnois sont deux pays différents. Près de mille kilomètres les séparent.

Migrer : se loger

L'arrivée du migrant n'est pas facile quand il s'agit de trouver à se loger.

Je suis allé rendre visite à Ferdinand et à son épouse peu de temps après leur arrivée à Saint-Papoul. Ils avaient trouvé à se loger dans une maison située dans un hameau. Le couple avait eu beaucoup de travail pour le rendre habitable et agréable à vivre.

Ce logement était provisoire. C'est un peu plus tard que leur situation s'est améliorée.

Migrer : moderniser

Des années 1960 aux années 1990, les frères Carpentier contribuent à la modernisation de l'agriculture française en Lauragais.

Par rapport au matériel agricole que j'avais connu en Avesnois, celui utilisé en Lauragais fin des années 60-début 70 était d'une autre dimension, à l'image du tracteur ci-dessous.

Il était de la marque d'une entreprise allemande « Hanomag », avec quatre roues motrices, équipé d'une cabine au design compact permettant une bonne visibilité.

Il était puissant. Par exemple, il était capable de tracter un large extirpateur à lames, un instrument aratoire permettant de travailler la terre en profondeur.

Tracteur Hanomag, 4 roues motrices (modèle de la fin des années 60-début 70)



En 1974, la division du matériel agricole de l'entreprise Hanomag a été reprise par Massey Ferguson, un constructeur américain.

Ce tracteur impressionne par ses dimensions et la taille des pneus arrière près desquels se trouve un enfant, âgé de 10 ans, environ (Philippe Carpentier, le fils cadet de Ferdinand et de Monique ; il est aujourd'hui [en 2025] agriculteur retraité !).

Philippe Carpentier, vers 1970



Une nouvelle gestion de l'exploitation

La modernisation de l'agriculture passe aussi par la mise en place d'une nouvelle gestion intégrant, par exemple la notion d'amortissement du matériel agricole, un facteur clé de la rentabilité d'une exploitation. La gestion devient plus entrepreneuriale.

L'amortissement du matériel

Pendant les travaux d'été auxquels j'ai participé, j'ai le souvenir d'avoir travaillé en équipe (5h-13h ; 13h-21h) avec le tracteur ci-dessus.

Afin de maximiser son amortissement, il était important d'optimiser son temps d'utilisation ; d'où le travail en équipe.

Une gestion plus entrepreneuriale

L'exploitation agricole des Carpentier conservait un « fonctionnement familial », mais le travail familial était relatif par rapport à un salariat qui prenait de l'importance. Il y avait la main-d'œuvre saisonnière, comme par exemple au moment de la moisson : la conduite de la moissonneuse batteuse était confiée à un saisonnier qui en avait la charge. L'exploitation de la porcherie nécessitait quant à elle un salarié permanent.

En conclusion

La migration agricole des frères Carpentier des années 1960 s'inscrit dans le sillage de celle de leur grand-oncle Edmond Joseph Carpentier, de Ruesnes à Roubaix, trois quarts de siècle auparavant, vers 1890.

La comparaison s'arrête là.

Le contexte historique n'est pas le même.

Mais au fond, la migration leur a permis de s'adapter aux contraintes économiques du moment pour saisir de nouvelles opportunités : la révolution industrielle textile pour l'un ; le bouleversement de l'agriculture pour les autres.

Il fallait s'adapter ou disparaître.

Après le second conflit mondial, nombreux sont les cultivateurs confrontés à la nécessité de mécaniser leur exploitation agricole, puis de la moderniser à la fin des années 50 - début 1960. A cette époque, il y a des hésitations face au progrès.

En 1960, les Safer ont été instituées par une loi d'orientation agricole avec pour mission « d'acquérir des terres ou des exploitations agricoles librement mises en vente par leurs propriétaires, ainsi que des terres incultes, destinées à être rétrocédées après aménagement éventuel » dans le but, notamment, « d'améliorer les structures agraires, d'accroître la superficie de certaines exploitations agricoles et de faciliter la mise en culture du sol et l'installation d'agriculteurs » (Source :Wikipedia).

En 1962, la Politique agricole commune (PAC) entre en vigueur. L'objectif est de fournir aux citoyens de l'UE des denrées alimentaires à un prix abordable et d'assurer un niveau de vie équitable aux agriculteurs. Cet objectif est aujourd'hui appelé 1er pilier de la PAC.

Les frères Carpentier sont dans ce contexte de l'agriculture des années 60. De nouvelles politiques agricoles se mettent en place. Âgés d'une trentaine d'années, ils sont encore relativement jeunes. Ils veulent travailler dans l'agriculture et vivre de leur activité. Ils ont une famille et des enfants pour lesquels ils envisagent un avenir.

Engagé dans le syndicalisme agricole, Ferdinand était conscient des enjeux concernant l'agriculture française et de l'avenir des jeunes agriculteurs. Il en discutera avec ses frères Jean et André. De leur confrontation et avec celle de leurs épouses respectives, émerge alors le projet collectif d'une migration agricole : la solution pour ne pas disparaître. Ils ont raison.

En effet, en 1967, après une quinzaine d'années d'enquêtes dans la campagne française (et américaine), le sociologue Henri Mendras (1927-2003) publie un ouvrage intitulé *La Fin des paysans* dans lequel il évoque l'amenuisement numérique des paysans dans la société. Il développe la thèse selon laquelle on assiste à un basculement de la société vers un monde « sans » paysans. L'agriculture évolue. Elle devient plus spécialisée, plus productive ; elle utilise un matériel agricole plus important et recourt à l'endettement.

7) La vie du couple et de ses enfants dans les années 1970 - 1980, et suivantes

On reprend ici la vie du couple. Les années 1970 sont marquées par plusieurs naissances : ce sont les petits-enfants de Léon et de Georgette ; heureux d'être grands-parents ! Après la naissance de Thierry Doise le 24 mai 1965, la famille s'agrandit, début des années 70, avec les naissances de :

- Isabelle Doise, le 15 octobre 1970
- Damien Sueur, le 7 novembre 1972

Thierry Doise, vers 1966



Thierry Doise, porté à bras par un grand-père heureux ; à ses côtés, son père Alain

Le cliché ci-dessous est une photo d'école de l'année 1975, environ.

Ma mère l'avait mise en évidence sur le buffet de la cuisine pendant de nombreuses années ; fière de ses petits-enfants !

Institutrice à Le Quesnoy, Marie-France a saisi l'occasion de réunir pour la photo :

- Thierry, 10 ans
- Isabelle, 5 ans
- Damien, environ 2 ans

Thierry, Isabelle et Damien, année 1975



Photo d'école de Marie-France, Le Quesnoy

A partir du milieu des années 70, la famille s'agrandit de nouveau avec les naissances de :

- Chloé Sueur, le 2 novembre 1976
- Cécile Doise, le 28 septembre 1977

Léon et Georgette ont alors cinq petits-enfants

Mais Léon Sueur n'a pas pu en profiter, ni de sa retraite.

Né le 23 janvier 1920, il est décédé le 7 janvier 1978, avant d'atteindre ses 58 ans.

Sa double vie éreintante a eu des conséquences sur sa santé. Essoufflé à l'effort, il avait des problèmes cardiaques qui l'ont conduit à l'infarctus. Il ne s'en est jamais remis.

Ses problèmes de santé ont eu des conséquences sur la vie de ma mère.

Elle a tout d'abord dû cesser l'activité de la ferme vers 1977.

L'activité de la ferme s'arrête

Au grand regret de ma mère et contrainte, le travail de la ferme a dû s'arrêter.

« Il n'y aura plus rien ici » avait-elle dit, désolée et peinée. A l'époque (j'allais vers mes 30 ans), je n'avais pas compris le sentiment qui était le sien.

J'ai compris aujourd'hui, en réalisant le présent travail de mémoire. En arrêtant la ferme, c'était pour ma mère la fin d'un modèle d'autosubsistance qui a duré pendant plus de trois générations et auquel elle était attachée. C'était la fin d'un cadre de vie dans lequel elle est née et dans lequel elle a grandi. La ferme était devenue la sienne ; faisant perdurer des gestes ancestraux : faire tourner manuellement l'écumeuse pour séparer la crème du lait, battre la crème pour obtenir du beurre, faire de fromage blanc frais, etc.

Ce travail était éreintant pour elle également.

Un cliché d'une mamie et de ses cinq petits-enfants

La même année du décès de Léon Sueur a lieu le mariage de Marie-Christine Finet le 30 septembre 1978.

L'occasion nous est donnée de faire un cliché à la salle des fêtes de Maresches, de Mamie Georgette, entourée de ses cinq petits-enfants.

Ils sont âgés, respectivement de :

- Thierry, 13 ans
- Isabelle, 8 ans
- Damien, 6ans
- Chloé, 2 ans
- Cécile, 1 an

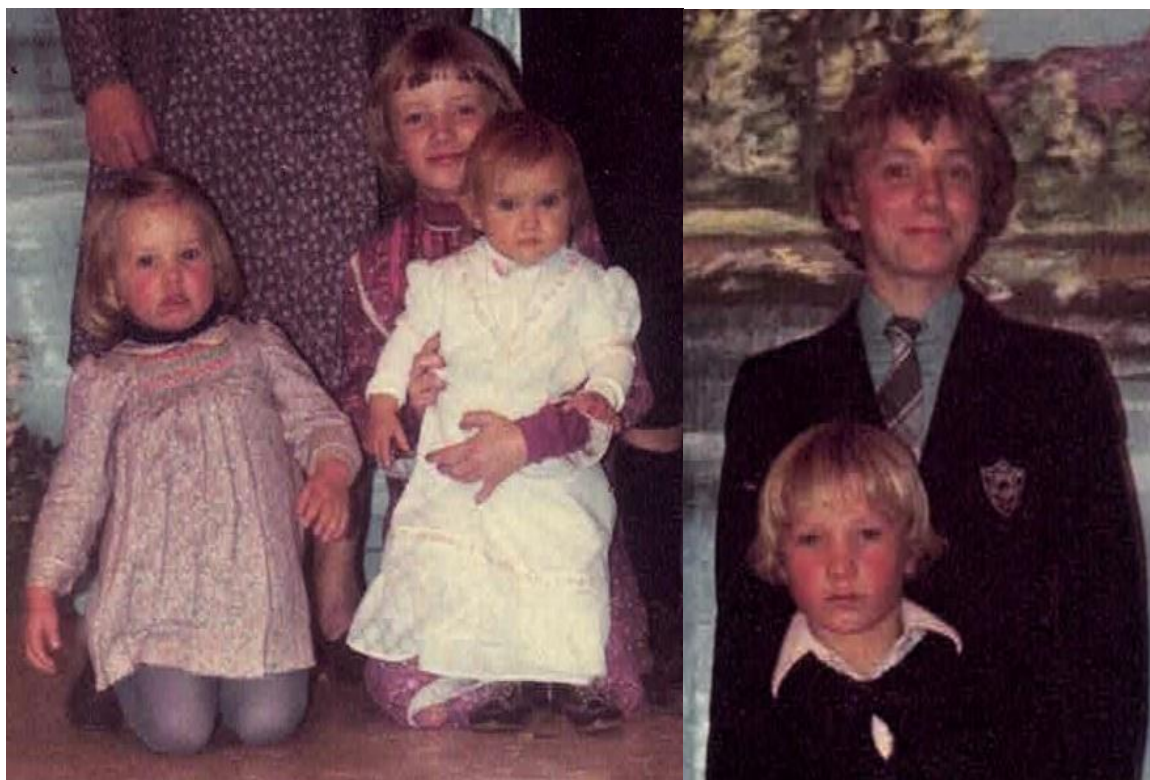
Mamie Georgette est âgée de 58 ans ; elle vient de perdre son époux.

Une mamie auprès de ses 5 petits-enfants

(Maresches, salle des fêtes, 30 septembre 1978)



Une mamie auprès de ses petits-enfants (détail du cliché ci-dessus)



Thierry, 13 ans ; Isabelle, 8 ans ; Damien, 6 ans ; Chloé, 2 ans ; Cécile, 1 an

Mamie Georgette est âgée de 58 ans. Son époux était décédé en début d'année (01-78).

Dans les années 1980, la famille s'agrandit de nouveau avec deux autres naissances :

- Alexandre Sueur, le 20 octobre 1981



- Guillaume Sueur, le 14 janvier 1986



D'autres photos des petits-enfants

Thierry (Ruesnes), 1966 et 1967



Thierry, aux côtés de sa grand-mère paternelle et **Isabelle**, aux côtés de Michel (fin année 70-début 71)



Thierry, Marie-France, Isabelle (Ruesnes), vers 1972



Chloé et Damien (souvenirs de vacances), été 1977



« C'est bien que tu termines l'histoire familiale et c'est certain que j'ai gardé de très bons souvenirs d'enfance que ce soit durant les vacances ou à la maison. Les soirées diapo étaient d'ailleurs un régal pour se remémorer les vacances ». (Chloé) – **Damien, le pêcheur et Chloé**, ci-dessous ; vacances, début des années 80.



Anniversaire d'Alexandre (2 ans, Seclin), 1983



Alexandre, Chloé et Damien (Seclin), 1983



Alexandre et sa cousine Hélène (Seclin), 1984-85



Chloé et Alexandre



Anniversaire de Guillaume (2 ans, Le Quesnoy), 1988 – Alain, son oncle, à ses côtés



Guillaume (souvenirs de vacances)



En 1988, Georgette est la Mamie heureuse de 7 petits-enfants, âgés entre 2 et 22 ans !

Une mamie heureuse auprès de ses 7 petits-enfants (Le Quesnoy, début 1988)



Une mamie heureuse auprès de ses 7 petits-enfants (détail du cliché ci-dessus)



Il est difficile de dater le cliché ci-dessus. Il a été tiré à Le Quesnoy, chez Marie-France et Alain au moment du nouvel an, en janvier 1988.

Guillaume venait d'atteindre ses 2 ans ; Alexandre, monté sur une planche à roulettes, paraît grand, mais il vient d'avoir 6 ans. Derrière lui, son grand-frère Damien, également monté sur la planche, vient d'avoir 15 ans. A ses côtés, Thierry est âgé de 22 ans.

Le groupe des trois filles : au milieu Isabelle, 17 ans ; à sa droite, Chloé, 11 ans ; à sa gauche, Cécile, 10 ans.

Mamie Georgette est âgée de 67 ans. Son époux est décédé depuis dix ans. Georgette est dans une période de veuvage qui va être longue (§a). Mais les solidarités familiales entrent en jeu (§b). Ses petits-enfants gardent d'elle plein de souvenirs (§c). Nous, ses enfants, ont pour elle (et notre père, parti jeune et trop tôt), une reconnaissance sans réserve (§d).

a) Une longue période de veuvage

Georgette entre dans une période de veuvage à l'âge de 57 ans et 7 mois. Cette période va être longue pour elle ; un peu plus longue que celle de sa vie maritale. Notre mère décède le 19 janvier 2014, à l'âge de 93 ans. La durée de son veuvage a été de 36 ans tandis que celle de sa vie maritale a été d'à peine 34 ans.

Mais Georgette n'est pas seule. Dans la famille, on a eu l'occasion d'évoquer l'existence de solidarités familiales. Elle-même les a entretenues. Les solidarités familiales vont à nouveau entrer en jeu.

b) Le rôle des solidarités familiales

Il y a la solidarité de sa fille, Marie-France. Combien de fois ai-je entendu ma mère dire : « Heureusement que ta sœur est là ! ».

Merci Marie-France, ma sœur !

Mais il y avait bien d'autres solidarités.

Ses frères et sa sœur rendaient visite régulièrement à ma mère. Chacun avait pris ses habitudes. Elle les attendait avec une tasse de café ; s'inquiétant même de l'heure s'ils tardaient à arriver ! Patrick, l'époux de sa nièce Claudine, amateur de la petite reine, avait aussi ses habitudes. Son circuit passait par Ruesnes. Il s'arrêtait dire bonjour à ma mère qui l'attendait avec sa boisson habituelle qu'elle n'oubliait jamais : un jus de fruit.

Sa sœur Gisèle a joué dans cette famille un rôle de rassembleuse, organisant chez elle le repas annuel avec ses frères et sa sœur. Ils se feront de temps à autre quelques petits restaurants. Gisèle emmènera même ma mère dans des voyages organisés, parfois lointains comme en Tchécoslovaquie (voir **Partie 2**).

« Solidarité » ne voulait pas dire pour notre mère « assistance ». Elle avait une force de caractère pour garder jusqu'au bout son autonomie, rester chez elle et continuer à faire ce

qu'elle faisait habituellement, y compris, faire ses repas pour manger ce qu'elle aimait. Pour elle, « un repas sans patate n'en n'était pas un ». Elle se régala avec sa soupe, le soir.

Pour les tâches ménagères, on entendait ma mère dire : « je ne cours plus », « ce qui n'est pas fait aujourd'hui, le sera demain ». Elle avait refusé l'aide à la personne. Les inconnus ne rentrent pas dans son intimité. Elle ne fait confiance qu'à ceux qu'elle connaît. C'est la raison pour laquelle elle avait demandé les services de Brigitte, l'épouse de son neveu Jean-Marc, pour laver le sol et faire les vitres des fenêtres. Ma mère tenait à ce que sa maison soit propre. Plus tard, c'est à Jean-Marc qu'elle confiera le soin de venir chez elle en cas d'urgence, notamment le soir ou la nuit. Il avait la clé de la maison. Il lui est arrivé de s'en servir.

Merci à tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont permis à ma mère d'avoir une vie plus facile et agréable. Outre les relations familiales, il y avait bien sûr les relations de voisinage. Georgette était intégrée dans le bourg de Ruesnes. Au fil des années, elle a vu bon nombre d'habitants tirer leur révérence. Elle n'allait plus aux enterrements. Prenant de l'âge, elle se demandait : « Mais qui va venir au mien ? ». Cela faisait naître en elle un sentiment un peu bizarre : celui de ne plus connaître personne dans son village.

En réalité, ce sentiment était celui de ne plus avoir quelqu'un avec qui parler de personnes connues en commun. Son sentiment était subjectif.

A son décès, nombreux sont celles et ceux qui sont venus dire :

« Au revoir, Georgette »

La mort rassemble.

Ne pas tomber dans l'oubli

La crainte de ma mère lors de la mort était celle de tomber dans l'oubli.

Puisse le présent travail de mémoire y pallier.

Pour nous, ses enfants, il n'y a pas de jour où nous pensons à elle en faisant l'expérience de l'avancée en âge et de la vieillesse. Aux remarques que nous lui faisons quand elle se plaignait, elle répondait : « Tu verras, quand tu auras mon âge ! ». « *Té verras quand t'ara m'nâche* ». Il y a aussi les souvenirs de leurs petits-enfants (et arrière-petits-enfants).

c) Les souvenirs des petits-enfants (et arrière-petits-enfants)

Parmi les petits-enfants, seuls trois d'entre eux ont des souvenirs de leur grand-père. Mais tous en ont de leur grand-mère et de la maison familiale dans laquelle se retrouvaient oncle, tante, cousins et cousines. On a vu l'importance de la construction de souvenirs dans l'enfance. Les enfants ont besoin de racines pour grandir. A Ruesnes, ils en ont. A Le Quesnoy ils ont passé des vacances chez Tata Marie-France et Tonton Alain et les cousin(e)s.

Par ailleurs, comment oublier le goût des tartes de sa mamie ?

Des tartes et autres pâtisseries

En effet, comment oublier les pâtisseries que ma mère faisait régulièrement, dont elle avait les bonnes recettes éprouvées, et dont elle nous a tant régautés enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants et membres de la famille : les tartes (et parmi elles, la fameuse « tarte au papin », la « tarte au chuc », la « tarte à l' cassonade ») ; les gaufrettes, une tradition au moment du nouvel an ; les gaufres. Généreuse, ma mère en offrait à la famille. Ma sœur et moi rentrions chez nous le dimanche soir avec de la tarte pour nous, le lendemain. Il y avait également le gâteau au moka et la cognole de Noël (ou cougnole ou coquille de Noël).

Quelques recettes de gaufrettes et de gaufres

The image shows two handwritten recipes on lined paper. The first recipe, titled 'gaufrettes', lists ingredients: 1kg farine, 1kg sucre, 500g beurre, 10 œufs, and 1/2 l crème. The second recipe, titled 'gaufres', lists ingredients: 1 livre de beurre, 1 livre de farine, 1 livre de sucre en poudre, + 1 tasse de café, 4 œufs blancs battus en neige, 1 grosse boîte de lait glacié, and 1 verre de bière d'eau. A third recipe, also titled 'gaufrettes', lists ingredients: 600gr farine, 600gr sucre, 300gr beurre, 2 p sucre vanillé, 1/2 l lait, and 4 œufs blancs battus en neige. A handwritten note 'gaufrettes mûrier' is written next to the third recipe. A signature 'alphonse même georgette' is written diagonally across the bottom of the first two recipes.

gaufrettes

- 1kg farine
- 1kg sucre
- 500g beurre
- 10 œufs
- 1/2 l crème

gaufres

- 1 livre de beurre
- 1 livre de farine
- 1 livre de sucre en poudre
- + 1 tasse de café
- 4 œufs blancs battus en neige
- 1 grosse boîte de lait glacié
- 1 verre de bière d'eau

gaufrettes mûrier

- 600gr farine
- 600gr sucre
- 300gr beurre
- 2 p sucre vanillé
- 1/2 l lait
- 4 œufs blancs battus en neige

alphonse même georgette

The image shows a handwritten recipe for 'Gaufrettes' on lined paper. The ingredients listed are: 500g de cassonade, faire fondre un verre de bière d'eau avec la cassonade, puis passer dans le saladier, ajouter le beurre 250g, puis 500g de farine, and 1 œuf.

Gaufrettes

- 500g de cassonade
- faire fondre un verre de bière d'eau avec la cassonade
- puis passer dans le saladier
- ajouter le beurre 250g
- puis 500g de farine
- 1 œuf

Gaufrettes et tartes Mémé

gaufrettes mémé

- 600 grammes de farine
 - 600 gr. de sucre en poudre
 - 300 gr. de beurre
 - 2 p. de sucre vanillé
 - 1/2 l. de lait
 - 4 œufs - blancs battus en neige
- à préparer
la veille.

tartes mémé

- 250 g. de farine
 - 10 g. de levure de boulanger
 - 5 cl de lait
 - 1 œuf
 - 30 g. de beurre
 - 1 pincée de sel
- Délayer la levure dans le lait tiède
Saler doucement le beurre
Verser la farine dans un saladier
Faire une fontaine
Ajouter l'œuf entier, la levure délayée
dans le lait, le beurre, le sel.
Étaler dans les tartiniers.
Laisser lever - Préchauffer le four à 8.
cuire 20 minutes

- | | | |
|-------------------------|--------------------|--------------|
| 5 tartiniers | la pâte | (gaufrettes) |
| 1 l. de lait | 1 p. de levure de | |
| 670 g. de farine | boulangers. | |
| 40 g de sucre | 5 œufs | |
| | 170 g de beurre | |

crème au "pâpin" >>> potes "lait bouilli" >>>

garniture crème pour tarte

- Délayer 2 cuillères de farine dans un peu de lait.
 - Verser dessus 1/2 litre de lait bouillant remuer, ajouter du sucre vanillé, remettre sur le feu jusqu'à ébullition
 - Ajouter un jaune d'œuf quand le tout commence à refroidir.
- Cette préparation se déguste telle quelle, ou sert à garnir une tarte

d) Une reconnaissance sans réserve

Nous avons toujours aimé nos parents. Notre reconnaissance est sans réserve.

Notre mère nous a permis de faire des études. Elle avait des aspirations pour nous. Elle était soucieuse de notre avenir. Marie-France a tracé le sillon. J'ai suivi son chemin.

Le cliché ci-dessous a été pris lors du banquet des anciens ayant eu lieu à Ruesnes en 1987. Notre mère Georgette était âgée de 67 ans. Je garde d'elle le souvenir d'une mère coquette.

Merci à Monsieur le Maire et à l'équipe municipale de l'époque pour cette photo souvenir dédiée, conservée précieusement par ma mère. Nous l'avons retrouvée dans la collection des photos de famille.

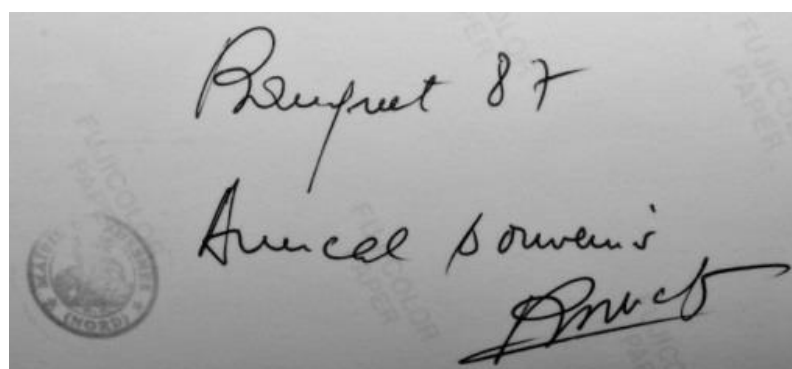
Georgette Sueur, née Finet (1920-2014), Ruesnes, banquet 1987



Georgette Sueur, née Finet (1920-2014), Ruesnes, banquet 1987



La dédicace de Mr le Maire de Ruesnes, banquet 1987



Georgette Sueur, née Finet (1920-2014)



Ne les oublions pas

Léon Sueur (1920-1978)



Partie 2 - Gisèle Finet et Roland Bédenel : une histoire

Dans la fratrie de cinq enfants, objet de notre histoire, Gisèle occupe le 4^{ème} rang.

Elle épouse Roland Bédenel en 1951.

On souhaite raconter leur histoire de façon chronologique autour de quatre périodes :

- **1932-1951** : Naissance, enfance de Gisèle ; son mariage avec Roland (§1) ;

- **1951-1968** : Être agriculteur en Avesnois : Futoy (§2) ;

- **1968-1973** : Dans le Gers : Aignan (§3) ;

- **De 1973 à aujourd'hui** : Le retour en Avesnois : Maroilles (§4).

1- 1932-1951 : Naissance, enfance de Gisèle ; son mariage avec Roland

Gisèle Finet est née à Ruesnes en 1932, le 14 février, jour de la Saint-Valentin. Elle est la sœur cadette de Georgette, ma mère. L'intervalle entre leurs naissances est de presque douze ans. Gisèle grandit à Ruesnes auprès de ses parents, de ses frères et de sa sœur.

Le cliché ci-après présente les parents de Gisèle (Hélène et Marc) aux côtés de leurs enfants. Il a été pris vers le milieu des années 1930. Les âges sont indicatifs.

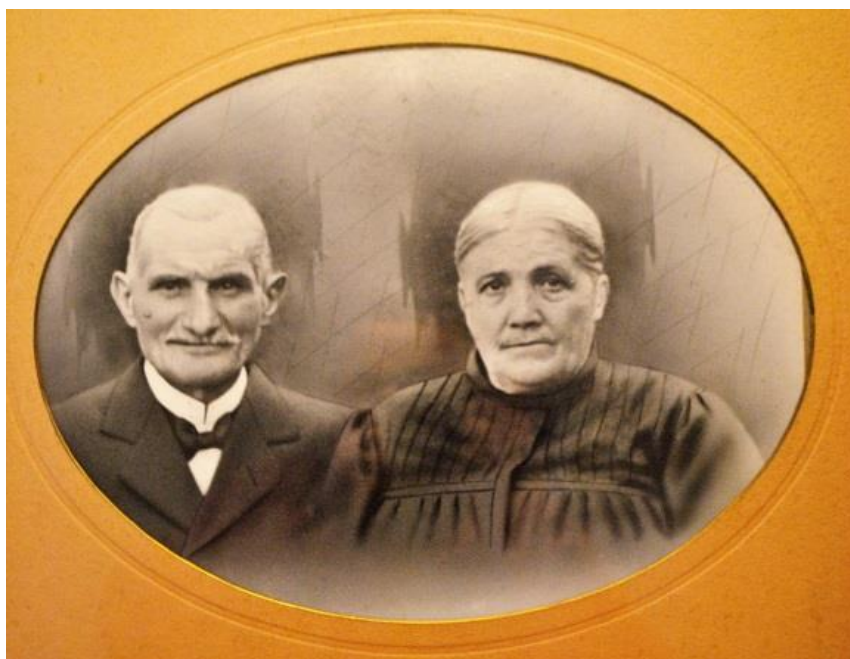
Marc Finet (34 ans), Hélène Vaille (36 ans) et leurs enfants



Georgette (15 ans), Léon (5 ans), Pierre (7 ans) et Gisèle (3 ans)

Ses grands-parents maternels Léandre et Sophie sont décédés l'un, en 1929 ; l'autre, l'année suivante : Gisèle ne peut en avoir des souvenirs.

Les grands-parents maternels de Gisèle



Léandre Vaille (1861-1930) – Sophie Lesur (1861-1929)

Elle a quelques souvenirs de son père Marc : à son décès en 1939, Gisèle n'a pas encore 8 ans.

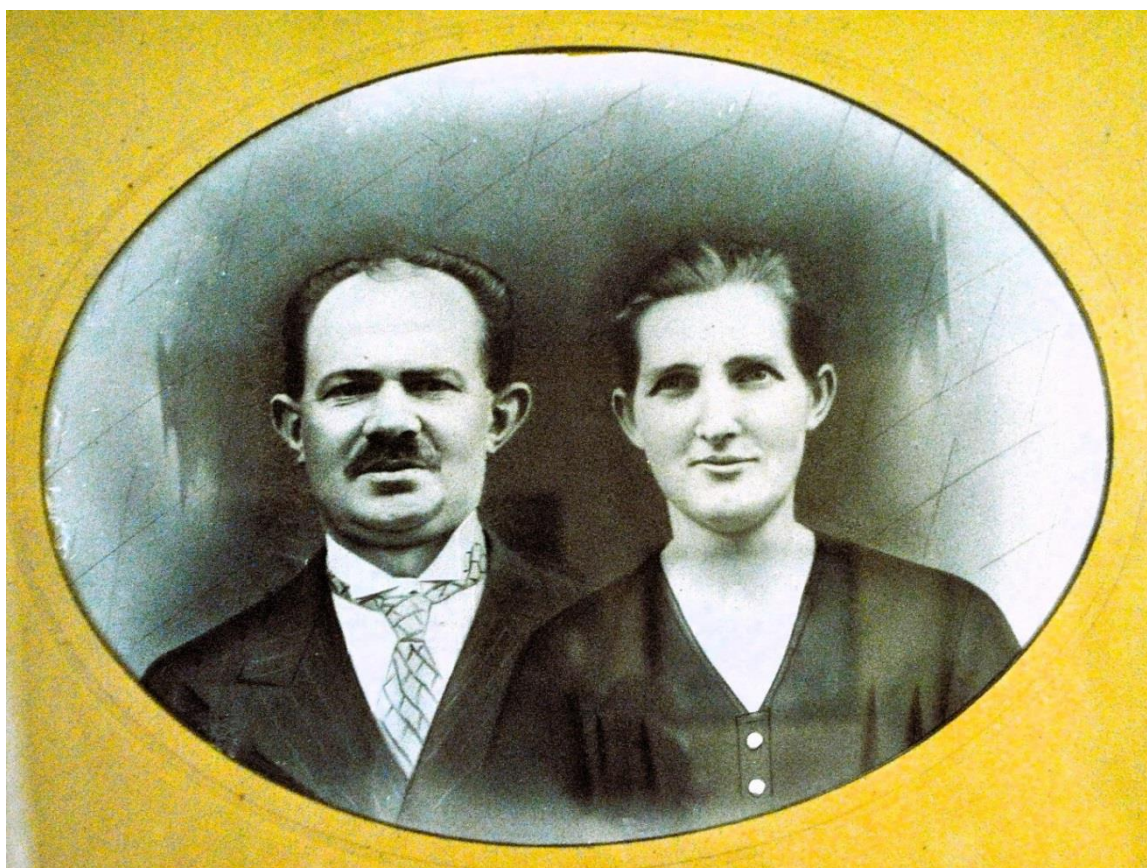
Par contre, elle aura plus de souvenirs de sa grand-mère paternelle « Maman Céline ». Elle lui a laissé son empreinte comme à ses frères et à sa sœur. Elle évoquera alors souvent son souvenir et il le transmettra à ses enfants sur le mode : « Maman Céline disait... ».

On rappelle ici plusieurs clichés : celui de la grand-mère paternelle « Maman Céline ».



« Maman Céline disait... »

Les parents de Gisèle : Marc Finet et Hélène Vaille



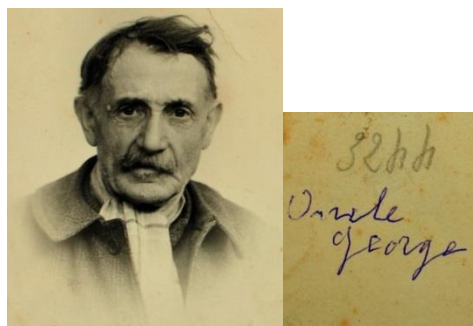
Gisèle Finet, âgée d'environ 3 ans



Juin 1940 : le souvenir de l'évacuation et d' « Oncle Georges »

En mai 1940, l'armée allemande a envahi la Belgique, la Hollande et le Luxembourg. La guerre se rapproche. La grande bataille est engagée. Arras, puis Amiens tombent. Comme dans d'autres villages, Ruesnes va bientôt se vider de ses habitants. En juin 1940, c'est l'évacuation. Âgée de 8 ans, Gisèle participe avec les membres de sa famille à ce moment marquant de cette guerre. Elle garde le souvenir d' « Oncle Georges », l'organisateur de l'évacuation, dont elle a gardé précieusement le cliché ci-après.

« Oncle Georges »



Cliché de Gisèle Bédenel, née Finet

Elle a toujours en mémoire les « bonnes tartines de confiture » de son épouse Emilienne, sa tante.

Comme ses frères et sa sœur, Gisèle grandit ensuite dans une France qui vit sous l'occupation allemande. En 1944, c'est l'année de sa communion.

Mais, quelques mois avant sa célébration, elle se rappelle de la disparition prématurée de son voisin, Michel Carpentier le 4 mars 1944, âgé de 19 ans. « C'était un beau garçon » dit-elle.



La communion de Gisèle, 1944



Au centre de la photo : Gisèle, souriante, en habit de communiant

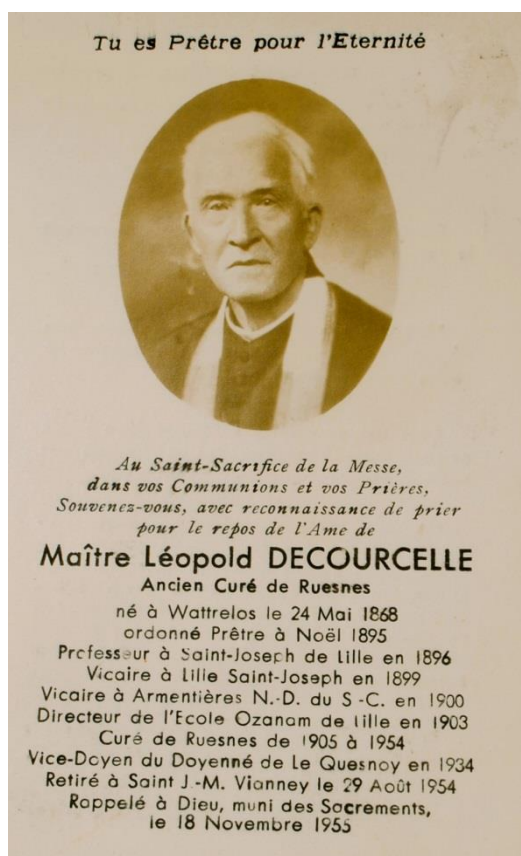
- Derrière Gisèle, en se déplaçant sur la g.: Aimée Finet ; Laure, l'épouse d'Augustin Finet ; « Oncle Georges » ; « Maman Céline » ; à ses côtés, Roger Vander ? *, un ami de Marc Finet, lors du service militaire.

- En se déplaçant sur la droite, dernier rang : Julia, l'épouse de Léon Vaille ; Hélène Finet, la maman de la communiant; sa tante Suzanne Cauchies, née Vaille. Elle met la main sur l'épaule de Léon Finet ; à ses côtés, Marie Vander ?*.

- Devant, de g. à d.: Georgette Finet, sœur aînée, tenant par l'épaule Camille Sueur ; Evelyne Vaille et, devant, sa sœur Berthe (les enfants de Julia et Léon Vaille) ; Claudine (la fille de Marie et de Roger Vander ?*) ; la petite fille devant Claudine : ?; Solange Cauchies et, à ses côtés, Gérard Finet, souriant.

* Roger et Marie Vander ?, et leurs enfants sont les membres d'une famille qui habitait Lille. Roger et Marc Finet se sont connus lors du service militaire en 1920, et ils sont devenus amis. Même après le décès de Marc en 1939, ils ont continué à entretenir des relations amicales, participant comme ici en 1944 à la communion de Gisèle. Sur le cliché, Roger témoigne son affection à « Maman Céline », en posant la main sur son épaule.

Gisèle a gardé en mémoire le nom et une bonne image du prêtre avec lequel elle est allée au catéchisme et fait sa communion: Decourcelle ; « c'était un bon curé », dit-elle.



L'année 1944 est aussi celle du mariage de sa sœur aînée, Georgette. Sur le cliché ci-après, Gisèle se trouve au premier rang, à gauche aux côtés du jeune couple.

Le mariage de Georgette et de Léon, juin 1944



- Au 1^{er} rang : les jeunes époux Léon et Georgette (24 ans) et à leurs côtés, les enfants : **Gisèle Finet** (12 ans) ; Marie-Madeleine Sueur (7 ans) et **Gérard Finet** (7 ans), tous deux souriants ; Bernard Sueur (9 ans).

- Au 2^{ème} rang : Hélène Finet (45 ans), la maman de la mariée ; Solange Cauchies (14 ans) ; les deux sœurs du marié, souriantes : Camille (avec des lunettes) et Lucie Sueur ; la tante de la mariée (avec un gilet blanc) : Berthe Vaille, l'épouse de Léon Vaille.

- Au 3^{ème} rang : « Oncle Georges » (55 ans) ; « Tante Suzanne » (36 ans), la marraine de la mariée, souriante ; Fernande et son époux Dieudonné Sueur, frère aîné du marié.

Gisèle Finet, âgée de 12 ans (à droite, son frère Gérard âgé de 7 ans)



1951 : Le mariage de Gisèle et de Roland

Le 17 novembre 1951, Roland Bédénel épouse Gisèle Finet, âgée de 19 ans. Nous sommes ici dans le contexte de l'après-guerre et, à la différence de sa sœur aînée, le mariage de Gisèle n'est pas retardé. Né en 1926, Roland est âgé de 25 ans.

Les vœux de bonheur de « Maman Céline »

A l'occasion du mariage, toute la famille est réunie. « Maman Céline » prend alors la parole devant les invités pour adresser aux jeunes mariés tous ses vœux de bonheur à l'appui d'une lettre qu'elle a rédigée, commençant par : « Mes chers petits-enfants, chers époux » et se terminant par : « Votre grand-mère dévouée ».

Le contenu de cette lettre est allé droit au cœur de l'assemblée présente.

Remise aux jeunes époux, elle a été précieusement conservée.

Plus de soixante-dix ans après leur mariage, Gisèle est toujours en possession de cette lettre. On la retrouvera dans le tome 1, partie 4, relative au rôle joué dans la famille par « Maman Céline », suite au décès prématuré de son fils.

La lettre de vœux de bonheur de « Maman Céline »

à Beaudignies, le 14 novembre 1991.

Mes chers petits enfants, chers époux.

Ce jour d'hui 14 novembre 1991, jour de votre hymen, jour le plus mémorable de votre vie, puisqu'il vous donne l'impulsion d'une nouvelle; permettez à votre grand-mère de venir vous offrir les vœux les plus chers que je forme pour votre bonheur, votre santé, votre abondance, de prospérité et de réussite dans vos entreprises.

Que la vie nouvelle vous favorise en tout, que vous soyez exempts des peines et des nécessités de la vie, que la paix et l'union règne au foyer conjugal, que vous viviez ensemble de longs jours heureux et contents, que jamais l'ombre de la discorde ne vienne ternir votre beau ciel, et surtout que le nœud gordien qui vient de se former ne se desserre que par la mort: en un mot que tout ce que vous désirez soit accompli.

Si je pourrais y contribuer en quelque chose je m'en féliciterais et ne négligerai aucune occasion de vous prouver mon dévouement.

Mais chers enfants tout n'est pas rose dans la vie et peut-être un jour les épreuves viendront vous visiter, alors, en union tous deux, redoublez au travail avec ardeur et courage en demandant à Dieu la force de les supporter avec résignation et il vous récompensera en bénissant vos travaux et vos labeurs.

Je réitère les vœux précédents avec l'assemblée ici présente et je prie mes chers petits enfants de bien vouloir les accepter, car ils sont dictés sincèrement, ayant le ferme espoir que Dieu les exaucera et les bénira.

Enfin que le cher disparu qui nous entend et sera si heureux d'être parmi nous en ce jour, puisse s'associer à votre bonheur, et jouir ensuite de l'éternité heureuse que Dieu réserve à ses élus.

Votre grand-mère dévouée

Mme Linet Céline

Futoy

Après le mariage de Gisèle et de Roland, les choses vont aller plutôt vite puisque, dès le mois suivant, le couple décide de travailler dans l'agriculture. Il s'établit en décembre 1951 à la ferme de Futoy, située en Avesnois sur le territoire de Louvignies - Quesnoy.

Mais, ce que le couple ne sait pas c'est que, dans les décennies qui suivent les années 50, il va vivre un bouleversement complet de l'agriculture française.

C'est leur histoire que nous allons raconter dans les paragraphes 2, 3 et 4 qui suivent.

2- 1951-1968 : Être agriculteur en Avesnois : Futoy

Quoi de plus normal de vouloir travailler dans l'agriculture et de vivre de cette activité après le second conflit mondial ? (§a). Dans les années 1950-60, l'agriculture est encore familiale et faiblement mécanisée (§b). Le couple Bédénel-Finet passe à Futoy une grande partie de sa vie puisqu'ils y demeureront pendant dix-sept années (décembre 1951 à décembre 1968) (§c).

a) Travailler dans l'agriculture, habiter en zone rurale en 1950

En 1950 la France est encore une France rurale mais aussi ouvrière : deux actifs sur trois sont occupés par le travail de la terre ou par le travail dans les usines et dans le bâtiment.

Une France rurale et ouvrière

En 1951, rien n'est plus normal pour un couple de faire le choix de travailler dans l'agriculture et d'habiter dans un hameau quand on sait qu'en 1945 un actif sur trois travaillait dans le secteur agricole (moins d'un actif agricole sur vingt-deux aujourd'hui) et qu'un actif sur trois travaillait dans l'industrie ou dans le bâtiment. Par ailleurs, en 1950 la moitié des Français habitait en zones rurales (moins d'un quart aujourd'hui).

Au début des années 50, l'exploitation agricole du couple Bédénel-Finet est d'une superficie plutôt importante.

Avec ses 22 hectares, la ferme de Futoy se situe au-delà de la surface moyenne des exploitations ; elle était de 14 hectares en 1955 (42 en 1997). En 1955, plus d'un tiers des exploitations avaient une superficie de moins de 5 hectares.

b) Une agriculture familiale, faiblement mécanisée

En 1950, l'agriculture française est une activité familiale, faiblement mécanisée.

Une activité familiale

En France, dans les années 1950 l'agriculture reste une activité encore essentiellement familiale. Le chef d'exploitation fournit, à lui seul, la moitié du travail nécessaire et avec sa famille 80%. Le reste du travail agricole est assuré par des salariés.

A Futoy, la totalité du travail agricole est assuré par le couple. Il n'y a pas de salarié. En 1954, à peine 2% des épouses d'agriculteurs avaient une activité professionnelle non agricole (1/3, cinquante ans plus tard).

C'est Gisèle qui assure le travail de la traite deux fois par jour ; elle contribue aux travaux des champs, notamment au moment de la fenaison.

Une activité faiblement mécanisée

Il faut dire que dans les années 1950 et dans la décennie qui va suivre, l'agriculture est encore faiblement mécanisée.

En France, en 1948, il y avait environ 100.000 tracteurs. L'accroissement du parc est très important jusque dans les années 60. La traite se fait manuellement. Puis des systèmes pneumatiques (machine à traire) ont été inventés pour faciliter la traite et limiter le temps à y passer.

A Futoy, l'exploitation agricole se situe dans ce contexte.

Le couple Bédenel-Finet démarre son activité en ayant recours à l'attelage du cheval. Il fait ensuite l'acquisition d'une vieille jeep de l'armée. Très gourmande en essence, Roland remplissait le réservoir à l'aide d'un jerrican ; le véhicule n'était pas aux normes lui permettant de circuler sur la voie publique.

Puis, dans les années 60, le couple fait l'acquisition d'un tracteur neuf de 22 chevaux, de marque Renault, le modèle D22. Il fera pour cela, comme de nombreux agriculteurs, un emprunt au Crédit Agricole. Mais Roland peut installer une barre de coupe à portée latérale, et assurer seul la coupe de l'herbe.

Il achète aussi une machine à traire. Elle permet de libérer plus vite Gisèle pour s'occuper des enfants et des tâches ménagères.

Roland, l'agriculteur éclairé

Après le repas, Roland aimait à lire le quotidien régional, tout en fumant la pipe, comme son père. C'est une habitude, un moment de détente et un plaisir, qu'il gardera jusqu'en 1978 ; l'année du décès de son père, Léon Sueur.

C'est à ce moment-là que Roland décide d'arrêter de fumer.

Il le dit à Gisèle, son épouse, qui n'y croit pas : plusieurs tentatives n'avaient pas abouti.

Mais cette fois-ci, c'était la bonne !

Homme éclairé, Roland se tenait au courant de l'actualité.

Il s'intéressait à l'évolution du cours des marchés agricoles.

Il avait ses opinions sur le monde et, au sein de celui-ci, sur le monde agricole et son évolution.

Par exemple, il ne comprenait pas pourquoi il y avait tant d'écart entre le prix du litre de lait au départ de sa ferme et le prix payé par le consommateur dans le commerce.

Il en était de même pour la vente de ses pommes qui constituait un revenu additionnel à celui du lait. Il dénonçait alors l'existence dans la filière de trop nombreux intermédiaires, de grossistes qui se « servent », tout en n'apportant pas de plus-value au produit.

Roland était-il alors en avance sur son temps ?

Aujourd'hui, force est de constater que le prix des denrées agricoles est un problème récurrent, toujours d'actualité quand, à cause de leur faible niveau, les tensions montent entre les agriculteurs et les distributeurs.

Plus récemment, ne parle-t-on pas de la mise en place de circuits courts de distribution, devant avantager le consommateur tout en rétribuant mieux le producteur ?

Le cliché ci-dessous du 9 mars 1958 illustre l'agriculteur éclairé qu'était Roland, lisant attentivement le journal.

Il donne également un aperçu de la grande salle à manger du vaste bâtiment d'habitation de la ferme de Futoy.

Un détail de ce cliché attire notre attention.

En haut et à gauche, deux photos sont exposées sur la partie droite du buffet vaisselier : une communiant et un militaire.

La communiant et le militaire

Il s'agit de la photo de la communion de Marie-France Sueur ayant eu lieu en 1957 et de celle de Gérard Finet parti à la guerre d'Algérie la même année.

On les retrouvera dans la collection des photos de famille.

Des photos représentant des personnes dans des rôles sociaux

Ce qui est photographié ici et ce qu'appréhende le lecteur de la photographie, ce n'est pas seulement à proprement parler, des personnes dans leur singularité mais aussi des personnes dans des rôles sociaux.

Dans cet exemple, il s'agit de la communiant et du militaire.

Il en est de même du marié.

Roland, l'agriculteur éclairé, 1958



La communiant et le militaire, (détail du cliché ci-dessus)



En conclusion, dans les années 50-60, l'agriculture évolue mais l'activité demeure faiblement mécanisée, comme en témoignent les quelques clichés ci-après.

Photo d'un groupe familial aux travaux des champs, fin des années 1950



La photo ci-dessus est celle d'un groupe familial mobilisé pour la fenaison.

Nous sommes à la fin des années 1950.

Le travail se faisait encore manuellement. Tout le monde participait.

Les clichés pour cadre la ferme de Futoy.

Au centre : Roland et Gisèle avec leur petite fille, Annie.

A gauche : Georgette Sueur, ma mère et Pierre Finet.

A droite : Hélène Finet, ma grand-mère et Gérard Finet.

Photo d'un groupe familial aux travaux des champs (détails)



Photo d'un groupe familial aux travaux des champs (détails)



Râteau-fane attelé à un cheval, conduit par Léon Finet



c) Futoy (1951-1968)

Ancienne ferme isolée, Futoy est une véritable unité de vie par le mode d'accès à la ferme et la disposition des bâtiments.

Différents événements de la vie familiale y ont lieu entre naissances et communions.

Quatre enfants naissent entre 1952 et 1962 : Annie (1952), Françoise (1956), Claudine (1957) et Alain (1962).

Ce sont mes cousines et mon cousin.

Futoy accueille le retour de cousine Henriette dans son Avesnois natal.

Futoy a laissé une empreinte dans la vie de la famille.

Les souvenirs sont nombreux.

Futoy : une ancienne ferme, véritable unité de vie

Futoy est une ancienne ferme datant du siècle dernier, mais sur laquelle on n'a pas d'éléments quant à son histoire.

Elle est typique de certaines censes rencontrées en Avesnois, datant de la fin du XVIIIe siècle. La ferme est située à l'écart du bourg sur la route allant de Louvignies-Quesnoy à Raucourt-au-Bois, à environ 3 kilomètres d'Englefontaine.

C'est le bourg où un certain Jean Vaille, charron, né à Ruesnes vers 1650, trouve l'âme sœur, Anne Boulogne, née à Englefontaine vers 1650. Il l'épouse le 26 octobre 1676 ! Trois siècles après, on souligne ici la persistance de l'endogamie géographique.

Isolée, la ferme de Futoy constitue une véritable unité de vie.

Une vingtaine d'hectares de pâtures (22 ha), d'un seul tenant - ce qui est rare à l'époque - , entouraient l'habitation et les bâtiments agricoles.

Par leur disposition, l'exploitation et le monde extérieur sont ici séparés.

On arrivait à cette ferme en quittant la route praticable, bitumée, pour emprunter sur plus de cent mètres un étroit chemin de terre privé ayant accumulé de la caillasse au fil du temps.

Il longeait un imposant mur de briques dissimulant le potager, le verger et les bâtiments.

Ce chemin semblait conduire nulle part, sauf dans les pâtures, si on continuait tout droit. Mais en tournant à droite on suivait le chemin qui longeait le mur d'enceinte. On passait sous un porche imposant pour aboutir à l'entrée de la ferme que le visiteur apercevait, enfin.

Elle avait la forme d'un quadrilatère fermé autour d'une cour pavée.

La cour intérieure de la ferme de Futoy (en Avesnois), 1964



On remarquera les ouvertures d'un pigeonnier ; toujours peu nombreuses et placées en hauteur

Une lourde grille d'entrée à double battant n'en permettait pas toujours l'accès directement en voiture. Il fallait mettre pied à terre.

L'habitation fait face à l'entrée pour voir venir le visiteur. Pour y accéder, il doit passer devant le chenil dans lequel se trouve un chien de garde. C'est lui qui donne l'alarme quand l'étranger arrive.

Il est vrai que Roland et Gisèle sont occupés tous deux à la traite des vaches ; il y a le bruit de la machine à traire. A la campagne, on ne ferme pas à clé la porte de l'habitation. Il est donc utile d'entendre quelqu'un arriver. Animal domestiqué depuis longtemps, le berger allemand interdit l'accès au lieu d'habitation quand ses patrons n'y sont pas. Et, à la campagne, c'est connu, il est normal d'entendre les chiens aboyer.

A Futoy on avait le sentiment d'être en dehors du monde civilisé. La ferme était située à l'écart de la petite route sur laquelle peu de voitures passaient. On ne les entendait pas. C'était le grand calme.

On y respirait le bon air, nous disait-on. La forêt de Mormal n'est pas loin. La rivière l'Écaillon prend sa source dans cette forêt. Après avoir traversé Futoy, puis Louvignies-Quesnoy elle se jette dans l'Escaut après un parcours de 32 kilomètres.

Le paysage est verdoyant. C'était les pâtures, et les pommiers à perte de vue.

A Futoy, on est ici un peu comme dans le village de Marly-Gaumont (Aisne), devenu célèbre avec le rappeur Kamini.

Dans le refrain de sa chanson « Marly-Gomont », sortie en 2007, il raconte :

Dedicacé à tout ceux qui viennent des p'tits patelins,

Ces p'tits patelins paumés que personne ne connaît

[.....]

Y a pas de bitume là-bas

C'est que des pâtures

[.....]

Une journée type dans le coin

Le facteur, un tracteur, et rien...

Enfin si une vache de temps en temps

“Meuh“

A Futoy, outre le facteur et le tracteur, on peut ajouter le passage du « laitier », la personne collectant le lait produit à la ferme de Futoy pour le transporter à l'usine laitière.

Au début, il passait deux fois par jour pour ramasser les bidons de lait ; puis tous les deux ou trois jours quand le stockage du lait s'est fait dans des cuves isothermes.

En effet, dans les années 1950, le ramassage se faisait dans des bidons de lait deux fois par jour. Dans la décennie ayant suivi, tous les 2-3 jours, un camion-citerne isotherme collecte le lait dans les fermes pour le transporter à la laiterie. Les chauffeurs-ramasseurs sont formés pour prélever les échantillons destinés à l'analyse et éviter toute contamination du lait.

A Futoy, il y avait un « tank à lait » permettant de stocker le lait de la traite et de le conserver à une température ralentissant son altération jusqu'à son ramassage et sa transformation à la laiterie.

Des pommiers

Nous sommes ici au cœur de l'Avesnois. Ce pays est dès le XIXe siècle et ce, jusque dans les années 1950 [voire au-delà, comme à Futoy], un terroir de tradition fruitière (pommes, poires, prunes, cerises). Les herbagers et les éleveurs rentabilisent alors les prairies pâturées en y intensifiant la plantation de fruitiers et notamment de pommiers.

C'est le cas à Futoy où il y avait aussi de nombreux pommiers.

La tradition pommère s'est même poursuivie jusque dans les années 1960, comme en témoignent les clichés ci-après datant de cette période.

Des pommiers



Roland arbore fièrement la médaille obtenue lors d'un concours bovin (mars 1958)

Des pommiers



En arrière-plan, des pommiers ; ils existaient encore en 1961 !

Des naissances

En 1952, naît à Futoy le premier enfant du couple : Annie. Avec Marie-France (1945), Michel (1948), Marie-Hélène (1949) et Jean-Marc (1950), ces naissances sont une joie pour les parents mais aussi pour notre grand-mère qui, à l'âge de 63 ans, a déjà cinq petits-enfants.

La joie des parents (Gisèle et Roland) et d'une mamie (Hélène)

Le sourire d'une nouvelle-née (Annie)



Le cliché a été pris à Ruesnes, 10, rue de Bermerain, vers 1953-54

A Futoy, naissent ensuite : Françoise (12-02-1956), puis Claudine (31-12-1957).

Roland et ses enfants, 1959



Ce cliché en date du 14 mars 1959 a été pris à Futoy

Derrière l'imposant mur de briques, se trouve l'étroit chemin de terre conduisant à la ferme ; il dissimule le potager, le verger et les bâtiments où le cliché a été pris..

Les enfants sont respectivement âgés de 6 ans 1/2 (Annie) ; Françoise vient d'avoir ses 3 ans. Née le 31 décembre 1957, Claudine est âgée de 14 mois 1/2. Roland est âgé de 33 ans.

Avec la naissance d'Alain le 16 décembre 1962, la famille se compose de quatre enfants. Nous les retrouvons sur le cliché ci-après. Ils sont respectivement âgés de :

13 ans (Annie) ; 9 ans (Françoise) ; 7 ans 1/2 (Claudine) ; 2 ans 1/2 (Alain)



Cliché pris en août 1965, dans la cour intérieure, devant la vacherie

Les enfants sont pris en photo au centre la cour intérieure de la ferme. Ils posent devant l'étable à vaches, un bâtiment en briques imposant qu'on appelait « la vacherie » ; jouxtant le bâtiment d'habitation. On devine l'existence d'une poulie surplombant une grande ouverture par laquelle de la nourriture était engrangée pour le bétail, l'hiver. L'ensemble fait face au grand bâtiment comportant un pigeonnier. Cet espace est devenu par la suite insuffisant. Sa désaffectation a permis d'embellir la cour en son milieu par la création d'un petit espace vert et par la plantation de rosiers. Une autre étable a été aménagée dans un autre bâtiment. Plus spacieux et près des pâtures, il présentait l'intérêt de ne plus avoir à faire passer les vaches dans la cour intérieure pour la traite, et de la garder en permanence dans un bon état de propreté.

L'accueil de « Cousine Henriette » à Futoy

Le bâtiment d'habitation est important ; une partie est inhabitée. Henriette peut y avoir son intimité et son indépendance. L'entrée de l'habitation comporte une double porte qui débouche sur un immense couloir et un escalier permettant l'accès à l'étage. Remarquons le seuil d'entrée réalisé de quatre marches en pierre bleue, un matériau emblématique de

l'Avesnois constituant une véritable richesse depuis l'Antiquité. Le sous-bassement du mur de l'habitation jusqu'aux appuis de fenêtre est également réalisé en pierre bleue.

Ferme de Futoy, le seuil d'entrée de l'habitation



Lors de la fête familiale, Léon Sueur (1920-1978), mon père, pose pour l'occasion

Cette disposition permet à Henriette de se diriger directement sur la partie droite de l'entrée pour accéder aux pièces qu'elle occupe ; la partie gauche , et l'étage sont réservés au couple et à ses enfants.

Henriette est satisfaite. Elle arrive de Paris à Futoy dans les années 60.

Des relations de cousinage

Henriette Pirail, née Vaille est une cousine de ma grand-mère Hélène.

Son retour en Avesnois est l'occasion pour toutes deux de nouer des relations de cousinage ; également avec une autre cousine de Ruesnes, Jeanne Eulalie Vaille. Née cinq ans plus tôt qu'Henriette, elles se sont bien connues pour s'être élevées ensemble dans le bourg. Lors de ces relations de cousinage, de nombreux souvenirs seront évoqués, tout comme l'existence de neveux et de nièces résidant à Raismes (les enfants du couple Hanouil-Vaille).

Gisèle gardera d'Henriette le cliché ci-après et le souvenir d'une femme qui « cousait et raccommodait beaucoup ». Pas de doute, elle était bien couturière à Paris ; elle avait toujours cette aisance. Avec son époux Roland, elle sera invitée au repas dominical.

« Cousine Henriette », couturière à Paris



Nous gardons également d'elle son amour pour les fleurs. Sur la façade de son habitation des pots de géraniums étaient accrochés. Femme discrète, on la voyait parfois sortie de chez elle pour les arroser.

Nous, enfants et adolescents, nous gardons d'elle le souvenir de son téléviseur en noir et blanc, à l'époque de l'ORTF. En 1960, seuls 17 % des ménages français en étaient équipés. « Cousine Henriette » fait partie de ces ménages ! Nous l'appelions ainsi. On nous avait dit qu'avant d'entrer chez elle, il fallait frapper à la porte et dire « Bonjour cousine Henriette ». Et ensuite, lui demander si nous pouvions regarder l'émission de télévision convoitée. Et bien sûr, avant de partir, on n'oublie pas de dire merci et au revoir ! Elle connaissait nos habitudes.

Pour ce qui me concerne, j'étais présent chaque été pour aider mon oncle au moment de la fenaison ; le travail était encore peu mécanisé et toute la famille participait. Et c'était le Tour de France. J'aimais alors aller voir avec mes cousines, le résumé de l'étape après le journal télévisé du soir. Nous suivions le classement des cyclistes, notre favori étant à l'époque Jacques Anquetil ! Il m'est arrivé de regarder la dernière étape du Tour qui avait lieu à l'époque le 14 juillet, à Paris ! Ce n'était sans doute pas pour déplaire à « Cousine Henriette ».

Annie en communiant, 1964



En arrière-plan, des pommiers ; ils existaient encore en 1964 !

La communion d'Annie, 1964



Une mamie et ses petits-enfants

La photo ci-dessus met au centre des regards les 11 petits-enfants de ma grand-mère maternelle, à l'occasion d'une communion. La communiant porte une aube avec la croix. Les autres sont tous endimanchés pour l'occasion. Les jeunes filles sont tout de blanc vêtues (robe, chaussures et socquettes, voire le diadème dans les cheveux). Les jeunes garçons, en courtes culottes portent la chemise blanche-cravate, le veston boutonné avec pochette. Tous sont nés après la guerre (entre 1946 et 1962) et appartiennent à la génération du baby-boom ; devenue aujourd'hui celle du papy-boom ! La mamie quant à elle porte un ensemble chic : manteau-popeline, chapeau, gants de peau et chaussures basses du dimanche.



Tenue des champs – Tenue de cérémonie



A g. : **Ma grand-mère en tenue des champs, un fichu noué** (à ses côtés, Gérard et Gisèle)

A d. : **Ma grand-mère en tenue de cérémonie** (à ses côtés, Pierrot et Michel)

Des liens affectifs de cousinage forts (voir aussi la [Partie 3](#))

Tous les petits-enfants de ma grand-mère sont les descendants d'une même fratrie. Nous sommes cousins entre nous. La vie familiale de cette fratrie a été l'occasion pour nous d'avoir des souvenirs d'enfance en commun. Entre nous, des liens se sont tissés pour avoir partagé, à plusieurs reprises, des moments au cours d'une vie comme par exemple dans le Gers (§3 ci-après). Ce sont des liens affectifs forts. Les réunions familiales régulières seront des occasions propices au renforcement des liens entre cousins. Et ils sont durables.

Par exemple, Pierrot et ses deux cousines Françoise et Claudine ont fait leur communion ensemble en 1968. Près de soixante années plus tard, en 2026, ils envisagent de fêter en commun leur soixante dixième anniversaire ! Et ce, malgré leur éloignement géographique ayant conduit l'un à s'établir en Charente, suite à une carrière militaire ; tandis que ses cousines sont demeurées dans leur Avesnois natal.

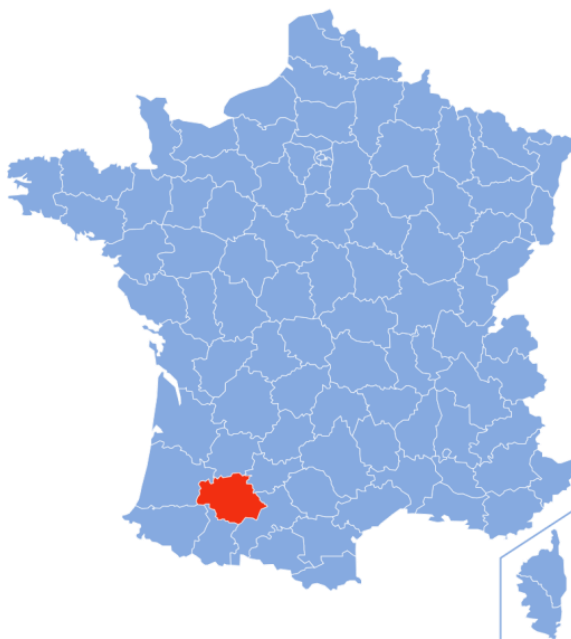
3 - 1968-1973 : Dans le Gers : Aignan

En décembre 1968, le couple Bédenel-Finet et ses quatre enfants âgés de six à seize ans quittent Futoy et l'Avesnois pour reprendre une autre exploitation agricole dans une « zone d'accueil » correspondant aux campagnes dépeuplées et aux parcelles en friches de la France du Sud. L'exploitation se situe dans un bourg d'un département du sud-ouest : Aignan, dans le Gers. Le couple opère une migration agricole.

Une migration agricole

Il y a ici exogamie sur le plan géographique (§a), mais pas sur le plan professionnel : il s'agit d'une migration agricole (§b).

a) Sur le plan géographique, l'exogamie réalisée par Gisèle et Roland est ici remarquable : près de 1.000 kilomètres séparent la zone de départ de la zone d'accueil.



Le département du Gers est situé tout-à-fait au sud de la France. Plus au sud encore, il est limitrophe du département des Hautes-Pyrénées, des Pyrénées Atlantiques et de la Haute-Garonne. Aignan est un bourg rural du Pays de l'Armagnac.

Un bourg rural

Aignan est un bourg rural d'un peu moins de 1.000 habitants en 1968 lorsque le couple arrive. Ce bourg a connu un pic de population en 1872 avec 1703 habitants. Puis le déclin démographique s'amorce ; il se poursuit ensuite : en 2020, le bourg ne compte plus que 722 habitants.

Situé dans l'arrondissement de Mirande, Aignan est chef-lieu de canton. Ce bourg est situé à 39 km de Mirande et à 50 km au sud-ouest d'Auch, la Préfecture.



Plus proche d'Aignan, on trouve Nogaro et Eauze (Cf. carte).

Nogaro est une petite ville (2.000 habitants environ), célèbre pour son circuit automobile, le circuit « Paul Armagnac » ! Il dispose également d'un Aéro-Club fondé en 1933. Les courses landaises y sont populaires.

Eauze est une ville importante du Gers avec ses 4.000 habitants ; c'est la ville principale du Bas Armagnac. Elle possède un patrimoine naturel remarquable ; également un patrimoine architectural avec quatre immeubles protégés au titre des monuments historiques (deux maisons, une cathédrale et un site archéologique).



Au Pays de l'Armagnac

Aignan est au cœur du Pays de l'Armagnac dont elle fut la première capitale et le siège du Parlement de Gascogne dès le Xe siècle ! C'est donc souligner l'intérêt historique de ce bourg ! Au XXe siècle, au Pays de l'Armagnac, Aignan compte encore parmi ses habitants un homme qui deviendra célèbre : non pas d'Artagnan, mais Abel Sempé.

Qui est Abel Sempé ?

Né dans le Gers, à Sabazan c'est à Aignan qu'Abel Sempé (1912-2006) commence son activité professionnelle en tant que viticulteur. Négociant, il fonde en 1934, à l'âge de 22 ans, la société « Armagnac Sempé ». Elle existe encore aujourd'hui. Abel a su rendre accessible l'armagnac au plus grand nombre dans les années 1960. Sa règle d'or : le plaisir du partage.

C'est dans ce contexte là que Roland et Gisèle arrivent à Aignan. Autant dire que le couple tombe dans l'armagnac comme un célèbre héros de BD est tombé dans la potion magique ! L'« Armagnac Sempé » leur est incontournable. Nous le goûterons tous ! De retour dans l'Avesnois, ils en deviendront même des dépositaires ! Tout comme Abel Sempé sera incontournable au couple comme Maire d'Aignan ; indétrônable, il a occupé cette fonction pendant 38 ans (1945-1983) ! Engagé auprès de la SFIO à l'âge de 16 ans, Abel Sempé est devenu un homme politique en tant que Conseiller général (1945-1988) et Sénateur (1955-1989). Autodidacte (il a suivi ses études secondaires par correspondance après son certificat d'études), Abel a connu tôt le milieu politique ; son père, Pierre Sempé, a été maire de Sabazan pendant une quinzaine d'années.

b) Sur le plan professionnel, le couple garde son métier d'agriculteur : il s'agit d'une migration agricole.

Une migration agricole

La migration agricole est celle de l'agriculteur qui change de région et conserve son métier. C'est le cas du couple. Sur le plan professionnel, son activité et son statut n'évolue pas : Roland est chef d'une exploitation agricole. Il fait partie du courant de migrations agricoles amorcé en France depuis 1949.

On s'appuie ici sur l'article de Violette Rey intitulé : *Le thème de la migration agricole en France* (In: Cahiers de Fontenay, n°7, 1977. Les exploitations agricoles. pp. 65-91;), selon laquelle :

« Entre 1949/1973, ce sont environ 11.000 familles agricoles et 50.000 personnes parties s'installer en France "d'accueil", sans compter les cas de migrations totalement individuelles qui n'ont fait l'objet d'aucune aide. Ces 11.000 cas ont laissé dans les régions surchargées 140.000 ha à la disposition des autres agriculteurs pour reprendre 430.000 ha en zone d'accueil. L'agrandissement de leurs exploitations par la migration est donc considérable, sans pour autant représenter un dégagement d'espace important au départ ».

L'évolution nationale des migrations agricoles de 1949 à 1973

ACCUEIL	1949/1959	1960/1965	1966/1973	Total
Installations	5.761	1.961	1.605	10.327
Nombre moyen pour chaque période	524	493	200	
Pourcentage	55%	30%	15%	100%
Superficies reprises (ha)	213.000	126.000	87.000	427.000
Superficie moyenne	37	42	54	
DEPART	1954/1959	1960/1965	1966/1973	Total
Superficies laissées (ha)	57.000	45.000	37.000	139.000
Superficie moyenne *	24	25	38	

* Superficies laissées par des migrants déjà exploitants au lieu de départ.
Source CNASEA.

Nous appuyant sur les données du tableau ci-dessus, Roland et Gisèle font partie des 1.605 familles agricoles parties s'installer en France « d'accueil » entre 1966 et 1973. Il s'agit d'une migration agricole organisée et aidée.

Une migration organisée et aidée

Le couple s'inscrit ici probablement dans le cadre d'une migration organisée et aidée. Il n'est resté que pendant cinq ans dans la nouvelle exploitation ; une condition à respecter pour obtenir et garder le statut de migrant agricole.

Selon l'auteur cité ci-dessus :

« Pour obtenir le statut de migrant agricole, il faut répondre aux conditions suivantes :

- avoir déjà 5 ans de pratique agricole ou un brevet agricole.
- être aide familial, salarié agricole, chef d'exploitation ou diplômé d'études agricoles supérieures.
- migrer d'une région de départ vers une région d'accueil ou de plus de 50 km entre deux régions d'accueil et reprendre une exploitation dont la superficie est au moins égale à la SMI (surface minimum d'exploitation).
- rester au moins cinq ans dans la nouvelle exploitation.

Ces conditions remplies, le migrant reçoit une subvention d'installation de 6 à 9.800 F selon les régions et des conditions avantageuses de prêt, à long et moyen terme pour l'achat de terres et d'équipement ».

Le couple Bédanel-Finet remplit ces conditions. Il arrive dans le Gers, mais il n'y demeurera pas au-delà des cinq années ; l'une des conditions à respecter pour garder le statut de migrant agricole. Fin 1973, le couple revient dans son Avesnois.

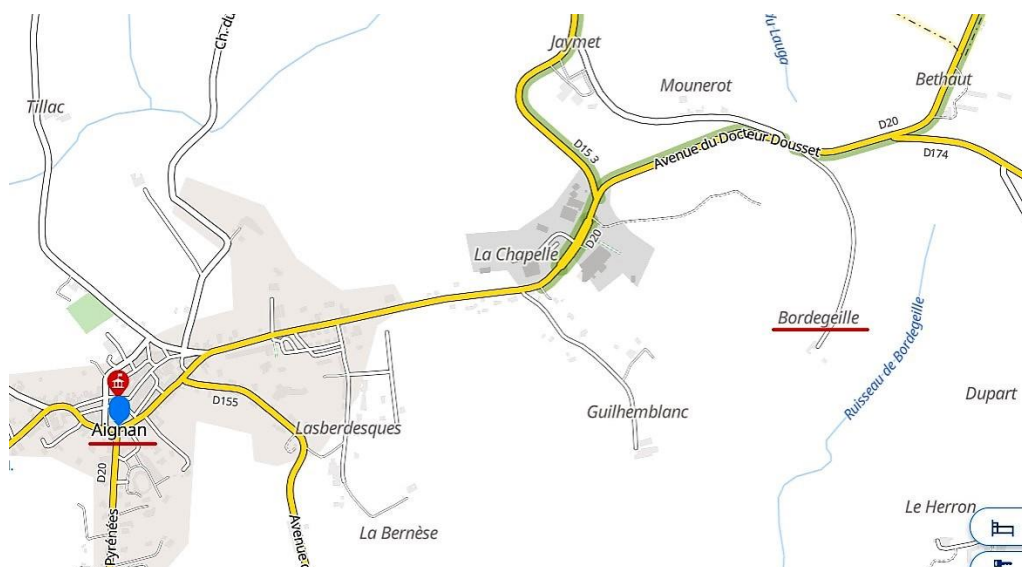
La petite famille Bédanel-Finet à son arrivée dans le Gers



L'exploitation agricole

Elle est d'une superficie d'une trentaine d'hectares environ, dont quatre hectares de vigne ; le reste étant des terres ensemencées de maïs, récolté en grains.

Elle est située au lieu-dit « Borde » ou « Bordegeille » ? , à 2,4 kilomètres d'Aignan. Un petit chemin goudronné y conduit et ne permet pas d'aller plus loin en voiture.



Le séchage du maïs récolté par Roland



Roland, dans sa vigne de 4 hectares



Le Gers : un département connu pour ses paysages vallonnés



A nous le Gers

Durant cinq années (décembre 1968 – décembre 1973), la famille Bédénel-Finet vit de l'exploitation agricole. Les quatre enfants vont à l'école à Aignan ; ils grandissent dans un nouvel environnement dans lequel ils s'adaptent.

Mais la famille élargie aux frères et sœur manque. Il y a bien sûr des retours réguliers de Gisèle, Roland et de leurs enfants dans le Nord. Mais il y a surtout des allées et venues des différents membres de la famille à Aignan à l'occasion des congés d'été. Bref, c'est l'occasion pour eux de se dépayser et de passer des vacances en famille.

D'où le titre « A nous le Gers » en référence au titre du film « À nous les petites Anglaises ! » écrit et réalisé en 1975 par Michel Lang, sorti en janvier 1976. Leur point commun est d'être une histoire de vacances. Mais la comparaison s'arrête là : l'histoire a comme cadre, le Gers et il s'agit de vacances en famille.

Des vacances en famille

La période dans laquelle se situent ces vacances en famille s'inscrit dans le contexte d'une France heureuse. De 1968 à 1973, nous sommes dans les dernières années constitutives de ce que nous avons appelé « les trente glorieuses ». C'est-à-dire la période d'après-guerre allant de 1945 à 1975 au cours de laquelle la France et la plupart des économies occidentales connurent une croissance exceptionnelle et régulière et à l'issue de laquelle elles sont entrées dans l'ère de la société de consommation.

On assiste durant cette période à une élévation du niveau de vie et au développement de la consommation de masse. Selon le dictionnaire Larousse en ligne, « La généralisation du mode de vie propre à la société de consommation ou à l'Ère de l'opulence (J. K. Galbraith) est illustrée par les taux d'équipement des ménages en téléviseur, machine à laver ou réfrigérateur, qui, en France, passe de 10 % en 1954 à 70-90 % en 1975-1976. Entre autres indicateurs, les dépenses consacrées aux loisirs (troisième semaine de congés payés en 1956, quatrième en 1969), l'accession à la propriété ou à la possession d'une automobile, en témoignent également ».

Les départs en vacances deviennent également un phénomène de masse. On en veut comme preuve l'augmentation du taux de départs.

L'augmentation des taux de départs en vacances

D'un taux de départ annuel qui devait être pour l'ensemble des Français de l'ordre de 15% en 1950, on passe en 1964 à 43,6% ; en 1974 à 51% : la migration de vacances des citadins est devenue un phénomène de masse, et dans toutes les villes de plus de 50 000 habitants, la moitié au moins de la population part en vacances, à Paris 8 personnes sur 10.

Les ruraux ne demeurent pas à l'écart de cette évolution, même s'ils partent moins souvent en vacances que les citadins : seulement un sur cinq.

Parmi ces vacanciers, un tiers d'entre eux environ vont chez des parents ou amis ; un autre tiers va en location, sous la tente ou en caravane ; d'autres, en résidence secondaire ou à l'hôtel ou en forme de vacances collective.

Entre 1968 et 1973, grâce à la migration agricole du couple Bédénel-Finet, les membres de la famille accèdent donc aux vacances. Ils font partie des ruraux privilégiés qui partent et vont chez des parents.

Des vacances chez des parents

Les premiers à y aller seront ma mère et moi. Le voyage a lieu après mes examens à la Faculté de Lille, en juin 1969. Nous étions partis en train. Il était gratuit pour nous ; un avantage quand on a un père travaillant au chemin de fer. Je le perdrai un mois plus tard en atteignant l'âge de 21 ans ; celui de la majorité à cette époque. Nous sommes donc partis en train rapide de la gare de Le Quesnoy à Paris, arrivée gare du Nord. En métro, nous sommes allés à la gare d'Austerlitz où un train Paris-Bordeaux nous attendait. A Bordeaux, nous avons ensuite emprunté la ligne secondaire de chemin de fer Bordeaux-Morcenx. Cette ligne était pittoresque : il n'y avait qu'une seule voie ; elle traversait les Landes. C'était un autorail fonctionnant au gasoil. Il dessert toutes les gares de son parcours. Il se caractérise par sa lenteur. Sur son trajet, il est même obligé de s'arrêter et d'attendre sur une portion à deux voies permettant à deux trains de se croiser ! Nous sommes descendus à la gare de Riscle où Roland nous attendait en voiture. Aignan n'était qu'à une vingtaine de kilomètres. Enfin, nous étions arrivés après plusieurs heures de trajet et plusieurs changements. Nous étions jeunes.

La France était heureuse ; nous l'étions aussi.

Après nous, bien d'autres membres de la famille feront le même trajet que nous, mais en voiture. Au début des années 1970 c'était alors, partant de l'Avesnois, une autre aventure : mille kilomètres par la route. Et pas question pour des ruraux de passer par Paris et de prendre l'autoroute. Ils savaient que, pour éviter la capitale, il fallait passer par Beauvais, puis prendre les routes nationales.

Léon (le frère de Gisèle), son épouse Anne-Marie et ses parents ainsi que Laurence, leur fille feront le périple à cinq dans une voiture, bien chargée avec les bagages. C'était un break Citroën Ami 6 (populairement appelée la « 3 CV »). L'objectif du constructeur était de proposer à la clientèle un compromis entre deux modèles, la DS en haut de gamme, et la 2 CV qui constituait un minimum automobile.



La « 3 CV break »

Si la « 3 CV » était mieux que la « 2CV », faire le trajet de L'Avesnois au Gers relève d'un exploit pour des personnes partant en vacances pour la première fois et n'ayant jamais fait un aussi long trajet. Qu'à cela tienne : d'autres l'ont fait ; pourquoi pas nous ! Et, à la campagne, on sait se lever tôt et sur les petites routes, il n'y a pas de bouchons.

C'est donc dès potron-minet que la ch'tite famille prend la route. Seul chauffeur et à posséder son permis de conduire, Léon est maître à bord. Mais il doit prévoir des arrêts sur son itinéraire. Difficile de les calculer d'avance. On verra bien où on peut s'arrêter. Mais, pas trop souvent : il y a de la route à faire et on voudrait arriver chez Roland et Gisèle à une heure convenable, même si on sait qu'en arrivant on mettra les pieds sous la table.

Le parcours est sans faute : au bout d'environ douze heures de voyage la ch'tite famille arrive à bon port. Le voyage a été sans doute long pour certains mais l'essentiel est d'être arrivé. Et, on ne viendra pas toujours : « Eun'fo tous l's ans, cha s'ro bin » pense Léon en patois.

Et c'est ici qu'on souhaiterait raconter l'anecdote suivante illustrant le choc entre le patois du Nord et le français du Gers.

Le choc du patois et du français

Chez des amis Gersois de Gisèle et Roland, la dame demande à Léon s'il vient souvent dans le Gers ; et de lui répondre :

« Bof, in viendro eun'fo tous l's ans »

Un peu plus tard, dans la conversation, il est question de « courses de vaches landaises ayant lieu dans les arènes ». Intrigué par cette activité sportive pratiquée spécifiquement dans le Gers et dans les Landes, mais inconnue en Avesnois, Léon, curieux, demande alors où se trouvent les arènes :

« Et duc ch'est cha l's'arènes » ? (on n'est pas ch'ti pour rien)

Et la dame de répondre : « Ah, ce monsieur, je ne le comprends pas toujours très bien ».

Agacée, Anne-Marie, l'épouse de Léon l'interpelle et lui dit alors :

« B'in quo est-ce, té n'sauros pas parler français comme tertous ! ».

Eclats de rire !!!



Penser en patois, parler en français

Difficile de penser en patois et de parler en français. Comment alors se faire comprendre quand on quitte son Avesnois natal. La ch'tite famille en fait ici l'expérience.

Dans son ouvrage, Eugen Weber mentionne le fait que l'un des pires ennemis du patois, était tout simplement, son esprit de clocher. Le patois devient inutile au-delà d'une certaine zone qui avait semblé autrefois immense. Puis, à mesure qu'un nombre croissant de gens voyageaient, les avantages de savoir le français devenaient de plus en plus clairs.

La ch'tite famille en fait ici l'expérience.

L'auteur rappelle qu'il a fallu beaucoup de temps en France avant que l'on cesse de penser en patois. Le français restait une langue étrangère pour un nombre important de Français, y compris pour la moitié des enfants qui allaient atteindre l'âge adulte dans le dernier quart du XIXe siècle.

Même si le français était enseigné dans les écoles, il n'était pas parlé en dehors.

A ce sujet, l'auteur rapporte l'anecdote selon laquelle « En 1916, un soldat de Mellionec (Côtes-du-Nord), François Laurent, fut exécuté comme espion parce qu'il n'arrivait pas à se faire comprendre en français » !

Dans ce contexte, Léon le Cht'i aurait assurément connu le même destin que le soldat François le Breton. Mais nous sommes ici un demi-siècle plus tard et nous vivons dans une France heureuse. La famille conservera de cette anecdote de vacances dans le Gers un souvenir inoubliable.

La découverte des environs : Lourdes

Dans les Ch'tites familles, la religion n'a pas complètement disparu. Nous sommes tous allés au catéchisme et passés par le rituel de la communion solennelle. Le plus grand lieu de pèlerinage moderne leur est connu : Lourdes. Nous avons tous appris plus ou moins l'histoire de Bernadette Soubirous qui, âgée de onze ans, rencontra au bord d'une rivière une « Belle Dame ». C'était en février 1858.

Dans son ouvrage, Eugen Weber rapporte la façon dont ce lieu est devenu célèbre, de la façon suivante :

« Les religieuses du lieu, les prêtres et les autorités civiles refusèrent de croire Bernadette. Mais la croyance fut plus forte que le scepticisme. Elle se répandit comme une traînée de poudre. En l'espace de quelques jours, d'immenses foules, composées essentiellement de femmes et d'enfants, commencèrent à se réunir à la grotte de Massabielle. Au début du mois de mars [1858], elles atteignaient vingt mille personnes (la population de Lourdes n'atteignait même pas cinq mille habitants).

Il y avait peu de prêtres – et parfois pas du tout – dans ces foules. Le clergé, comme le rapportait le procureur impérial, « gardait une prudente réserve ». Mais les pèlerinages rituels

se développèrent sans son intervention, et malgré celle des autorités civiles. Cela se passait quelques années avant que l'évêque des Tarbes confirme les miracles en 1862, proclamant l'authenticité de l'apparition de la Vierge et les vertus miraculeuses de la source de la grotte de Massabielle. Mais ici la voix du peuple avait clairement précédé celle de Dieu. En 1867, on construisit une voie de chemin de fer jusqu'à Lourdes. En 1871, le pèlerinage était devenu international, et en 1876, la grande basilique fut consacrée devant 100 000 pèlerins ».

La fréquentation de ce site n'a cessé d'augmenter dans les décennies ayant suivi. Lourdes est devenu une destination de pèlerinages collectifs organisés.

Du Nord, des trains de pèlerins pour Lourdes seront mis en place. Des membres de la famille en feront partie dans les années 1960-1980.

Comment alors, en étant dans le Gers à la fin des années 60, ne pas aller à Lourdes ; un lieu qui n'a jamais été si près pour des familles de l'Avesnois ?

Aignan se trouve à 85 kilomètres de Lourdes ; en voiture, on y est en une heure et demie. C'est de cette façon que des Ch'tites familles en vacances dans le Gers découvriront ce lieu. Elles y boiront l'« eau de Lourdes » et elles en rapporteront.

Au retour dans le Nord, cette « eau de Lourdes », tirée d'une fontaine en côtoiera une autre produite dans le Gers : une « eau-de-vie », tirée elle, du vin et vieillie en fût de chêne : l'armagnac !

La découverte des produits du Gers

Les Ch'tites familles découvrent les produits du Gers ; des « produits du terroir » comme on les appelle aujourd'hui. Ils deviennent accessibles grâce à l'élévation du niveau de vie et c'est l'avènement de la société de consommation.

Mais, ce que les Cht'i ne savent pas, c'est que les produits du Gers leur deviennent accessibles grâce aux progrès de la viticulture qui fait des gains de productivité et qui innove dans les années 1960. On donne ici les exemples de l'Armagnac et d'un nouveau cocktail : le Pousse Rapière.

Dans les années 60, la viticulture fait des gains de productivité : l'Armagnac

Des gains de productivité sont réalisés dans la viticulture dans les années 1960. Par exemple, c'est depuis cette période qu'Abel Sempé a popularisé l'Armagnac en le rendant accessible au plus grand nombre.

En bon druide, Roland nous fera goûter cette potion magique.

De ce fait, quelle est la cht'ite famille qui n'est pas rentrée chez elle de vacances avec une bouteille d'Armagnac? C'était l'époque où la mention « à boire avec modération » n'existait pas !

Certes, l'Armagnac était plutôt pour les hommes. Mais il y avait pour les dames, les pruneaux à l'armagnac.

Dans les années 60, la viticulture innove : l'exemple du Pousse Rapière

Au titre de l'innovation dans la viticulture, la liqueur Pousse Rapière créée dans les années 1960 par René Lassus; une liqueur d'Armagnac aromatisée à l'orange amère. Elle est une production exclusive du Château de Monluc. La recette est gardée secrète.

Naît alors le Pousse Rapière, un cocktail gascon produit par le Château de Monluc, à Saint-Puy, dans le département du Gers. Il se consomme en apéritif.

Outre la liqueur Pousse Rapière, l'autre composant de ce cocktail est « le Vin sauvage » : vin mousseux brut, blanc de blancs, de méthode traditionnelle produit par le Château de Monluc. Les cépages utilisés sont les mêmes que ceux choisis pour l'Armagnac dont est issue la liqueur.

Le verre à Pousse Rapière est une flûte gravée d'une rapière. On y verse d'abord la liqueur Pousse Rapière jusqu'au niveau de la pointe de la rapière, puis le Vin sauvage jusqu'en haut de la poignée de la rapière.

L'origine du nom Pousse Rapière

« Le terme de Pousse Rapière rend hommage aux Gascons du XVI^e siècle qui maniaient habilement cette épée.

La rapière est la première arme d'estoc, arme permettant d'attaquer l'ennemi, contrairement aux armes de taille, lourdes épées du Moyen Âge, utilisées à la manière de haches, pour se défendre. L'expression à l'époque disait qu'on « poussait la rapière » vers l'ennemi.

Utilisée par les troupes de Charles Quint, la rapière a été inventée en Italie et forgée avec de l'acier de Tolède. Elle a été ramenée par les Gascons lors des guerres d'Italie, sous François I^{er}. Elle est aussi l'ancêtre de l'épée des mousquetaires, ramenée par d'Artagnan à la cour de France ».

Les informations ci-dessus sont tirées du dictionnaire Wikipédia.

Le « Pousse-Rapière » est dégusté avec un verre qui lui est dédié.



Mais il y avait des tas d'autres produits dérivés auxquels nous goûterons tous.

Le Floc-de-Gascogne

Le Floc-de-Gascogne provient d'une ancienne recette paysanne (2/3 de jus de raisin, 1/3 d'armagnac, pour 16 à 18 % d'alcool) réservée à la consommation familiale. Hérité d'une recette du XVI^e siècle, les Ch'tites familles auront la chance de déguster en famille ce vin de liqueur « fait maison » avant qu'il ne soit reconnu comme appellation d'origine contrôlée en 1990.

Il était bienvenu chez les cht'i : à la différence de l'Armagnac, il n'était nul besoin de le laisser vieillir ! Le floc-de-Gascogne se boit jeune ; c'est dans ses premières années qu'il va exprimer le plus intensément des arômes de fruits rouges, de fleurs, d'écorces d'oranges, d'épices ou de violette libéré par l'armagnac.

Le Madiran

Le Madiran est un vin rouge français d'appellation d'origine contrôlée produit dans le Gers, mais également dans les départements des Hautes-Pyrénées et des Pyrénées-Atlantiques.

Le Madiran semble, d'après les recherches scientifiques de R. Corder, le vin rouge qui contient le plus de polyphénols de France. Ces polyphénols sont des procyanidines vasoactives, protégeant le cœur et les vaisseaux sanguins. A boire sans modération ?

C'est un vin rouge de couleur rubis sombre, charpenté et très tannique. Sa structure tannique est si intense que le madiran est le seul vin qui ne peut être commercialisé sans avoir préalablement passé au minimum douze mois en cave. En attendant, on boit alors du vin en tonneau ?

Le vin en tonneau

Roland étonnera les Ch'tites familles avec son vin en tonneau.

Il se trouvait dans son chai. On allait le soutirer pour le mettre en bouteille et le boire à table. L'abondance ?

Un produit de contrebande : l'anisette

Début des années 1970, on pouvait encore se procurer dans le Gers un produit de contrebande : l'anisette. Elle venait d'Espagne. On vérifie ici combien la contrebande était coriace à éliminer ! L'anisette côtoie le marché du pastis.

Le foie gras

Le Gers fait partie des départements producteurs de foie gras. Les Ch'tites familles auront l'occasion de déguster cette spécialité culinaire à une époque (les années 1970) où il était encore réservé à la consommation familiale. La qualité était au rendez-vous. En effet, c'est à partir des années 1980, en relation avec la grande distribution, que des industriels se sont mis à produire des foies gras et du canard confit à la chaîne, certes accessible au plus grand nombre, mais de moindre qualité.

Le méchoui

Les Ch'tites familles font aussi bonne pioche !

En effet, c'est dans les années 60 que le méchoui est rapporté d'Afrique du Nord en France par les appelés du contingent durant la guerre d'Algérie. Le méchoui est devenu populaire en été. On en veut pour preuve la photo ci-dessous d'un méchoui fait en juillet 1973.

Et, parmi les participants est présent Gérard Finet (à droite sur la photo ; il tient une extrémité de la broche), un ancien du contingent de la guerre d'Algérie

Le méchoui est un mets culinaire d'Afrique du Nord composé le plus souvent d'un mouton ou d'un agneau entier rôti à la broche, sur les braises d'un feu de bois.



Juillet 1973, Méchoui du Gers, en souvenir

4 - De 1973 à aujourd'hui : le retour en Avesnois, Maroilles

Le couple Bédénel-Finet arrive à Maroilles en décembre 1973, une commune de l'Avesnois de 1 500 habitants.

Après avoir précisé quelques éléments relatifs à l'histoire de ce bourg, célèbre pour son abbaye et son fromage (§a), on poursuivra celle de la famille (§b).

a) Un peu d'histoire sur Maroilles : son abbaye, sa prospérité

L'histoire de Maroilles est intimement liée à celle de son abbaye bénédictine, fondée vers 652.

Maroilles et son monastère eurent beaucoup à souffrir des différentes guerres qui affectèrent le Hainaut. Cependant, l'abbaye prospéra et devint l'une des plus puissantes de la région. François Ier y logea en 1543, puis Philippe II, Turenne et enfin Louis XIV.

Au XVIII^e siècle, les moines étaient devenus de gros propriétaires fonciers, très prospères. Cette forte prospérité était notamment liée au développement de la fabrication du fromage de Maroilles dans les fermes. Les religieux étaient en procès avec les habitants de tous les villages voisins. L'abbaye, d'une richesse somptueuse, avait fini par exciter la haine et la convoitise des paysans des alentours.

Aussi, le 29 juillet 1789, les habitants de Taisnières se mirent en route vers Maroilles, armés de vieux fusils, de sabres, de fourches et pénétrèrent dans le monastère. Ils le pillèrent et le saccagèrent. On appela cette expédition le « vacarme de Maroilles ». Elle mettait fin à l'histoire de l'abbaye.

Maroilles : une ville prospère

Pendant tout le XIX^e siècle, la dynamique démographique de Maroilles fait de ce bourg une ville comptant jusqu'à 2 256 habitants en 1806 ; un niveau de population qui se maintient à ce niveau dans les décennies suivantes.

Au XIX^e siècle, Maroilles est une commune prospère. Son fromage connaît, déjà à cette époque, une grande renommée. Il est consommé dans une grande partie de la France et son commerce est important. En 1837, selon les auteurs de l'annuaire statistique du Nord, « Maroilles est une commune parmi les plus prospères de l'arrondissement d'Avesnes; elle est le centre de l'immense fabrication de ces excellents fromages qui se consomment dans une grande partie de la France ». La commune de Maroilles « est renommée pour les fromages, dont elle fait un commerce considérable ».

Le déclin démographique

Le déclin démographique de Maroilles s'amorce à partir du début du XX^e siècle. Après avoir compté 2 000 habitants environ jusqu'en 1906, le déclin démographique s'amorce ensuite. En 1946, la population est de 1 600 habitants. Maroilles perd 20% de sa population en 40 ans.

b) Le retour en Avesnois de la famille

Au moment du retour en Avesnois fin 1973, le couple est âgé d'une quarantaine d'années (47 ans pour Roland ; plus jeune, Gisèle est âgée de 41 ans).

Il s'établit à Maroilles où il reprend une exploitation agricole ; la retraite n'est pas encore pour tout de suite.

D'une superficie d'une petite vingtaine d'hectares, le couple a un cheptel d'une trentaine d'animaux constitué d'un peu moins de vingt vaches laitières ; le reste étant des animaux d'élevage (veaux et génisses) en vue d'être commercialisés.

On précise ici que le veau femelle se nomme «génisse» et deviendra «vache» à l'âge de 2 ou 3 ans lors de la naissance de son premier veau (premier vêlage). Elle commencera alors à donner du lait et pourra être traite pour la première fois. Par la suite, elle donnera naissance à un veau tous les 12-14 mois, soit 5 à 7 fois dans sa vie.

Par ailleurs, comme tous les mammifères, une vache ne peut donner du lait qu'à partir du moment où elle a mis bas. Avant d'avoir eu son premier veau, la jeune femelle est appelée génisse.

Ajoutons que Gisèle commercialise à Maroilles les produits du Gers de la marque Sempé ; un producteur avec lequel elle a gardé un lien. Cette activité lui permet d'avoir des ressources additionnelles à celles de l'exploitation agricole.

Roland parmi ses veaux et génisses



Le cliché a été pris à Maroilles entre 1974 et 1978 (Roland fume encore la pipe)

Les enfants

Fin 1973, les enfants sont âgés entre 11 ans et 21 ans.

Annie, l'aînée a trouvé l'emploi et son prétendant dans le Gers : Serge Molaire, un enfant d'une famille Gasconne. Le couple décide de s'établir dans le « midi » où il fait carrière dans une enseigne importante de la grande distribution qui demande à ses employés d'être mobiles géographiquement.

Quant à Françoise et Claudine, lorsqu'elles arrivent à Maroilles, ce sont des jeunes filles, âgées respectivement de 17 ans et de 16 ans.

Le cadet, Alain, lui n'a que 11 ans et, en 1974 il fait sa communion.



La cessation anticipée de l'activité agricole en 1981

Au bout de huit années de travail dans l'agriculture à Maroilles (1973-1981), Roland cesse de façon anticipée son activité agricole en 1981, à l'âge de 55 ans. Et ce, après trente années en tant que chef d'exploitation ; un métier qui demande beaucoup de disponibilité. Les animaux et la terre ont besoin d'être continuellement entretenus et nourris. C'est pourquoi les agriculteurs travaillent les week-ends et parfois la nuit.

Cette décision de cesser son activité est également motivée par le contexte de plus en plus difficile de l'agriculture (§1). Par ailleurs, la situation familiale a évolué : les enfants sont devenus des adultes ; aucun d'entre eux ne reprendra l'exploitation agricole (§2).

1- Le contexte de l'agriculture en 1980

Le contexte de l'agriculture n'est pas facile. Elle ne cesse de se restructurer. Les besoins en capitaux augmentent. Il devient de plus en plus difficile de vivre de son travail agricole. Le revenu des agriculteurs est un problème endémique.

De 1950 jusqu'à la cessation anticipée de leur activité, Roland et Gisèle auront vécu trois décennies qui ont changé l'agriculture française. Ils ont assisté à un véritable bouleversement tout en ayant été les acteurs de la transformation dans ce secteur. Cette transformation s'est poursuivie dans les deux décennies suivantes. Avec le recul qui est le nôtre aujourd'hui, l'évolution est impressionnante en cinquante ans (1950-2000). On assiste à un véritable bouleversement de l'agriculture.

Un bouleversement de l'agriculture

On s'appuie ici sur l'article de Lucien Bourgeois et de Magali Demotes-Mainard intitulé : *Les cinquante ans qui ont changé l'agriculture française*. (Économie rurale Année 2000 255-256 pp. 14-20). Dès leur introduction, le décor est planté :

« Bien entendu, ce qui frappe le plus aujourd'hui dans ces changements est le type de production. L'agriculture de cette fin de siècle ou de millénaire n'a plus rien à envier à celle qui se pratique dans les pays les plus performants du monde. En termes d'efficacité, les agriculteurs français sont désormais dans leur majorité parmi les plus productifs. Avec 200 ha de céréales pour un actif et 80 quintaux à l'hectare, cela représente 1 600 tonnes produites par personne ! Sachant qu'il faut 250 kilos pour nourrir un homme pendant une année, on peut en déduire qu'un agriculteur français peut produire chaque année de quoi fournir la ration de base nécessaire à 6 500 personnes.

Grosso modo, alors que le nombre des actifs agricoles a été divisé par cinq en cinquante ans, la production agricole a plus que doublé en volume. C'est donc que la productivité par homme a été multipliée par plus de dix. La progression de la production agricole a été deux fois plus rapide pour les végétaux que pour les animaux. Ceci étant, il faut relativiser ces moyennes selon les secteurs de production. La production de lait et celle de viande bovine n'ont augmenté que de 50 % depuis 1960, mais celle des viandes dites «blanches» (volailles et porcs) a été multipliée par trois. Dans le secteur végétal, la production

de céréales a été multipliée par cinq et celle de vins par deux, alors que celle de fruits et légumes n'a augmenté que de 50 % comme pour les productions bovines.

On pourrait ajouter aussi que, malgré cette restructuration extrêmement rapide, la progression de la production agricole a permis de couvrir les besoins de consommateurs français beaucoup plus nombreux (+ 17,5 millions d'habitants, soit + 42 % en 50 ans) et dont la consommation individuelle augmentait en qualité et en diversité. De ce fait, la consommation alimentaire a doublé en volume entre 1960 et 1997. De surcroît, l'équilibre des échanges extérieurs a changé de sens. En 1960, nous importions deux fois plus que nous n'exportions. Aujourd'hui, les exportations dépassent de 40 % nos importations et l'excédent dépasse chaque année 50 milliards de francs.

Malgré ces performances rapides, l'agriculture française reste une activité encore essentiellement «familiale». Le chef d'exploitation fournit, à lui seul, la moitié du travail nécessaire et avec sa famille, 80 %. Dans le reste de l'économie, la proportion des salariés est dominante et dépasse 80 %.

Les cinquante dernières années apparaissent donc comme un temps de mutation extraordinairement rapide pour l'agriculture française. Bien entendu, l'opportunité de la Politique agricole commune européenne a été un facteur décisif d'évolution en offrant des débouchés, une protection extérieure et des moyens de financement.

Mais aussi bien la restructuration de l'agriculture que la PAC auraient été moins faciles sans un formidable développement de la richesse en Europe. Le PIB de la France a presque été multiplié par cinq en 50 ans. Cela a permis de créer de l'emploi pour les enfants d'agriculteurs qui ne reprenaient pas l'exploitation de leurs parents, ainsi que d'accroître la consommation des ménages et les moyens budgétaires pour accompagner les changements ».

Les auteurs concluent : « Nous venons de vivre, depuis la Seconde guerre mondiale, un bouleversement complet de l'agriculture française. La restructuration a été beaucoup plus rapide qu'auparavant, mais surtout on a assisté à une «mise aux normes» internationales d'un secteur qui était resté très artisanal jusqu'en 1950. Contrepartie évidente, l'emploi agricole est devenu insignifiant avec une augmentation parallèle de la capitalisation dans les moyens de production ».

L'article est accessible sur :

https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_2000_num_255_1_5151

2- En 1981, les enfants sont devenus adultes

En 1981, Françoise et Claudine sont âgées de plus d'une vingtaine d'années. Elles sont entrées dans la vie active depuis plusieurs années ; l'une dans un garage automobile, près de Maubeuge comme comptable ; l'autre, à La Poste de Maroilles comme contractuelle. Elles ont trouvé leur prétendant ; l'une à Maroilles : Jean-Marie Lantoine ; l'autre à Poix-du-Nord, un bourg proche de Maroilles (17 kilomètres) : Patrick Nison. Ils les épousent. S'ils sont nés et

s'ils ont grandi à la campagne, aucun d'eux ne rêve d'agriculture : ils travaillent tous deux dans une grande entreprise métallurgique, Vallourec Aulnoye-Aymeries.

En 1981, Alain le cadet, va avoir vingt ans. C'est pour lui l'appel sous les drapeaux et la perspective d'entrer dans la douane. Il ne reprendra pas l'exploitation agricole de ses parents, comme beaucoup de jeunes garçons de sa génération ; préférant occuper des emplois salariés. Par ailleurs, il épousera une fille de la ville : Isabelle Scoyez. Née et ayant grandi près de Valenciennes, elle résidera à Maroilles, mais pour y devenir fleuriste ! Son enseigne : IB (Isabelle Bédénel).

Une photo de famille des années 80

Le cliché ci-après a été pris à Maroilles vers le milieu des années 1980.

Gisèle a réuni comme à son habitude sa famille à l'occasion d'un repas.

Sont présents : sa sœur (Georgette) et ses frères (Pierre, Léon, Gérard), ses enfants, les conjoints et sa nièce, Laurence.



Debout, de gauche à droite : Pierre Finet, Roland Bédénel, Laurence Finet, Georgette Sueur, Anne-Marie Finet, née Richez (1930-1995), Léon Finet, Claudine Bédénel, Berthe Finet

Accroupi, de gauche à droite : Alain Bédénel, Gérard Finet, Monique Finet, née Stirbois (1936-1990), Jean-Marie Lantoiné, Patrick Nison

La recherche de ressources additionnelles

En 1981, les enfants ne sont plus à la charge des parents. Mais ces derniers ne sont pas encore à la retraite. Gisèle est à peine âgée de 50 ans. Et Roland, plus âgé, doit attendre encore quelques années pour faire valoir ses droits. Ils doivent rechercher des ressources additionnelles.

Gisèle trouve un contrat à temps partiel à La Poste de Maroilles : une heure par jour au début ; puis deux heures.

De son côté, Roland s'active pour occuper l'espace libéré dans l'étable. Il dispose là d'un bâtiment à louer pour des camping-cars et des caravanes ; une solution économique pour les propriétaires qui souhaitent faire garder leur véhicule. Le gardiennage chez un agriculteur qui dispose de grands espaces est souvent moins onéreux que chez un professionnel. Roland se lance dans cette activité et il réussit en parvenant à louer ses espaces disponibles.

Le couple se consacre aussi au jardinage.



La retraite

A la retraite, Roland et Gisèle, libérés des contraintes de l'agriculture, profitent de la vie en participant à la vie locale et à des voyages.

On donne ici l'exemple d'un voyage à l'étranger, en Tchécoslovaquie ! Diable !
« C'est beau, mais c'est loin ! »

Le cliché ci-après a été pris en 1988, dans la cour intérieure de la ferme, au moment de la retraite de Roland.

Un cliché au moment de la retraite de Roland



Novembre 1988. Roland est âgé de 62 ans.

La participation à la vie locale

Roland devient conseiller municipal à Marolles.

Gisèle participe au club de gymnastique volontaire.

Un voyage en Tchécoslovaquie en 1993

Les clichés ci-dessous sont des photos souvenir d'un voyage en Tchécoslovaquie en juin 1993. Roland et Gisèle avaient réussi à décider ma mère de partir avec eux. Georgette est âgée de 73 ans ; Gisèle de 61 ans ; Roland de 67 ans.



Juin 1993







En conclusion, c'est à Maroilles que le couple Bédénel-Finet ainsi que trois de leurs enfants ont passé la plupart des années de leur vie. Ils s'y sont intégrés. Leur fille Françoise est même devenue conseillère municipale en 2020. Leur fils Alain s'est investi dans l'organisation de la braderie de Maroilles. Elle est devenue célèbre ; on disait que c'était la seconde braderie du Nord, après celle de Lille ! Tenant le bureau de La Poste, leur fille Claudine était une figure connue des Maroillais et des Maroillaises !

Roland et Gisèle avaient souhaité repasser symboliquement devant Monsieur le Maire de Maroilles pour leurs 60 ans de mariage. Ils devaient fêter les 70 ans en 2021. Roland tire sa révérence le 3 février 2020 avant d'atteindre ses 94 ans. Il était né à Le Perreux-sur-Marne (Val-de-Marne, Île-de-France), le 27 juin 1926.

Courageuse, fidèle à son habitude, Gisèle réunira l'ensemble de la famille en février 2022, pour ses 90 ans. Il y avait pas moins d'une cinquantaine de personnes : enfants, petits-enfants, arrière-petits enfants, neveux et nièces, cousin(e)s et ami(e)s.



Un travail à poursuivre, côté Bédénel

La flamme n'est pas éteinte. Cet ouvrage fait revivre Roland. Il aurait tant aimé le lire.

Sa famille en gardera la mémoire.

Et de l'inviter ici à poursuivre le travail entrepris, côté Bédénel. On précise ici que Le Perreux-sur-Marne est une commune résidentielle de la banlieue Est de Paris, située à 2 kilomètres de Paris (Bois de Vincennes) et à 6 kilomètres de la Porte de Vincennes (Paris 12e). A la naissance de Roland, elle comptait plus de 20.000 habitants. C'est donc dans le contexte de la ville qu'il a grandi. Quelles sont les raisons qui l'ont amené à se tourner vers l'agriculture ? Puis, à réaliser une exogamie géographique de Paris vers l'Avesnois, puis à Ruesnes où il trouve l'âme sœur ? Ces questions restent posées.

Enfin, on précise que Le Perreux s'étend le long des bords de la Marne, dans l'Est parisien. Disposant de nombreux équipements sportifs, la ville possède un club d'aviron ; Pierre, le père de Roland en a fait partie durant de nombreuses années.

Selon *Le Magazine de la Société Historique de Maroilles*, mai 2020, p. 49,

« Pierre, Emile Bédénel est né à Le Perreux, le 23 décembre 1900. Son livret militaire note qu'il réside chez ses parents 94 ter rue de Montreuil à Vincennes. Ce mécanicien dentiste muni de son certificat d'études primaires est le fils de Louis Jean et de Joséphine Jaumet. Son

livret précise qu'il est engagé volontaire le 9 août 1918 (il n'a pas encore 18 ans) au 59^e d'artillerie de campagne. Il arrive au corps le 17 août. Selon son livret militaire, il combat l'Allemagne du 17 août 1918 au 23 octobre 1919, sur le front italien entre le 15 mai et le 23 octobre 1919.

Nous le retrouvons après-guerre par ses nominations au grade de brigadier le 21 août 1919 puis de maréchal des-logis le 13 mai 1920. Il regagne ses foyers le 5 janvier 1921.

En 1925, il réside 3 boulevard Carnot à Nogent-sur-Marne puis en 1934 102 cour de Vincennes à Paris 12^e.

Après sa mobilisation en septembre 1939 et son incorporation, il sera démobilisé à Cadouin (canton de Cadouin, Dordogne) le 28 août 1940 ».

Pierre Bédenel en 1919



Source : Le Magazine de la Société Historique de Maroilles, mai 2020, p. 46 et 49

Partie 3 - Pierre Finet (1928-2019) : une histoire

On propose de raconter une histoire possible, au sens de l'historien Fernand Braudel. Pour lui, l'histoire est la somme de toutes les histoires possibles.

Il s'agit ici d'une histoire possible de Pierre Finet. Pour ce faire, on s'appuie sur différents éléments qui sont les miens : des données généalogiques, quelques lectures et souvenirs ; et surtout, beaucoup de photos de famille. Elles nous guident dans la chronologie des événements de la vie de Pierre. Par certains aspects, l'histoire de Pierre ici présentée est un album de photos de famille. Les clichés ont été transmis par ses enfants: sa fille Marie-Hélène, née en 1949 et son fils Pierre, ayant le prénom usuel de Pierrot, né en 1956. Ils ont eu le souci de préserver la mémoire de leur famille ; merci à eux.

Cette histoire est racontée de façon chronologique, sachant que d'autres sont possibles.

La naissance et l'enfance de Pierre (§1) ; Pierre : de la fin de la guerre aux années 50 (§2) ; Des années 50 aux années 60 (§3) ; De la fin des années 60 aux années 70 (§4) ; Pierre, un homme résilient (§5).

1) La naissance et l'enfance de Pierre

Pierre Finet est le second membre d'une fratrie de cinq enfants. Il est né le 25 juin 1928 à Beaudignies, sans doute au domicile de ses grands-parents paternels, ruelle Ste Aldegonde. Le prénom « Pierre » est suivi de ceux de « Gustave » et de « Léonde ». Ils n'ont pas été donnés au hasard par ses parents.

En effet, ils ont voulu transmettre ces prénoms à leur fils, en lien avec la filiation.

Le sens de la filiation

Les parents de Pierre (Hélène et Marc) avaient le sens de la filiation.

A la naissance de leur premier fils, ils lui donnent le prénom de Pierre. C'est celui du grand-père paternel (Pierre Finet [1871-1917]). Il était suivi de celui de Gustave, l'arrière-grand-père maternel (Gustave Grevin [1841-1923]), puis de celui de Léonde, le grand-père maternel (Aimé, Léonde Vaille [1861-1930]), ayant le prénom usuel de Léandre.

Ce sens de la filiation s'est poursuivi pour les puînés. Le prénom de Léon, né le 4 mars 1930, est suivi de celui de son grand-père maternel : Aimé. Le prénom de Gérard, né le 10 février 1937, est suivi de celui de son oncle : Augustin ; puis de celui de son père : Marc.

Les travaux généalogiques consultés nous permettent de reconstituer cette filiation.

La parenté compte encore

Les historiens nous ont appris que dans la conception de la famille au XIXe siècle, c'est la parenté qui compte. Dans la période de l'entre-deux-guerres, la parenté continue à compter ! On le vérifie pour les exemples ci-dessus.

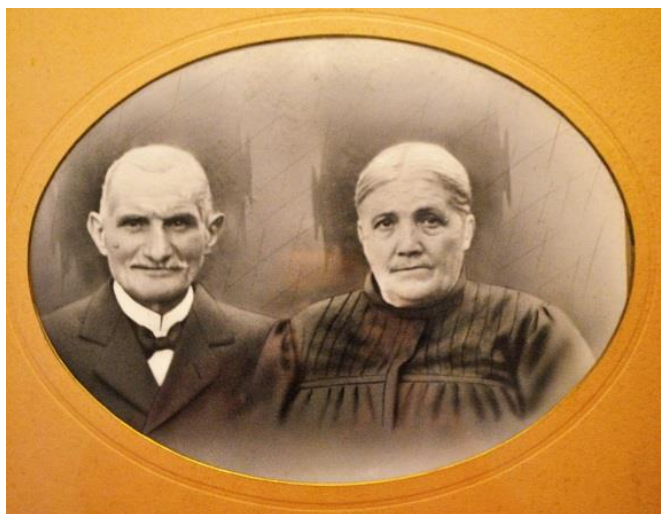
L'enfance de Pierre

Né à Beaudignies en 1928, c'est à Ruesnes que Pierre a son enfance et qu'il a ses premiers souvenirs. Il a dû arriver, sans doute dans le logement de sa famille maternelle, rue de Bermerain (actuellement n°10), quand il était encore dans un berceau : les autres membres de sa fratrie y sont nés dans les débuts des années 30.

Pierre grandit donc à Ruesnes auprès de ses parents, de ses frères et de ses sœurs.

Ses grands-parents maternels Léandre et Sophie sont décédés l'un, en 1929 ; l'autre, l'année suivante : Pierre ne peut en avoir des souvenirs.

Les grands-parents maternels de Pierre



Léandre Vaille (1861-1930) – Sophie Lesur (1861-1929)

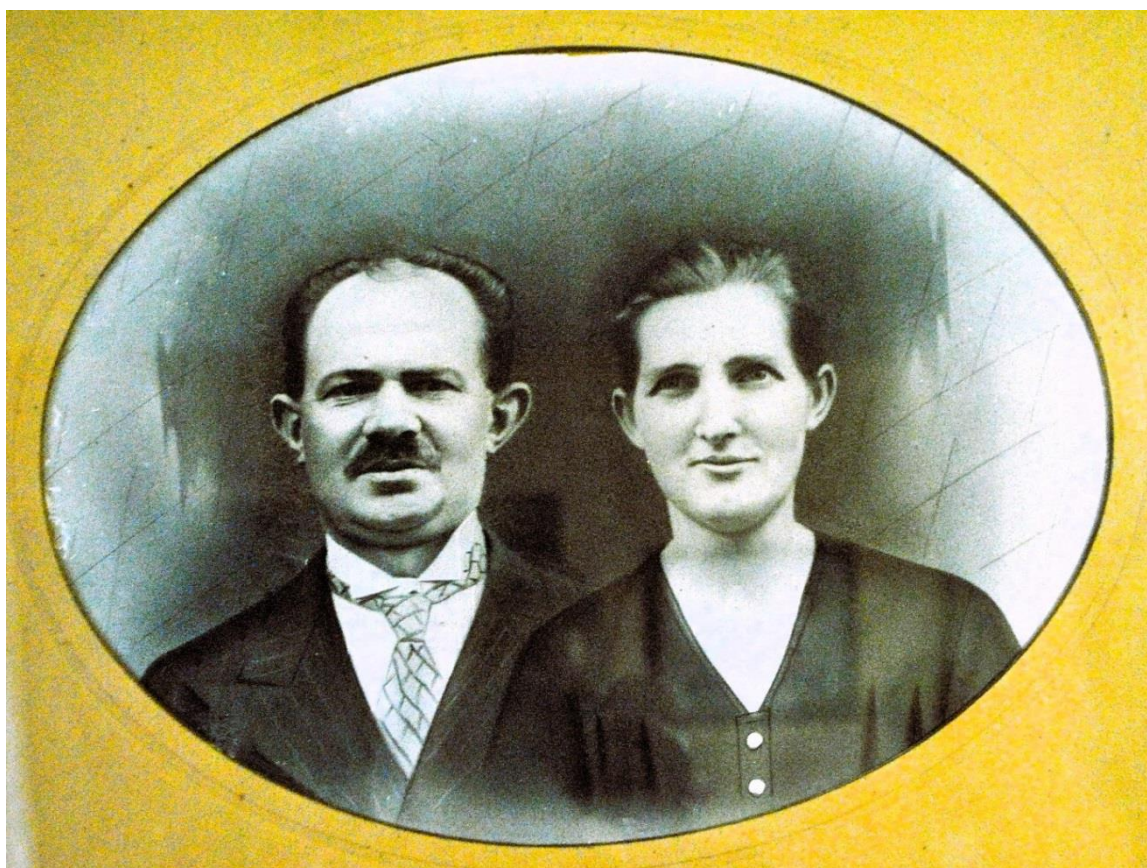
Par contre, il a des souvenirs de son père Marc : à son décès en 1939, Pierre est âgé de 11 ans. Il en est de même de sa grand-mère paternelle « Maman Céline ». Elle lui a laissé son empreinte comme à ses frères et à ses sœurs. Il évoquera alors souvent son souvenir et il le transmettra à ses enfants sur le mode : « Maman Céline disait... ».

On rappelle ici plusieurs clichés : celui de la grand-mère paternelle « Maman Céline ».



« Maman Céline disait... »

Les parents de Pierre : Marc Finet et Hélène Vaille



Le cliché ci-après présente les parents de Pierre (Hélène et Marc) aux côtés de leurs enfants. Il a été pris vers le milieu des années 1930. Les âges sont indicatifs.

Marc Finet (34 ans), Hélène Vaille (36 ans) et leurs enfants



Georgette (15 ans), Léon (5 ans), Pierre (7 ans) et Gisèle (3 ans)

Pierre Finet, âgé d'environ 7 ans



L'année 1940 est particulière pour Pierre. Âgé de 12 ans, il vient de perdre son père et c'est l'âge de sa communion. Il est dans le contexte du second conflit mondial.

Pierre Finet en habits de communiant (1940)



En mai 1940, l'armée allemande a envahi la Belgique, la Hollande et le Luxembourg. La guerre se rapproche. La grande bataille est engagée. Arras, puis Amiens tombent. Comme dans d'autres villages, Ruesnes va bientôt se vider de ses habitants. En juin 1940, c'est l'évacuation. Pierre participe avec les membres de sa famille à ce moment marquant de cette guerre.

Pierre grandit ensuite dans une France qui vit sous l'occupation allemande.

A la fin de la guerre 1939-45, il est âgé d'environ 17 ans. Devenu adulte à une époque où on commence à travailler à l'âge de 14 ans, que devient-il ?

La vie de Pierre connaît différentes périodes avec des moments heureux et avec d'autres qui le sont beaucoup moins. Sa vie n'a pas été un long fleuve tranquille. On rapporte ici les événements de façon chronologique.

2) Pierre : de la fin de la guerre aux années 50

Pierre débute sa vie active en tant qu'artisan « menuisier – ébéniste » (§a). Âgé de 20 ans en 1948, il part sous les drapeaux et il épouse Marie-Thérèse Pamart l'année suivante (§b). Deux enfants naissent ensuite (§c). Le couple est jeune et prometteur. Une famille est fondée.

a) Pierre Finet, l' « artisan menuisier-ébéniste »

A la différence de ses deux frères puînés (Léon et Gérard) qui s'inscriront dans la tradition paternelle des Finet en devenant « ouvrier d'usine », Pierre se situe plutôt dans la tradition maternelle des Vaille en devenant « artisan menuisier - ébéniste ».

Il est utile ici de rappeler que côté Finet, son père Marc était ouvrier d'usine et son grand-père Pierre, ouvrier mouleur.

Tandis que si les Vaille ont cultivé la terre, comme beaucoup d'autres, il y avait dans cette famille une tradition charronnière. Certes, après le second conflit mondial, le métier de charron a disparu. Mais le charron est aussi quelqu'un qui connaît le bois et qui sait le travailler. Du travail de charron au travail du bois, il n'y a qu'un pas. Et c'est ce pas là que franchit Pierre, sans doute après avoir suivi une formation par la voie de l'apprentissage. La question reste ici posée.

Par ailleurs, Pierre exerce ce métier en tant qu'artisan. Et chez les Vaille, certains le sont. En le devenant, c'est une façon pour lui de ne pas être ouvrier ; il s'émancipe aussi de la vie paysanne et du dur labeur du travail de la terre.

Selon sa sœur cadette Gisèle, Pierre n'aimait pas porter les habits du paysan. Toujours bien habillé, élégant, il aimait porter une chemise blanche et la cravate.

Le cliché ci-après montre Pierre endimanché ! C'est le seul à ne pas tenir une fourche ! Ce n'est pas le cas de son frère Gérard qui en tient une ; ni de son frère Léon qui, installé sur le siège du râteau-fane, porte la veste et le pantalon en toile bleue de l'ouvrier. La photo a été

tirée au milieu des années 1950 ferme du Futoy, lors de la fenaison. A l'époque le travail n'était pas mécanisé et il se faisait en famille.



De g. à d.: **Georgette, Pierre, Roland, Gisèle, Gérard, Hélène, la petite fille : Annie**



A g.: **Pierre** (en chemise et cravate) ; milieu : **Gérard et Hélène** ; à d. : **Léon** (en habits de toile bleue)

Enfin, en 1950, rien n'est plus normal de devenir artisan quand on sait qu'ils étaient (avec les commerçants) encore nombreux dans la société française, même si ce groupe social n'est plus aussi important que dans la société traditionnelle. En effet, à cette époque, les charrons par exemple, étaient des artisans et, avec les commerçants, ils étaient enviés. C'étaient des hommes d'affaire ; ils jouissaient d'une situation reconnue. Les filles leur accordaient leurs préférences. Si la société traditionnelle a évolué, l'artisanat reste important.

L'année 1948 est celle de l'apogée du développement de l'artisanat. Pierre est dans ce contexte. Plus d'un million de Français sont artisans. Pierre en fait partie. Dans les années 50, 1 actif sur 3 travaillait dans le secteur agricole tandis qu' 1 actif sur 3 travaillait dans l'industrie ou dans le bâtiment. Pierre, artisan, échappe à la condition paysanne et ouvrière.

b) Le mariage de Pierre Finet et de Marie-Thérèse Pamart

Qui est Marie-Thérèse Pamart ?

Elle est la fille de Léon Pamart (1901-1977) et de Marie Pamart, née Busin (1900-1973). Ils sont nés à Ruesnes et mariés dans ce bourg le 4 octobre 1924. On vérifie ici l'endogamie géographique dans la période de l'entre-deux-guerres, mais aussi au cours de la période ayant suivi.

Le 19 février 1949 a lieu le mariage de Pierre Finet et de Marie-Thérèse Pamart.

Il est célébré alors que Pierre est encore sous les drapeaux.

Ce moment est immortalisé par le cliché ci-après tiré par un photographe professionnel. Il est original car il s'agit d'une photo des mariés en buste. Marie-Thérèse porte un beau chemisier boutonné et un bijou en forme de médaillon. Pierre porte l'habit militaire avec son calot.

Une photo des mariés en buste



Marie-Thérèse Pamart et Pierre Finet



Un autre cliché de Pierre, en habits de militaire et de Marie-Thérèse



c) La naissance de deux enfants

Marie-Hélène naît en 1949 ; elle porte les prénoms de sa grand-mère maternelle (et le premier prénom de sa mère) [Marie] et de sa grand-mère paternelle [Hélène].

Jean-Marc naît l'année suivante, en 1950 ; il porte le second prénom de son grand-père paternel.

Pour le jeune couple, ces naissances sont une joie.

On en veut pour preuve le cliché ci-après de Marie-Thérèse tenant dans ses bras son nouveau-né. Elle affiche un beau sourire ; elle est heureuse.

La joie et le sourire d'une maman



Marie-Thérèse n'aura pas le temps de voir grandir ses enfants.

Elle décède le 26 mai 1954 dans sa 26^{ème} année.

Selon la famille, elle aurait subi une intervention chirurgicale délicate (à la tête ? au cerveau ?) ; une opération réussie selon les dires du corps médical. Mais une semaine après être rentrée à son domicile, elle y décédait.

Parmi les photos de famille, l'image de Marie-Thérèse ci-après a été gardée précieusement, en son souvenir. Elle avait un troisième prénom : Léa.

L'image-souvenir de Marie-Thérèse, Léa Pamart (1928-1954)



Une courte vie de couple, un veuvage très précoce avec deux enfants

La vie de couple n'aura duré que cinq ans, trois mois et sept jours. La rupture du couple est ici irrémédiable et subie.

C'est un coup du sort infligé à une personne dans une société où chacun se doit d'être l'auteur de sa propre vie. Un veuvage est un bouleversement conjugal, familial et matériel.

Le veuvage de Pierre intervient ici est de façon très précoce. Selon les études statistiques d'aujourd'hui, le veuvage précoce survient en moyenne à l'âge de 41 ans. Or, Pierre n'est âgé que de 27 ans. C'est souligner ici l'importance de la précocité de ce veuvage. Et il y a deux enfants.

Ils sont âgés d'à peine 4 et 5 ans. Ils ne vont pas encore à l'école à une époque où il n'y avait pas de classes de maternelles. On entrainait à l'école primaire à l'âge de six ans.

Les solidarités familiales vont ici entrer en jeu (§d).

d) Le rôle des solidarités familiales

Lors du décès de Marc Finet en 1939 (le père de Pierre), on avait mis en évidence le rôle des solidarités familiales.

Dans les années 50, elles continuent d'exister. Pierre a une famille et il doit travailler. Il est artisan avec les contraintes liées à ce statut.

C'est donc la grand-mère Marie Pamart, née Busin qui va jouer le rôle d'une seconde maman pour Marie-Hélène. Pour Jean-Marc, « tante Georgette » Sueur, née Finet (ma mère) joue ce rôle.

Marie-Hélène et Jean-Marc grandissent donc à Ruesnes où se forment leurs premiers souvenirs. Le cliché ci-après les montre en habits d'écoliers.

Marie-Hélène et Jean-Marc en habits d'écoliers



Cette situation dure le temps d'une période de veuvage de dix-huit mois environ, relativement courte, à l'issue de laquelle Pierre se remarie.

Et il n'y a rien ici de plus normal.

En effet, nous appuyant sur des données statistiques récentes, plus le veuf est jeune à la perte du conjoint et plus la probabilité qu'il se remette en couple est élevée. Par ailleurs, les hommes forment une nouvelle union plus souvent et plus rapidement que les femmes.

C'est le cas de Pierre formant une nouvelle union : un homme veuf, âgé de 27 ans, relativement jeune. C'est son histoire que nous poursuivons : des années 50 aux années 60.

3) Pierre : des années 50 aux années 60

Les années 1950 et 60 sont marquées par de nombreux événements qui vont jalonner la vie de Pierre : une migration dans le Sud-Ouest (§a), un remariage (§b), le début d'une nouvelle vie (§c), la communion de Marie-Hélène et de Jean-Marc (§d), la communion d'Annie (§e), le décès prématuré de Pierrette (§f), un changement de résidence : du Cambrésis à l'Avesnois (§g).

a) Une migration dans le Sud-Ouest

Après le décès de Marie-Thérèse, Pierre migre dans le Sud-Ouest, dans le département du Tarn-et-Garonne, à Beaumont-de-Lomagne. Si on ne connaît pas les raisons du choix de cette ville (3.500 habitants en 1954), on peut néanmoins comprendre celles de sa migration.

Conjurer le sort ?

On rappelle ici qu'un veuvage est un bouleversement conjugal, familial et matériel. Par cette migration Pierre a peut-être voulu conjurer le sort tragique qui a été le sien. La question reste posée. A Beaumont-de-Lomagne, Pierre y travaillait en tant qu'artisan-menuisier. De source familiale, il se serait associé à un autre artisan de cette commune. Par ailleurs, mobilisant ici quelques souvenirs, je me rappelle être allé lui rendre visite avec mes parents, sans doute lors de l'été 1955. J'étais alors âgé de 7 ans ; mes parents âgés de 35 ans.



Il s'est souvent raconté l'anecdote suivante : « Il faut retrouver le voyageur Sueur ».

Il faut retrouver le voyageur Sueur

Le voyage à Beaumont-de-Lomagne s'était effectué en train ; celui-ci étant gratuit puisque mon père travaillait au chemin de fer. Pour aller de la Gare du Nord à la Gare d'Austerlitz, ma mère, audacieuse, avait fait le choix du métro parisien auquel elle n'était pourtant pas habituée. Elle trouve la ligne qui dessert la station « Gare d'Austerlitz ». La rame de métro arrive. Il fallait monter dans une voiture ; ce que fait ma mère, me tenant par la main. Mon père ne va pas assez vite et, au moment où il veut monter, la porte automatique se referme à son nez ! Et voilà le métro parti, sans mon père. Ce fut un moment de panique pour des ruraux n'ayant jamais pris le métro. Mon père pensait sans doute qu'on avait le temps de monter dans une voiture de métro comme on le fait pour celle d'un train ! Et pourquoi pas un agent qui donne le signal du départ quand tout le monde est monté ! Mon père apprend alors, certes un peu tard que, dans le métropolitain, ce n'est pas de cette façon que les choses se passent ! Ma mère décide alors de descendre à la station suivante. Il fallait alors attendre la rame suivante, et surtout repérer la voiture dans laquelle mon père devrait se trouver pour lui faire signe de descendre sans plus tarder. Tout s'est finalement bien passé, mais quelle frayeur ! Imagine-t-on mon père perdu dans le métro et dans Paris, avec ses quelques sous dans son porte-monnaie ? Et avec pour seule langue, un patois local n'ayant qu'un intérêt géographique limité, avec lequel il aurait vite compris qu'il ne parvenait pas à s'expliquer. Bref, tout est bien qui finit bien.

Cette aventure a fait le tour de la famille ; son histoire fut racontée maintes fois. Même ma sœur Marie-France, qui n'était pas du voyage, en garde le souvenir [elle était sans doute restée chez sa grand-mère Hélène]. Cette anecdote a permis de se rappeler que nous étions allés rendre visite à Pierre, à Beaumont-de-Lomagne : le voyageur Sueur avait été retrouvé.

Nous n'aurons pas l'occasion de refaire ce voyage : la migration de Pierre dans le Sud-Ouest était provisoire.

Une migration non définitive

Les éléments en ma possession ne permettent pas de préciser la durée de la migration de Pierre dans le Sud-Ouest. Elle n'était pas définitive. Elle a duré moins de deux années. Sa migration se situe entre le milieu de l'année 1954 (après le décès de Marie-Thérèse) et le milieu de l'année 1956 : suite à un remariage, un enfant naît à Cambrai (nord) au mois de juin de cette année-là.

b) Le remariage de Pierre Finet

Il a lieu le 6 décembre 1955 (un mardi), à Beaumont-de-Lomagne. Il épouse Pierrette Bouffletz, née le 29 juin 1929 à Escaudoeuvres (nord). Au moment du mariage, ils étaient tous deux domiciliés à Beaumont-de-Lomagne (Cf. extrait d'acte de mariage ci-après)

Mariage du 6 décembre 1955 entre Finet Pierre et Bouffletz Pierrette

ANNÉE 19 55
N° 20

Mariage du Six - DECEMBRE

ÉPOUX

Entre : M. FINET Pierre, Gustave, Léonide
profession Artisan - Menuisier -
né à BEAUDIGNIES départ Nord
le Vingt-cinq juin mil neuf cent Vingt-huit
domicilié à BEAUMONT de Lomagne (Tarn)
Fils de Marc, Antoine FINET, décédé
et de Hélène, Sophie, Eugénie VAILLE, sa veuve,
Veuve de Marie-Thérèse Léa PAMART
décédée le 25 mai 1954.
Contrat de mariage reçu le deux Décembre mil neuf cent

Signature de l'époux,
Finet Pierre

Décédé le _____ mil neuf cent _____
à _____ N° de l'acte _____
L'Officier de l'État Civil,

ÉPOUSE

Et M^{lle} BOUFFLETZ Pierrette, Yvonne
Sans profession
née à ESCAUDOEUVRES départ Nord
le Vingt-neuf juin mil neuf cent Vingt-neuf
domiciliée à BEAUMONT de Lomagne (Tarn)
Fille de Pierre, Joseph BOUFFLETZ,
et de Yvonne COLPART, sa épouse,
Divorcée de Denis, Jules, Germaine DUJARDIN
décédée le 4 mars 1954.
Cinquante-Cinq par Maître Aimé GISSOT Notaire
à LAVIT (Tarn et Garonne)
Signature de l'épouse,
Bouffletz Pierrette

Département TARN-ET-GARONNE
VILLE de BEAUMONT DE LOMAGNE

Délivré le 6 Décembre 55
L'Officier de l'État Civil,
[Signature]

Décédée le premier juillet mil neuf cent Vingt-neuf
à AVESNES-LES-AUBERT, rue de Barbours N° de l'acte 32
L'Officier de l'État Civil,
Pour le Maire
Par délégation,
[Signature]

MAIRIE D'AVESNES-LES-AUBERT (NORD)

Extrait d'acte de mariage (document de Pierrot Finet)

La migration de Pierre dans le Tarn et Garonne ne l'a pas empêché de continuer à entretenir des liens familiaux avec les siens. Nous étions allés lui rendre visite. Et c'est probablement lors de l'un de ses retours dans son Avesnois natal au cours de l'année 1955 qu'il trouve l'âme sœur : Pierrette Bouffletz. Elle réside dans une commune du Cambrésis (Avesnes-les-Aubert), mais à un moment donné, ils décident tous deux de vivre à Beaumont-de-Lomagne : c'est dans cette commune que Pierre l'épouse.

C'est probablement au cours des premiers mois de l'année 1956 que le couple envisage son retour dans le Nord : une naissance est attendue et tous deux pensent à un nouveau lieu de résidence. C'est la fin de l'histoire d'une migration ; le début d'une nouvelle vie (§c).

c) Le début d'une nouvelle vie

Cette nouvelle vie est consécutive au remariage de Pierre et à la formation d'un nouveau couple avec des attentes. Âgés respectivement de 27 ans (Pierre) et de 26 ans (Pierrette), le couple est relativement jeune. Suite à un premier mariage et divorcée, Pierrette n'a pas eu d'enfant. Il est alors normal que le couple l'envisage. Il décide également de revenir dans le Nord.

En 1956, la naissance d'un enfant

A l'issue de ce remariage, un enfant naît à Cambrai le 11 juin 1956. Ses parents lui donnent le prénom de Pierre, suivi de ceux de Raymond, de Joseph et de Marc.

Ces prénoms n'ont pas été choisis au hasard : Pierre et son épouse ont le sens de la filiation et de la famille.

Le sens de la filiation et de la famille

« Pierre » est le prénom de son père, du grand-père maternel et de l'arrière-grand-père paternel. A partir des données généalogiques, on avait également souligné que chez les Finet, le prénom « Pierre » était fréquent. Le second prénom est celui de Raymond (un ami ?), suivi de ceux du grand-père maternel, Pierre (pour en savoir plus : <https://www.geneanet.org/>) et du grand-père paternel, Marc.

Pierre a été baptisé le 14 juin 1956. Léon Finet est son parrain ; Marie-Hélène Ghienne, sa marraine. Il a été confirmé le 12 mai 1966. Par la suite, le prénom usuel de Pierre deviendra celui de « Pierrot » ; histoire de le faire rimer avec celui de sa mère : « Pierrette » ?

Un changement de résidence

Le couple Finet-Bouffletz s'établit à Avesnes-les-Aubert. Au milieu des années 50, cette commune est une ville d'un peu plus de 4.000 habitants. Elle est distante d'un peu moins de vingt kilomètres de Ruesnes. Elle est plus proche de Cambrai (douze kilomètres), le chef-lieu d'arrondissement.

En 1958, la naissance d'un second enfant

En 1958, vingt mois environ après la naissance du premier enfant, la cigogne se présente de nouveau au couple. Philippe naît le 19 février 1958. Suivent les prénoms de Léon, puis de Gérard ; les frères cadets de Pierre qui continue ainsi à avoir le sens de la famille.

A la naissance de Pierrot, le couple est domicilié 175, rue Saint-Vaast, puis il habite au domicile des parents de Pierrette. Il est situé rue Henri Barbusse, n° 175. Le logement est d'une certaine importance : les parents occupent le rez-de-chaussée ; le couple et les enfants à l'étage. Dans cette maison Pierrot et Philippe grandissent, aux côtés de leurs parents, mais aussi des grands-parents dont ils auront et garderont des souvenirs. Marie-Hélène et Jean-Marc vivent également à leurs côtés. C'est à Avesnes-les-Aubert qu'ils vont à l'école primaire et au catéchisme et où ils font leur communion solennelle (§d). Dans un local attenant à cette maison, Pierre peut avoir son atelier de menuiserie.

Il garde néanmoins des liens avec sa famille et avec son bourg natal.

Des liens avec sa famille et avec son bourg natal

Le cliché ci-après a été tiré vers la fin des années 1950, rue de l'Eglise à Ruesnes, au domicile de sa sœur aînée, Georgette (ma mère). Son intérêt est de montrer que Pierre continue à entretenir des liens avec sa famille et avec son bourg natal. Il permet également d'avoir une idée du véhicule qu'il utilisait pour les trajets professionnels et privés. C'était une Peugeot 203 camionnette qui, selon Pierrot, avait pour particularité de s'arrêter dans les côtes pour "reprendre son souffle" !!! Enfin, les enfants nés du premier mariage sont sur cette photo. Ils sont âgés ici d'un peu moins de dix ans, aux côtés de leurs cousines, plus jeunes.



Jean-Marc et Marie-Hélène et leurs cousines, plus jeunes



De g. à d. : Ghislaine, Françoise, Marie-Hélène (portant Claudine) et Jean-Marc

d) En 1961, la communion de Marie-Hélène et de Jean-Marc

Marie-Hélène et Jean-Marc font leur communion à Avesnes-les-Aubert la même année, le 30 avril 1961. La différence d'âge n'est que d'une année ; un arrangement a été trouvé avec le prêtre. De cet évènement, la famille a gardé les trois clichés ci-après.

Le premier cliché a sans doute été tiré rue Henri Barbusse : en arrière-plan, on reconnaît la voiture de Pierre stationnée près du domicile du couple.

Il est intéressant car il regroupe plusieurs générations et une partie de la famille : outre les communiantes, leurs petits frères et leur maman au premier plan ; les grands-parents (ici âgés d'à peine un peu plus de 60 ans) et une cousine au second plan.

La communion de Marie-Hélène et de Jean-Marc (30 avril 1961)



(Cliché de Pierrot Finet)

Premier plan, de gauche à droite :

Pierrette (âgée de 32 ans), Philippe et Pierrot (âgés respectivement de 3 ans et de 5 ans, environ), Marie-Hélène (âgée de 12 ans), Jean-Marc (âgé de 11 ans).

Second plan, de gauche à droite :

Hélène Vaille (grand-mère paternelle), âgée de 62 ans ; Marie-France (une cousine des communiantes), âgée de 16 ans ; Marie Pamart (grand-mère maternelle), âgée de 61 ans.

Le second cliché a été tiré à la sortie de l'église d'Avesnes-les-Aubert. Il présente le cortège des communiantes. Marie-Hélène est au premier plan.

Le cortège des communiantes (Marie-Hélène est au premier plan)



Le troisième cliché a été tiré dans le jardin ; Pierre y faisait sécher son bois.

Marie-Hélène et Jean-Marc en habits de communiant



e) En 1964, la communion d'Annie

Les communions vont bon train dans la famille. Les enfants du baby-boom ont, dans les années 60, l'âge de la communion. C'est le cas d'Annie, l'aînée du couple Bédénel-Finet, née en 1952. Sa communion a lieu en 1964. Le cliché ci-après la montre au milieu de ses cousines et de ses cousins ; sa grand-mère maternelle est présente.

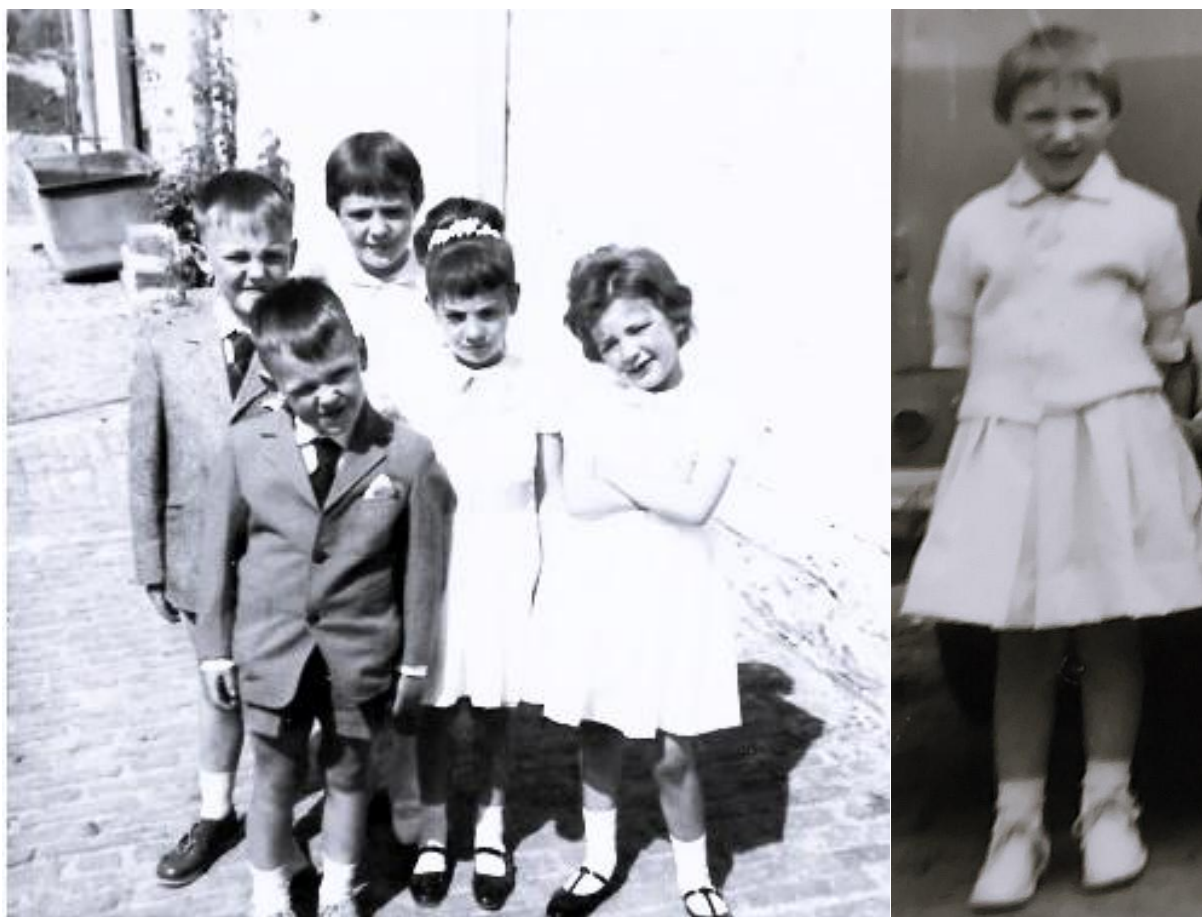


Une mamie (Hélène Finet) et ses petits-enfants. Au second plan : Michel (Alain dans ses bras), Marie-France, Marie-Hélène, Jean-Marc aux côtés de la communiant Annie.

Au premier plan (cinq enfants) : la « fine équipe ».

La « fine équipe »

La « fine équipe » : c'est ainsi que Pierrot appellera ses cousines (Françoise, Claudine Marie-Christine ; à droite, Ghislaine), toutes à peu près du même âge que son frère Philippe (6 ans) et lui-même (8 ans). Ils ont de nombreux souvenirs en commun ; des liens affectifs forts.



Cliché de Pierrot Finet

Marie-Hélène et Jean-Marc portant Alain dans les bras



Entre 1956 et 1964, des événements heureux sont partagés en famille, entre les naissances et les communions. Mais ils sont de courte durée ; une décennie, à peine. Quelques semaines après la communion d'Annie, la vie du couple et de ses quatre enfants est de nouveau bouleversée suite au décès prématuré de Pierrette.

f) En 1964, un nouveau coup du sort : le décès prématuré de Pierrette

Pierrette n'a pas le temps de voir grandir ses enfants et d'assister à leur communion, comme elle avait eu l'occasion de le faire pour Marie-Hélène et Jean-Marc.

Elle décède prématurément le 1^{er} juillet 1964, des « suites d'une longue maladie », comme il est coutume de dire. Pierrette venait de fêter son 35^{ème} anniversaire.

Comme pour la première épouse, la vie de couple a été courte : 8 ans et 7 mois.

C'est un second coup du sort infligé à Pierre, âgé de 36 ans. De nouveau, le veuvage intervient de façon très précoce. Et il y a deux enfants en bas âge : Pierrot vient d'avoir ses 8 ans, tandis que Philippe a eu ses 6 ans quelques mois auparavant. Quant aux aînés, ils sont respectivement âgés de 14 et de 15 ans.

Pierre et ses enfants (Philippe et Pierrot)



En mémoire de Pierrette Finet, née Bouffletz (1929-1964)



Cliché de Pierrot Finet

Pierre entre alors dans une nouvelle période de veuvage.

On rappelle ici, une fois de plus, que ce veuvage est de nouveau très précoce et qu'il constitue un bouleversement conjugal, familial et matériel.

C'est sans doute, comme pour la première fois, peut-être pour conjurer ce second coup du sort, que Pierre décide de quitter Avesnes-les-Aubert pour revenir dans son Avesnois natal, dans un bourg proche de Ruesnes : Le Quesnoy. La « migration » qu'il opère ici est moins importante que la fois précédente. Mais on mesure combien un veuvage constitue un bouleversement. Pierre y fait face et prend des décisions.

g) En 1965, d'Avesnes-les-Aubert à Le Quesnoy

En 1965, une année après le décès de Pierrette, soucieux sans doute d'avoir son intimité, il décide de s'établir à Le Quesnoy. Il acquiert une maison, 10, rue Goa, dans laquelle lui et ses quatre enfants (qui grandissent), pourront avoir leur chambre. Par ailleurs, il y a du terrain permettant la construction d'un atelier de menuiserie. Après d'importants travaux de rénovation, Pierre et ses enfants emménagent le 13 août 1965. Une nouvelle vie commence.

L'importance de la famille

Pierre entre dans une nouvelle période de veuvage. Mais il n'est pas seul.

Il a le soutien de ses frères et de ses sœurs. Mais, autre souffrance, nouveau chagrin pour nous tous : « Maman Hélène » décède en juillet 1967.

Les enfants ne sont pas seuls non plus. Ils ont plein de cousins et de cousines, des grands-parents, des oncles et des tantes également. Ils forgent plein de souvenirs. Par exemple, Pierrot garde en mémoire les bonnes tartines de beurre « maison » et de cassonade de sa tante Georgette (ma mère) ainsi que du jeu de construction en métal « Meccano » avec lequel, enfant, j'avais joué. Certes tout cela ne remplace pas une maman, mais dans cette famille, la parenté compte.

Elle se regroupera à diverses occasions, comme par exemple en 1968, lors de la communion de Claudine et de Françoise : Pierrot la fera en même temps que ses deux cousines. Philippe, quant à lui, fait sa communion en 1970. Les clichés ci-après prouvent l'existence de moments heureux au sein d'une famille (§4).

4) Pierre : de la fin des années 60 aux années 70

Pierre retrouve des moments heureux : les communions de ses deux jeunes enfants (§a), des premières vacances en famille chez sa sœur Gisèle qui a fait une migration agricole dans le Gers (§b). Mais, en 1972, Pierre est frappé par un 3^{ème} coup du sort : la perte d'un enfant, Philippe (§c).

a) La communion de Pierrot (1968) et de Philippe (1970)

En 1968, Pierrot fait sa communion à Le Quesnoy.



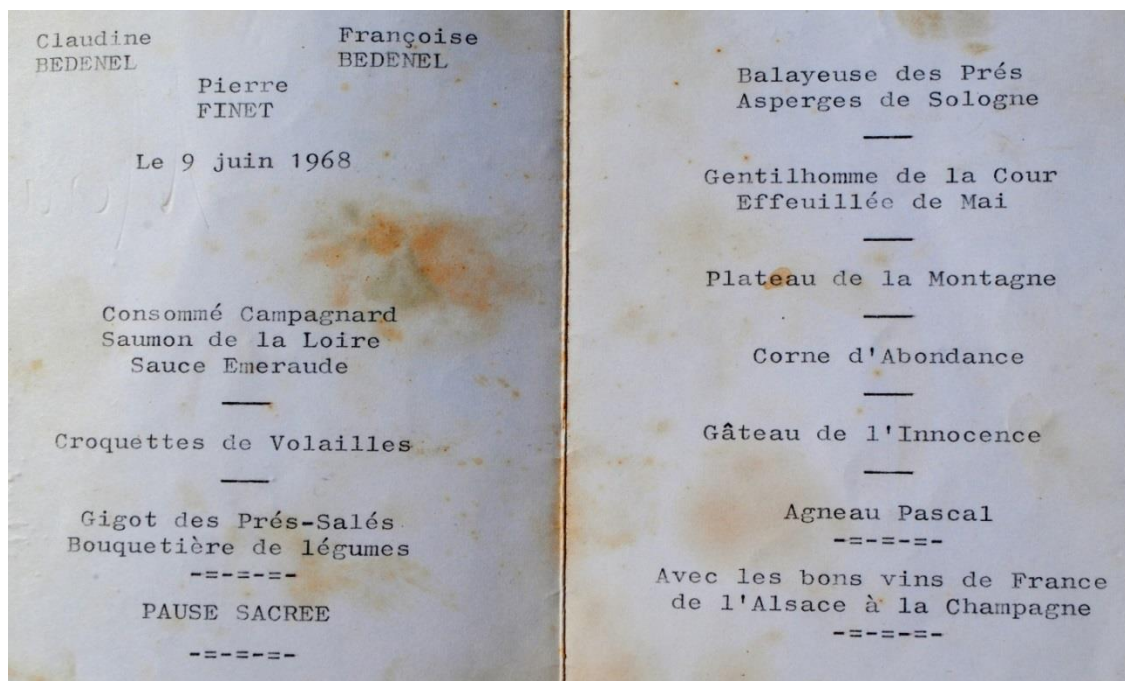
Cliché de Pierrot Finet

Dans la famille, il n'est pas le seul à la faire cette année-là. C'est aussi la communion de ses cousines Françoise et Claudine de la famille Bédénel. Nées dans un intervalle d'une année (1956 et 1957), les deux sœurs font leur communion en même temps. Plus tard, elles célébreront aussi leur mariage au même moment !

Le repas de communion regroupe les deux familles ; il se fait en commun.

On en veut pour preuve le menu ci-après.





Deux années plus tard, en 1970, c'est au tour de Philippe de faire sa communion.



Cliché de Pierrot Finet

La communion de Philippe (1970)



De g. à d.: **Pierrot et Philippe** (premier plan) ; **Jean-Marc, une voisine, Marie-Hélène, Christian Lemoine, Pierre Finet** (second plan)

b) Des moments heureux dans le Gers (1968-1973)

En décembre 1968, Gisèle (la sœur de Pierre) et son époux Roland opèrent une migration agricole. Ils quittent l'Avesnois (ferme de Futoy à Louvignies-Quesnoy) pour reprendre une exploitation dans le Gers. Cette migration dure jusqu'en décembre 1973.

Durant cette période de cinq années, Pierre et ses enfants connaissent des moments heureux dans le Gers. Grâce à cette migration, les membres de la famille accèdent aux vacances. Ils font partie des ruraux privilégiés des années 60-70 qui partent et vont chez des parents. Pierre et sa famille en font partie. Les clichés ci-après en sont la preuve.

Des vacances en famille dans le Gers (Cliché de Pierrot Finet)



De d. à g. : **Pierre et Jeanne** (premier plan) ; **Philippe**(?), **Ghislaine** (?), **Marie-Hélène**, **Christian Lemoine**, **Claudine** et **Pierrot** (?)

Des vacances en famille dans le Gers (Clichés de Marie-Hélène Finet)



De g. à d. : **Gisèle, Claudine, Roland, Solange, ?, Alain, ?, Françoise, Pierrot ?** (debout), **Pierre Finet**



De g. à d. : **Marie-Hélène, Claudine** (assise sur les genoux), **Gisèle, Roland, Solange, ?, Pierre Finet** (de dos)

Gisèle dans le Gers



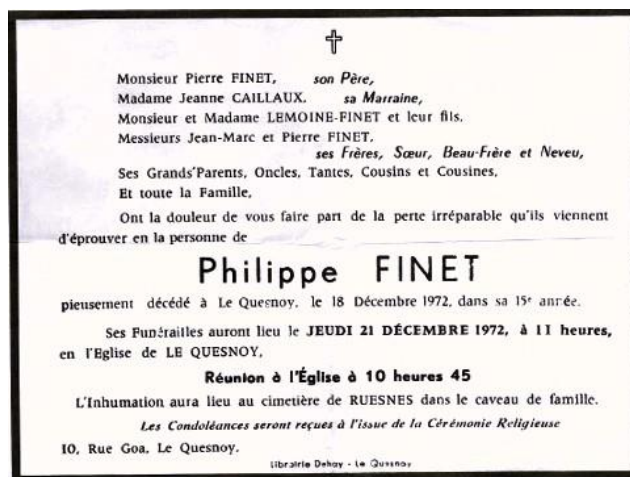
Pierre et Roland dans le Gers



Pierre et Roland réfléchissent au démontage d'un hangar agricole. Pierre est ensuite occupé à l'assemblage de la charpente. Il fait ici preuve de son talent de menuisier, en compagnie d'un agneau, la mascotte de la famille, avec laquelle, enfant, Claudine a joué.

Ces moments heureux partagés en famille sont de nouveau brisés en 1972 par un troisième coup du sort qui s'abat sur Pierre : la perte à l'adolescence de son fils cadet, Philippe à l'âge de 14 ans.

c) Le décès de Philippe Finet (1958-1972)



Cliché de Pierrot Finet

A l'annonce du diagnostic médical sur la maladie de Philippe, toute la famille est bouleversée. Personne ne veut y croire. Pourtant le diagnostic est sans appel. Les différents examens réalisés le confirment. La médecine est impuissante. Philippe n'a aucune chance de survie ; il est condamné à plus ou moins brève échéance.

En apprenant cette triste nouvelle qui se répand très vite, toute la famille pleure. Venant d'être au courant, j'ai vu rentrer chez elle ma sœur Marie-France en pleurs : Philippe est malade et on ne peut rien pour lui.

C'est avec courage que Pierre accompagne son fils jusqu'au bout dans la maladie. Le dimanche 17 décembre 1972, âgé de 24 ans et encore étudiant à Lille à cette époque, j'étais rentré chez ma mère. Elle m'avait expliqué que Philippe n'était vraiment pas bien. Elle m'invitait à aller lui rendre visite. Ce que je fis. Je l'ai vu en souffrance. Il était gêné pour respirer ; ce que savait son père qui était à son chevet. Il avait alors à sa disposition un petit ventilateur électrique qu'il approchait de son fils pour le soulager.

Rentré chez moi le soir à Lille, n° 223 rue Solférino, je recevais le lendemain matin un télégramme (1) de ma mère avec le message transcrit suivant : « Philippe est décédé »

(1) Le télégramme est une dépêche transmise par le télégraphe ou par le téléphone. Le contenu du message est transcrit sur une feuille qui est remise au destinataire. C'est de cette manière que j'ai appris ce décès. A noter qu'à cette époque le taux d'équipement des ménages en téléphone était relativement faible. La France se trouve alors dans une situation de pénurie : les délais d'installation d'une ligne téléphonique sont extrêmement longs et diminuent notablement les taux d'équipement des ménages qui souhaiteraient en disposer, comme les jeunes ménages. C'était mon cas : l'année 1972 était celle de mon mariage et de la naissance d'un premier fils le 7 novembre : Damien.

Le rôle de Jeanne

Il convient de mentionner ici le rôle d'une personne qui était également présente aux côtés de Philippe : Jeanne. Pierre vivait avec elle maritalement. Jeanne s'était beaucoup occupée de Philippe. Elle était sa marraine de cœur et elle avait pour lui une grande affection.

Jeanne et Pierre (cliché du Gers)



Un quartier bouleversé

Au-delà de la famille, ce sont aussi les habitants d'un quartier qui sont bouleversés. Philippe était connu et intégré dans son quartier. Il y avait des copains.

On en veut pour preuve les deux clichés ci-après de son frère, Pierrot.

Philippe Finet (Le Quesnoy, rue Goa)



Philippe Finet (à sa gauche, son copain Longépée, Le Quesnoy, centre-ville)



Clichés de Pierrot Finet

En sa mémoire, on lui allume ici une flamme avec le cliché ci-après.

Il nous rappelle que Philippe était un beau gamin souriant et heureux, qui ne demandait qu'à vivre.

Philippe - Un beau gamin souriant et heureux, qui ne demandait qu'à vivre



Cliché de Pierrot Finet

Au décès de son fils, Pierre n'est âgé que de 44 ans. Il est relativement jeune et il a déjà vécu bien des épreuves et des souffrances.

Si la vie de Pierre a connu des moments heureux ; d'autres, l'ont été beaucoup moins. Elle est marquée par trois coups du sort : deux veuvages très précoces avec, à chaque fois, deux enfants. Le troisième coup du sort est la perte d'un enfant.

Dans les années 1950 à 1970, à chaque décennie, la vie de Pierre est marquée par un coup du sort.

- en 1954, un premier veuvage précoce avec deux enfants ;
- en 1964, un second veuvage, également précoce, avec deux autres enfants ;
- en 1972, le décès d'un de ses enfants à l'adolescence ; il est âgé de 14 ans.

Selon la définition, un coup du sort est une « Action qui relève du hasard, de la malchance ».

C'est ce que dit sa sœur Gisèle de son frère : « Dans sa vie, Pierre n'a pas eu de chance ».

Un coup du sort peut être heureux ou malheureux.

Dans le cas présent, ils sont cruels.

Une vie bouleversée, des souffrances infligées

La rupture d'un couple est irrémédiable et subie.

Un veuvage est un coup du sort infligé à une personne dans une société où chacun se doit d'être l'auteur de sa propre vie. On a illustré combien le veuvage de Pierre avait été, à chaque fois, un bouleversement conjugal, familial et matériel.

La perte d'un enfant reste la souffrance et la perte la plus terrible qu'on rencontre dans notre existence car elle va à l'encontre du sens même de la vie. On ne se représente jamais la mort de notre enfant avant la nôtre. Elle est considérée, aux yeux de tous, comme profondément injuste.

5) Pierre, un homme résilient

Mais Pierre est un homme résilient. Il refuse de vivre dans le malheur. Avec une certaine force de caractère, il va retrouver la voie du bonheur.

Ses enfants grandissent et lui donnent satisfaction (§a).

Par ailleurs, il trouve à nouveau une âme sœur, Berthe, qu'il épouse et auprès de laquelle Pierre est heureux (§b).

a) Des enfants qui donnent satisfaction

Marie-Hélène s'insère dans la vie active. En 1968, elle rejoint la DDE de Le Quesnoy en tant qu'administrative. Elle y fait carrière jusqu'en 2009.

Mariée à Christian Lemoine, elle habite à Ruesnes dans la maison de ses grands-parents maternels.

Le couple a deux enfants : Sophie et Laurent.

Jean-Marc quant à lui s'engage dans l'armée et intègre le corps des sapeurs-pompiers de Paris, une institution prestigieuse.

Une institution prestigieuse

Le corps des sapeurs-pompiers de Paris est une institution prestigieuse datant de Napoléon 1^{er} !

Sa création date de 1811.

Son histoire est rapportée de la façon suivante (source : site web) :

« C'est à la suite d'un accident de l'histoire, un bal tragique auquel l'Empereur Napoléon 1^{er} échappe de peu, que la prestigieuse institution de sapeurs-pompiers de Paris, telle que nous la connaissons aujourd'hui, voit le jour. L'insuffisance du système de sécurité de l'époque, mise en évidence dans le procès-verbal dressé à la suite de ce drame, persuade Napoléon 1^{er} de réorganiser et de professionnaliser la lutte contre le feu à Paris. Par décret impérial du 18 septembre 1811, il confie cette mission à un corps militaire, le Bataillon de sapeurs-pompiers de Paris. A cette époque guerrière, en effet, seul le modèle militaire constituait un gage d'efficacité, d'où la décision de l'Empereur de militariser la première unité de pompiers professionnels de France, et peut-être même du monde ».

Jean-Marc aurait été intéressé par la petite histoire suivante : en intégrant à la fin des années 1960 les Sapeurs-Pompiers de Paris, il ne sait pas qu'il était sur les traces d'un ancêtre, né plus d'un siècle avant lui !

Jean-Marc, sur les traces d'un ancêtre : Charles Louis Sueur

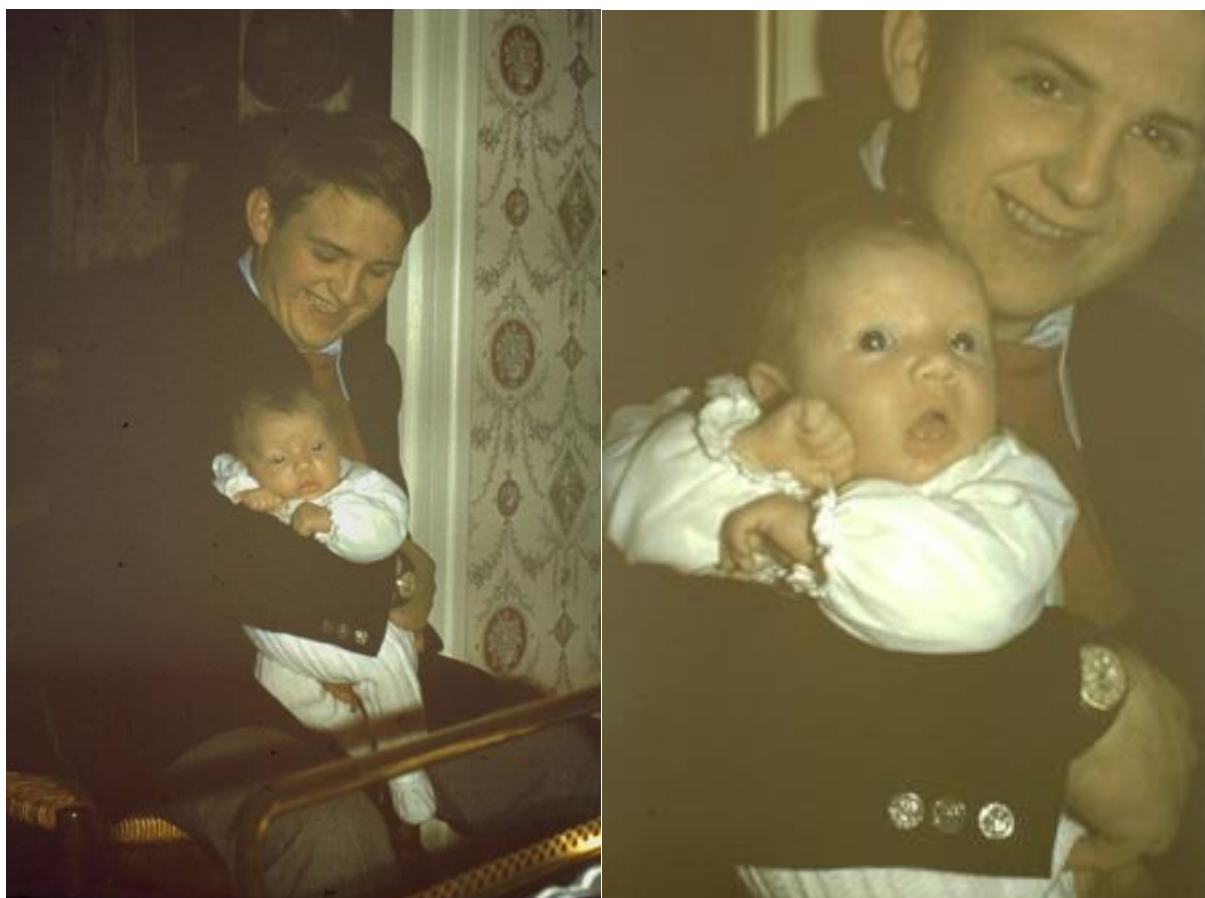
Les données généalogiques consultées (Généalogie de Daniel Flan : [Charles Joseph SUEUR - Geneanet](#)) m'ont appris que chez les Sueur, il y avait une branche de ma famille dont l'un des membres, Charles Joseph Sueur, né à Sepmeries en 1793 est devenu pharmacien ! Marié à Valenciennes avec Marie Louise Boussin en 1818, il réside ensuite à St Quentin.

Dans cette ville naît un fils en 1821, Charles Louis Sueur. Il devient Lieutenant de troupe des Sapeurs-Pompiers de Paris ! Il y fait carrière puisqu'en 1865, à l'âge de 44 ans, il est capitaine et décoré de la Légion d'Honneur, nommé chevalier.

En 1970, Jean-Marc est parrain

En 1970, Jean-Marc devient parrain. Il est même attentionné, comme le montrent les clichés ci-dessous.

Jean-Marc, un parrain attentionné



A l'âge de vingt ans, Jean-Marc est le parrain de sa nièce Isabelle Doise, née le 15 octobre 1970.

De Paris à Valenciennes, puis à Le Quesnoy

A la fin de son engagement militaire et compte-tenu des références qui sont les siennes, Jean-Marc rejoint, en tant que sapeur-pompier professionnel, la caserne de Valenciennes. Il se rapproche ensuite de son domicile en intégrant celle de Le Quesnoy.

Il y fera carrière.

C'est à Ruesnes qu'il trouve l'âme sœur, Brigitte Druelle qu'il épouse.

Le mariage de Jean-Marc et de Brigitte



Le couple réside dans ce bourg, à deux pas de l'habitation de sa sœur Marie-Hélène. Les événements de la vie dans leur enfance les ont rendus inséparables. Le couple n'a pas d'enfants.

Une anecdote sur Jean-Marc Finet

Dans notre famille, pour les ruraux que nous sommes, les voyages ont toujours été jalonnés par des aventures. On l'a vérifié précédemment avec l'anecdote intitulée : « il faut retrouver le voyageur Sueur ». Dans le cas présent, il s'agit d'une mésaventure. En effet, lors de l'hiver 1978-1979, Jean-Marc envisage de rendre visite à son frère Pierrot Finet, militaire de carrière en République Fédérale d'Allemagne, à Baden Baden. Voici la suite, par Pierrot :

« Alors que nous habitons à Baden-Baden, vers la fin de l'année 78/79 mon frère Jean Marc et son épouse avaient décidé de venir nous rendre visite un week-end en plein hiver. Pour ce faire, il nous avait envoyé un courrier en précisant que si je ne répondais pas c'est que j'étais d'accord ! Malheureusement ce fameux week-end nous étions partis en Lorraine sur l'invitation d'amis. Pas de chance !!! Ayant sonné à notre porte en vain, ils décidèrent d'attendre dans la voiture et même d'y dormir alors que l'hôtel de garnison se trouvait juste en face d'eux. Avec le froid glacial qu'il y avait à l'époque, la nuit fût mauvaise et en désespoir de cause, ils repartirent dans le Nord au petit matin !!! Jamais je n'ai reçu cette lettre et comme je lui ai dit plus tard quand j'ai pris connaissance de leur mésaventure, préciser dans la lettre que mon absence de réponse valait acceptation, était une idée plutôt saugrenue... ». Ci-après, d'autres clichés de Marie-Hélène et de Jean-Marc.

Christian et Jean-Marc (au moment du service militaire)



A g. : **Marie-Hélène** ; au centre : **Alain Bédanel** (Cliché de Pierrot Finet)

Le mariage de Marie-Hélène et de Christian (19 juin 1971)

Les clichés ci-dessous ont été tirés à la sortie de l'Hôtel de Ville de Le Quesnoy.



Au premier plan : mes parents Léon et Georgette Sueur ; derrière, la mariée avec son père Pierre (peu visible)



Le marié, Christian Lemoine ; sa mère le tient par le bras pour le conduire à l'église de Le Quesnoy.

Photo de mariage de Christian et de Marie-Hélène (19 juin 1971)





Jean-Marc est décédé le 7 janvier 2020 à l'âge de 69 ans ; une pensée pour lui.

Pierrot est pensionnaire au Lycée de Le Quesnoy où il prépare un BEP de comptabilité. En 1974, âgé de 18 ans, il s'engage dans l'armée, affecté à Toul (54).

Deux années après, il épouse Martine Caillaux, le 14 mai 1976 à Quiévy (nord). Ils sont tous deux âgés d'environ 20 ans. Martine est née le 22 décembre 1956 à Cambrai.

L'armée propulse Pierrot à Baden Baden, en République Fédérale d'Allemagne. Dans ce pays, à Bühl, naît leur premier enfant, Carine, le 7 février 1980. Mais c'est à Évreux (Eure) que la cigogne dépose leur second enfant, Marie, le 6 juillet 1983. En effet, Pierrot fait une grande partie de sa carrière dans l'armée au sein laquelle il est mobile géographiquement. Elle le conduit dans différentes régions de France. Puis, il s'établit dans les environs d'Angoulême où il pose ses valises et où il réside actuellement.

Martine l'a suivi tout au long de sa carrière.

Ci-après, quelques clichés de Pierrot, fier d'être militaire : en tenue et lors de la revue. On présente également des photos du couple : le mariage de Pierrot et de Martine, la naissance des enfants Carine et Marie, ainsi que des moments heureux dans leur vie familiale.

Pierrot Finet, en tenue (1974, Toul [54], 126^e régiment du train)

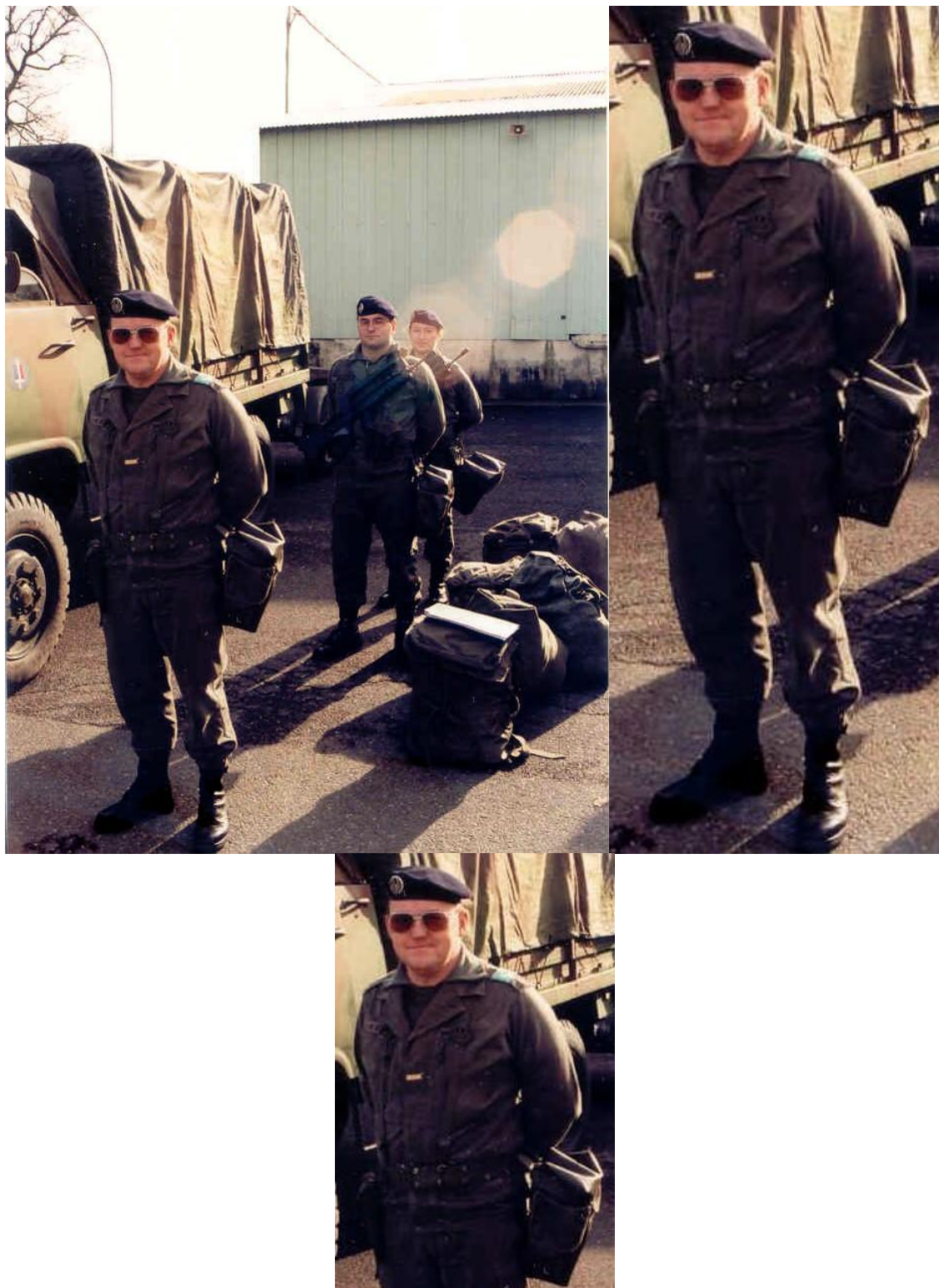
Le début de la carrière militaire du jeune Pierrot Finet, à Toul (Meurthe-et-Moselle)



Pierrot Finet, la revue (Brie [Charente], 515^e régiment du train de La Braconne)

La carrière militaire de Pierrot Finet le conduit au 515^e régiment du train de La Braconne (commune de Brie près d'Angoulême). Affecté le 1^{er} août 1994, il est âgé de 38 ans.

Le cliché ci-après le présente au premier plan avec son paquetage ; derrière lui ses soldats. La photo a été tirée lors d'un exercice opérationnel dit "tramontane". Il consiste à tester le régiment et ses soldats dans le cadre d'une mobilisation opérationnelle.



Le mariage de Pierrot et de Martine (14 mai 1976)



Pierrot en habit militaire et Carine bébé (née à Bühl, RFA, le 7 février 1980)



La naissance de Marie (Évreux, 6 juillet 1983)



Carine et Marie à la mer



Pierrot, Martine, Marie et Carine



Pierrot et Martine à Maroilles (Avesnois)



Les Finet au complet : Pierre, Pierrot, Marie-Hélène et Jean-Marc



Pierre Finet



b) Le mariage de Pierre et de Berthe

Berthe Fremaux est née à Famars le 14 février 1925. Âgée de 50 ans, célibataire, Pierre l'épouse à Sepmeries le 9 août 1975 ; il est âgé de 47 ans. Le cliché ci-après immortalise un moment émouvant : l'échange des alliances. Et, ce sous le regard bienveillant de leurs frères respectifs : Léon pour le marié ; Firmin pour la mariée.

L'échange des alliances entre Pierre et Berthe (9 août 1975)



Au restaurant (9 août 1975)



Sur ces clichés, on reconnaîtra : Pierre et Berthe (les mariés), Léon Finet et son épouse Anne-Marie (celle qui parle français comme *tertous*), Firmin Fremaux (bras croisés) et un cousin, Pierre Harbonnier (le marchand de sable est passé [photo en haut, à gauche]).

Berthe et Pierre : un couple heureux



Pierre, un homme exemplaire

De l'histoire de Pierre, on gardera en mémoire ce qu'il a été : un homme exemplaire.

Il a su rebondir

Pierre a eu cette capacité à rebondir suite aux événements de la vie qu'il a subis. Il a su retrouver le chemin du bonheur.

Le cliché ci-dessus (et ci-dessous) le montre heureux, aux côtés de Berthe. On gardera de lui cette image-là : un couple heureux.

C'est cette force qu'il a eue, en entrant en résilience, qui a permis à Pierre de rester le pilier d'une famille et de faire de ses enfants ce qu'ils sont devenus aujourd'hui.

Il a su maintenir les liens familiaux

On gardera également de Pierre l'image d'un père qui a su entretenir des liens avec ses enfants. L'éloignement géographique ne le permet pas toujours, comme avec Pierrot. Pourtant son père a su maintenir des liens à diverses occasions : des contacts téléphoniques réguliers lui permettant d'avoir des nouvelles, des séjours près d'Angoulême au cours desquels Pierre venait voir son fils et sa famille (sans compter les retours de ceux-ci dans le Nord). En vacances en Dordogne (la Charente étant toute proche), ils étaient venus nous rendre visite.

Dordogne (fin des années 1990). De g. à d : Pierre et Berthe, Raymonde Sueur, Pierrot et Martine



L'épilogue de Pierrot Finet

En conclusion de cette histoire, je laisse volontiers la parole à mon cousin Pierrot. S'adressant aux membres de sa famille, il a écrit l'épilogue ci-après.

Epilogue d'une histoire de famille (Vaille/Finet), par Pierrot Finet

Sans oublier mes origines (Vaille/Finet), je m'exprimerai en particulier sur ma propre famille. N'y voyez là aucune prétention de ma part à rédiger ces quelques lignes.

Parce que l'enfant que j'étais à l'époque n'était pas en âge de comprendre les subtilités d'une vie d'adulte, certaines questions concernant mes parents et mes aïeux étaient restées sans réponses jusqu'à aujourd'hui. Mes lacunes ont été comblées grâce à l'énorme travail de mon cousin Michel que je ne remercierai jamais assez ! (auteur des deux livres sur l'histoire des familles Vaille et Finet).

Dans un premier temps, il m'est apparu important de souligner le rôle de ma sœur aînée pour qui j'ai beaucoup de respect et d'amour. Elle, qui a accompagné et vécu bien plus que moi, la « traversé du désert » de notre famille. Son engagement en tant qu'aînée de la fratrie dans la responsabilité morale qui était sienne, qu'elle a su accomplir sans compter, notamment pour notre père. Je souhaiterai également rendre hommage à son époux Christian qui, par son esprit d'entraide et de dévouement, aura permis à mon père de terminer sa vie un peu plus sereinement.

A la disparition de mon frère Jean-Marc, une cousine me faisait remarquer que j'étais le dernier « Finet mâle » ! Le dernier soit ! Mais finalement je relativise puisque j'ai la chance d'avoir pu conserver d'excellents rapports avec mes cousins et cousines. Nous avons tellement de bons souvenirs à partager (même encore aujourd'hui), qu'il serait injuste de ne parler que du « Finet mâle » car eux aussi trouvent leurs racines chez les Finet !

J'ai pensé également qu'il était légitime que j'exprime mon sentiment afin que nos enfants puissent comprendre et apprécier toutes les valeurs qui sont le fondement de notre famille depuis plusieurs générations. L'unité, le courage, le respect, le partage, le dévouement et l'entraide ainsi que l'amour ont été nécessaires afin d'éviter que nous sombrions moralement face aux événements qui touchèrent la vie de chacun.

Quand je dis chacun, je pense particulièrement à mon père dont la vie ne fût pas « un long fleuve tranquille » mais qui a su faire face à tous les malheurs qui ont jalonné sa vie. Rien ne lui a été épargné et malgré l'adversité, il a su susciter la confiance, le respect de son entourage ainsi que l'amour de ses enfants et l'admiration de sa famille. Grâce à son courage et son abnégation sans faille, il nous a permis d'entrer dans la vie active avec les meilleures conditions. Merci papa !

Ma vie professionnelle et privée m'ont permis de jauger ce qu'était devenu notre société actuelle en constatant avec tristesse que certaines de ces valeurs, que nous chérissons tant, ont tendance à disparaître au profit d'autres beaucoup moins louables !

« Pour savoir où l'on va, il faut connaître d'où l'on vient » dit le proverbe, alors rendons hommage à ceux qui nous ont précédés afin que nos enfants, à leur tour, puissent en faire de même et transmettre cet esprit de famille au nom des « Finet » !

Que cette belle et généreuse histoire de la famille puisse trouver écho parmi notre descendance afin que rien ne soit oublié même ceux que l'on n'a pas ou peu connus...

Pierrot Finet, Ruelle-sur-Touvre, octobre 2024

La carrière militaire de Pierre Finet

Pierre Finet est engagé volontaire dans l'Armée de Terre le 28 août 1974.

Il est âgé de 18 ans.

En 28 années de service actif, Pierre Finet sert six Régiments en France et en République Fédérale d'Allemagne. Quels sont-ils ? Quels sont les grades et les diplômes militaires obtenus ? Quels emplois a-t'il occupés ?

Ci-après, voici le résumé de sa carrière.

Résumé de la carrière

Pierre Finet est engagé volontaire au 126^{ème} Régiment du train à **Toul** (Meurthe-et-Moselle).

Ensuite, il sert successivement les différents Régiments suivants.

Les différents Régiments servis

- au 41^{ème} groupement de quartier général à **Baden-Os** (RFA)
- au 12^{ème} Régiment de commandement et de soutien à **Evreux** (Eure)
- au 17^{ème} Régiment de commandement et de soutien à **Maisons-Laffitte** (Yvelines)
- au 5^{ème} Régiment de commandement et de soutien à **Landau** (RFA)
- au 515^{ème} Régiment du train de La Braconne à **Brie, près d'Angoulême** (Charente)

Après avoir rejoint ce Régiment en 1994, Pierre Finet le quitte en 2002.

Il a 28 années de service actif. Il est âgé de 46 ans.

Les grades militaires obtenus

- Maréchal des logis en 1979
- Maréchal des logis-chef en 1987
- Adjudant en 1992

Diplômes

- Brevet militaire du 2^{ème} degré, spécialité comptable
- Diplôme de qualification supérieure

Emplois

Emplois de comptable, de gérant de foyer ou de chef des effectifs

De toute sa carrière, Pierre Finet a choisi de présenter, photos et commentaires à l'appui, quelques moments forts de sa vie militaire. Quels sont-ils ?

Le premier moment fort est celui de ses débuts d'engagé volontaire à Toul (§1). Le second moment est celui de son départ en République Fédérale d'Allemagne, à Baden Baden (§2). Le troisième moment est celui de son retour en France, à Maisons-Laffitte où il devient en 1986, « Le Maréchal des logis FINET Pierre », avec les félicitations du Lieutenant-Colonel (§3). Sa participation à des opérations militaires en Ex-Yougoslavie de septembre 2000 à mars 2001 constitue, on s'en doute, le moment le plus marquant de sa carrière (§4). Mais, le militaire n'est pas toujours en mission opérationnelle. Pierre est aussi un comptable et un sportif (§5). Enfin, il n'y a pas de carrière militaire sans l'obtention de médailles (§6) ni sans cérémonies (§7).

1) - Un début de carrière militaire à Toul

En tenue devant le mat des couleurs au 126e RT Toul



Sur la jeep en période instruction à Toul



2) - Baden Baden

Première voiture à Baden Baden



Garde à l'étendard BADEN OS (derrière le Chef de corps, à droite)



3) - Maisons-Laffitte

Défilé militaire au 17ème RCS Maisons-Laffitte (1er rang, à droite)



Lettre de félicitations du chef de corps du 17ème RCS Maisons-Laffitte

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE DE LA DÉFENSE

**LETTRE
DE FÉLICITATIONS**

LE Lieutenant-Colonel HASSAM
Commandant le 17^{ème} Régiment
de Commandement et de Soutien
Vu le Décret N° 75.675 du 28 Juillet 1975 portant règlement de discipline
générale dans les Armées,

Félicite Le Maréchal des Logis FINET Pierre

Pour la tâche exemplaire accomplie au sein du magasin
H.C.C.A. du corps :

- A la création du corps, où, seul sous-officier, a assuré la totalité des perceptions au profit de l'Etat-major de la F.A.R., de la Brigade Logistique et du régiment avec une disponibilité, une abnégation et un sens de l'organisation digne d'éloges.
- Depuis deux ans où, comme adjoint, poursuit avec la même efficacité son travail tout en ne refusant jamais les tâches annexes qui lui sont confiées.

07 MAI 1986

17^{ème} RCS
MAISONS-LAFFITTE
CHIEF DE CORPS

LAVAUZELLE, 39 1706 A-2 70

4) - Opérations militaires en Ex-Yougoslavie (septembre 2000 à mars 2001)

Dans le cadre du conflit avec l'Ex-Yougoslavie, Pierre a effectué deux séjours de quatre mois entre septembre 2000 et mars 2001.

La Bosnie dans le continent Européen



Il en a rapporté les quelques clichés ci-après :

- L'embarquement
- Le départ dans l'avion militaire
- L'arrivée
- Le laissez passer
- Le Batlog (bataillon logistique)
- Le départ en mission aérienne
- Le combattant
- Les ravages de la guerre
- La médaille de l'OTAN

Pierre, prêt à l'embarquement pour prendre l'avion militaire : départ l'ex-Yougoslavie



Pierre, dans l'avion militaire

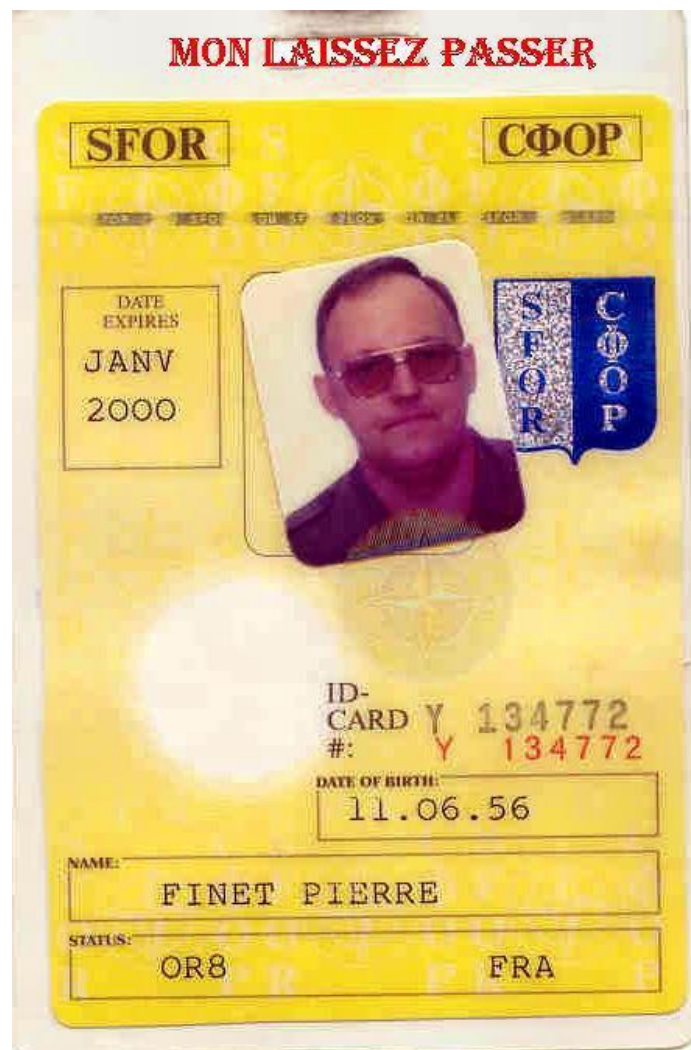


L'arrivée

Le corimec et le lit de Pierre



Le laissez passer de Pierre



SFOR : « La Force de stabilisation (en anglais Stabilization Force, SFOR) était une force militaire multinationale dirigée par l'OTAN en Bosnie-Herzégovine, dont l'objectif était d'appliquer les accords de Dayton ». (Source : Wikipedia)

PC du BATLOG (bataillon logistique)



Entrée du BATLOG (2^e mandat)

Pierre, prêt pour une mission aérienne



Pierre, le combattant



Les ravages de la guerre

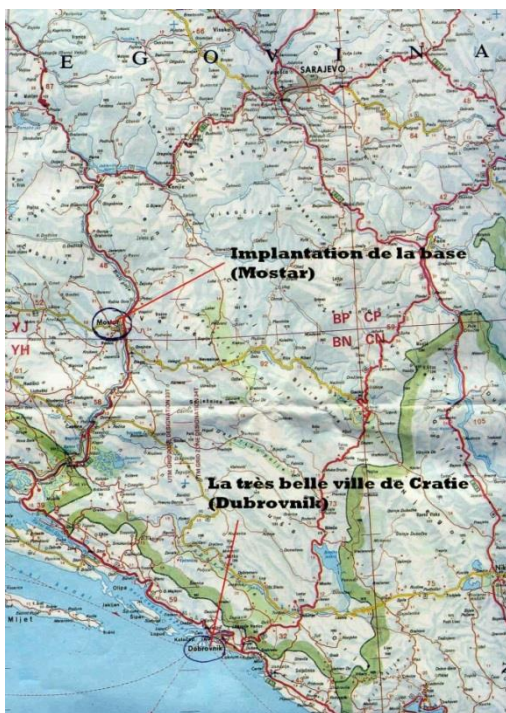
Souvenirs de Mostar, Dubrovnik et de sa "sniper avenue".

« A **Mostar** était stationnée la division multinationale sur une ancienne base aérienne. Dans cette ville, les différentes religions, les ethnies et les règlements de compte suite à la dernière guerre, n'ont fait qu'accroître toute la rancœur des peuples. A titre d'exemple, elle était partagée en deux, d'un côté les minarets et de l'autre, la croix chrétienne.

Dubrovnik est non seulement une ville très touristique mais également dotée d'un aéroport par lequel nous effectuions nos relèves. Ploce, un peu plus haut sur la côte, servait de point relais avant de se diriger sur Dubrovnik pour l'embarquement. C'était également un stationnement d'hélicoptères de combat et de transport. Un peu plus au Nord, la ville tristement célèbre pour sa "sniper avenue", ville que j'ai eu l'occasion de découvrir.

Il y aurait beaucoup à raconter mais ça fait partie des souvenirs et des sensations que j'ai ressenties là-bas ». (Source : Pierrot Finet)

Mostar, Dubrovnik et de sa "sniper avenue" (avenue à Sarajevo), tristement célèbre



« Sniper Alley (anglais pour « allée des Snipers ») désignait l'avenue principale de Sarajevo lors du siège de Sarajevo par l'Armée de la république serbe de Bosnie, pendant la guerre de Bosnie-Herzégovine en raison du nombre de snipers qui la prenaient pour cible. L'unique source d'eau potable de la ville se trouvait sur cette avenue qui connecte la zone industrielle et le centre historique de la ville. L'avenue est bordée de hauts bâtiments donnant aux snipers de nombreuses positions de tir. Les montagnes autour de la ville offraient également aux snipers une distance de sécurité doublée d'une bonne visibilité sur la ville et son trafic. Bien que constamment sous le siège de l'armée serbe, la vie normale continuait, des signes indiquant aux civils la présence de snipers (Pazi – Snajper!). Selon les données récoltées en 1995, les snipers ont blessé 1 030 personnes et en ont tué 2251 lors du siège de la ville ». (Source : Wikipedia)

Un petit aperçu des ravages de la guerre à Sarajevo



Rue de Mostar après la guerre (Ex-Yougoslavie)



Les pierres récupérées du pont de Mostar



Pour en savoir plus sur l'histoire du pont de Mostar :

<https://whc.unesco.org/fr/histoire-mostar/>

Certificat OTAN (2 séjours de 4 mois)



5) - Un militaire comptable et sportif

Le militaire n'est pas toujours en mission opérationnelle. Pierre est aussi un sportif et un travailleur !

Sportif et travailleur



L'adjoint au boulot



6) - Une carrière et des médailles

Il n'y a pas de carrière militaire sans l'obtention de médailles. Pierre Finet en a obtenues !

Quelques médailles de Pierre Finet



En partant de la gauche : médaille de bronze Défense Nationale, médaille commémorative Ex-Yougoslavie, médaille OTAN.

Au-dessus, brevet militaire du second degré.

7) - La cérémonie militaire

De même, il n'y a pas de carrière militaire sans cérémonies !

Ordre du jour remis lors d'une cérémonie militaire au 515ème RT LA BRACONNE



Pierre Finet : un militaire considéré, estimé et reconnu par ses pairs

Vingt-huit années de service actif (1974 - 2002)

Bravo Pierrot !

Conclusion générale

Avec ce troisième ouvrage, on clôt ici l'histoire de familles en Avesnois au cours des XIXe et XXe siècles.

Ecrire une histoire familiale : une belle aventure

Au total, ce sont plus de 750 pages d'histoire familiale racontée à partir de lectures, de cartes postales, de photos de famille, de souvenirs, d'anecdotes et de témoignages. C'est à partir de ces éléments que je me suis lancé dans un travail d'écriture et de publications. Ce fut une belle aventure.

Avec le recul qui est le mien aujourd'hui, je me rends compte avoir conduit l'histoire familiale à hauteur du village. Ils étaient nombreux à travailler la terre. D'autres ont migré pour partir en ville et pour avoir une vie meilleure ; contribuant ainsi à l'exode rural. L'un est devenu pharmacien, mais on n'a trouvé ni pape ni prince ! Par ailleurs, j'ai pu partager cette histoire avec d'autres et noué de nombreux contacts. C'est là une grande richesse.

Une histoire conduite à hauteur du village

Cette histoire familiale est conduite à la hauteur du village, notamment de celui de Ruesnes, pour relater la vie au XIXe-XXe siècles d'une majorité de Français habitant dans des bourgs ruraux. Cultivant la terre pour la plupart, c'était la vie du peuple des campagnes. Cette époque est aujourd'hui révolue, mais peut-on l'oublier ?

Ni papes ni princes, mais un pharmacien !

Dans les recherches conduites, dans ma parentèle côté Sueur, un membre de la famille est devenu pharmacien vers 1818. Il est né dans le village natal de mon père (Sepmeries). Leur ancêtre commun est celui des « Sueur, cordonniers ». C'est surprenant. Il s'agit là d'une exception. Cela nous interroge sur la façon dont on pouvait sortir de sa condition sociale au début du XIXe siècle.

Un partage et des contacts noués

J'ai pu partager mon travail avec d'autres. Ce fut pour moi une grande source de satisfaction. A cette occasion j'ai noué des contacts. Nombreux sont celles et ceux avec qui j'ai échangé. C'était encourageant et motivant pour moi. Je les remercie pour l'intérêt qui a été le leur (Cf. le § « Remerciements », ci-après).

Un travail d'histoire à poursuivre

Enfin, on rappelle que l'histoire familiale rapportée ci-dessus n'est qu'une histoire possible. D'autres le sont.

Tous mes encouragements à celles et à ceux qui, un jour peut-être, se lanceront dans l'aventure !

Michel Sueur

Remerciements

Merci à ma famille, aux auteurs de généalogies ; pour les échanges de correspondance.

Des remerciements à ma famille

Ma famille avait manifesté son intérêt lors de la parution en 2024 du premier ouvrage de notre histoire. Il n'a pas faibli avec le temps. Elle a continué à apporter son concours pour évoquer des souvenirs, préciser des événements et des dates, rechercher des documents, des photos et des cartes postales.

Ma motivation à poursuivre le travail entrepris a toujours été la même. J'ai toujours eu du plaisir à écrire notre histoire familiale. Je souhaite que tous en aient autant à la lire.

Publié en deux tomes, ce travail s'appuie sur des lectures. Outre le texte, son intérêt est de mêler des photos et des souvenirs. Pour cela, il a fallu faire appel à la mémoire de la famille. Et c'est la femme qui la possède : merci à tante Gisèle, également ma marraine ; merci à Marie-France, ma sœur ; merci à Ghislaine, ma cousine ; merci à Pierrot et à sa sœur Marie-Hélène, mon cousin et ma cousine. Sans eux, l'histoire de notre famille aurait été incomplète. Les photos et les souvenirs sont des trésors.

Merci aux enfants, cousines et cousins, celles et ceux avec qui je me suis entretenu. Chloé n'a eu de cesse de montrer son intérêt pour mon travail et pour sa diffusion ; Alexandre a numérisé les diapositives et partagé l'album de famille sur google ; ils ont des souvenirs de Ruesnes et de leur famille comme leurs frères Damien et Guillaume.

Merci à Jean-Pierre Lavaud, ancien collègue sociologue de l'Université de Lille, pour ses conseils bibliographiques et nos échanges fructueux.

Des remerciements aux auteur(e)s de généalogies

Merci à tous ceux qui s'intéressent à la généalogie. Grâce à eux on dispose aujourd'hui d'une base de données s'enrichissant chaque jour et accessible grâce à des sites web de généalogie. Cet ouvrage fait appel à ces données. Je présente de nombreux arbres généalogiques en citant leurs auteurs : merci à eux. Ils permettent d'établir les différents liens de parenté, rappelant ici que dans la famille traditionnelle, c'est la parenté qui compte.

Merci à Elisabeth Bourlet de la Vallée et à Danièle Jager ; à Christiane Combat et à Marie-Hélène Fraquet ; à Daniel Flan ; à Bernard Bruyère et à Benoît Carpentier.

Des remerciements pour les échanges de correspondance

Merci à celles et à ceux avec qui j'ai eu des échanges de correspondance.

Provenant d'institutions, de la famille, de généalogistes et d'amis, ils sont nombreux !

On fait état de ces échanges ci-après.

Des échanges de correspondance

Suite à la parution des deux ouvrages consacrés à l'histoire d'une famille de l'Avesnois au cours des XIXe et XXe siècles, on fait état ci-après d'échanges de correspondance par mail en 2024 et en 2025.

Ils proviennent d'institutions, de la famille, de généalogistes et d'amis.

1) Les institutions

- Les Archives Départementales du Nord :

« La publication qui enrichira notre bibliothèque historique «Histoire d'une famille en Avesnois : Vaille de Ruesnes (XIXe et XXe siècles)» vient d'être enregistrée et porte la cote : BH 35232 ».

- Les Archives Départementales de l'Aisne :

« J'ai le plaisir de vous annoncer que vos deux publications sont communicables en salle de lecture des Archives départementales de l'Aisne.

Votre première publication, Histoire d'une famille en Avesnois, Vaille de Ruesnes (XIXe et XXe siècle) a reçu la cote DS 898, et votre seconde publication, Histoire d'une famille en Avesnois, Hélène Vaille et les siens (XIX et XXe siècle) la cote DS 899 ».

- Monsieur le Maire de Ruesnes

« Bonjour Monsieur Sueur,

Un grand merci pour l'envoi de votre ouvrage, celui-ci est très intéressant et retrace bien la vie de votre famille à Ruesnes ainsi que le contexte économique et historique de l'époque.

Il est captivant et prenant, c'est la raison pour laquelle je vous demande si je peux vous en commander 5 exemplaires dont un figurera à la bibliothèque municipale de Ruesnes.

Je tiens à vous préciser aussi qu'au château de Ruesnes s'est installée une librairie indépendante (la commanderie) créée et dirigée par Monsieur Xavier Carpentier.

Vous pouvez le contacter de ma part :

La Commanderie

Xavier CARPENTIER Mob : 06.76.77.86.66 lacommanderie.librairie@gmail.com

12, rue du Château - 59530 RUESNES - Hauts de France

Claude BLOMME

Maire de Ruesnes"

- **La Commanderie du Château de Ruesnes**

Bonjour Michel,

Un grand merci pour votre message téléphonique puis votre email du 24 avril.

Quel travail ! Je viens de parcourir en diagonale votre impressionnant document, et même en diagonale la route fut longue !!

Un grand bravo, je prendrai bien sûr le temps nécessaire pour le parcourir comme il le faut, mais j'ai déjà repéré des choses très pertinentes. Et puis tous vos souvenirs d'enfance sont un pur bonheur à découvrir.

Je suis sûr que nous pourrions ensemble mettre en valeur ce travail, pour le bénéfice de la commune mais également des cercles historiques locaux.

Si d'aventure vous prévoyez un jour de passer dans la région et sur Ruesnes, alors faites-le moi savoir, vous serez le bienvenu (bien évidemment) mais nous pourrions imaginer une petite conférence dans la librairie du château un soir pour susciter la curiosité des habitants et leur faire découvrir à quoi ressemblait leur village à une certaine époque maintenant révolue.

Merci encore pour ce contact,

Très bonne fin de semaine à vous,

PS: de mon côté je cherche inlassablement depuis 15 ans des photos du château de Ruesnes et du presbytère, photos privées, de toutes époques. Si par chance vous en avez dans vos fonds de tiroir, alors je suis preneur ! Merci !



La Commanderie **Xavier CARPENTIER** Mob : 06.76.77.86.66

12, rue du Château - 59530 RUESNES - Hauts de France

- **Monsieur le Maire de Ruesnes**

"Monsieur Sueur,

Je vous remercie de cet envoi [le second ouvrage] à tout point de vue enrichissant sur l'histoire de Ruesnes et de ses habitants

Bien cordialement

Claude BLOMME

Maire de Ruesnes"

2) La famille

- Mes enfants

Damien : « Merci papa pour ce beau travail de mémoire familiale que tu as réalisé là. J'avais déjà lu avec beaucoup d'intérêt le premier volume même si les liens généalogiques restent encore un peu obscurs pour moi.

J'avais lu le premier volume sur la tablette d'Alex mais je crois que je vais imprimer celui-ci.

Je te téléphone cet AM. A toute!

Damien ». [Mon fils aîné, né en 1972].

Chloé : « Bonjour Papa,

Le document est bien reçu. Je l'ai téléchargé ce matin et je l'ai parcouru rapidement. Quelle œuvre et quel niveau de détail!

Félicitation pour ce bel ouvrage qui est un témoignage fort de notre histoire familiale.

J'ai hâte de lire un peu plus en profondeur.

Je vois que tu y as mis des petites anecdotes.

Je t'embrasse bien fort ainsi que Raymonde.

Chloé et Erick ». [Ma fille aînée, née en 1976 et son mari]

Chloé : « Bonjour Papa,

Ah oui effectivement c'est un super accueil pour ton ouvrage ! Il ne faut pas que tu hésites à le partager plus largement.

C'est un ouvrage de qualité qui plonge le lecteur dans un autre temps.

Moi aussi, ça me fait toujours plaisir de t'entendre et d'échanger avec toi. J'ai de la chance d'avoir un papa comme toi qui me pousse toujours dans mes projets et qui m'a transmis de belles valeurs.

Je t'embrasse fort ainsi que Raymonde.

Bon préparatifs de départ en vacances.

Chloé ». [Ma fille aînée, en mission humanitaire à Madagascar depuis plusieurs années]

Chloé : « Bonjour Papa et Raymonde,

Le fichier est bien reçu et toutes mes félicitations pour ce nouvel ouvrage!

Il est encore en cours de téléchargement, j'ai hâte de le parcourir et de prendre le temps de le lire sur papier.

En voyant tome 1, on comprend aussi qu'il y aura au minimum un tome 2.

Nous avons passé 2 semaines à l'île Maurice et nous avons pris beaucoup de repos et du bon temps: plages resto, ballades et shopping. On aurait aimé prolonger mais le travail nous a rappelés et nous voilà donc de retour dans le froid de l'hiver austral.

Gros bisous à vous deux.

Chloé et Erick ». [Ma fille aînée et son mari]

- Mon neveu, et filleul

Thierry : « Que de beaux souvenirs à chasser avec toi. Je te félicite pour tes livres.

Thierry Doise ». [Mon neveu, et filleul ; né en 1965]

- Mon cousin

Pierrot : « Hello Raymonde et Michel,

En premier lieu, je voudrais t'adresser un très grand merci pour l'histoire de la famille Vaille.

Bien sûr, je n'ai pas encore eu le temps de le lire car il faut prendre son temps pour ces 284 pages et comprendre toute la généalogie et les explications fournies.

Je suis heureux que tu aies pu t'attaquer à ce "gros morceau" et l'avoir mis en forme comme tu sais si bien faire et je pense que j'aurais beaucoup de plaisir à le lire !!!

Je suis également certain que cela fera beaucoup plaisir à la famille, notamment tante Gisèle... Je n'imagine même pas le temps que tu as dû passer pour faire ce livre !

Voilà donc un très beau cadeau !

J'espère que vous allez bien tous les deux et qu'après tout ce travail, les vacances seront les bienvenues !

En attendant de se voir, bonnes vacances et très gros bisous à tous les deux et encore merci !!

Pierrot Finet » [Mon cousin, né en 1956]

Pierrot : « Je suis actuellement en pleine lecture du livre que tu m'as adressé et je dois avouer que je suis ébahi par le travail fourni.

Pierrot Finet ». [Mon cousin]

Pierrot : « Hello Michel,

J'ai terminé de lire la 1ère édition du livre sur les Finet et je dois dire que non seulement j'ai appris certaines choses mais aussi que je suis impatient de découvrir la suite !

Pierrot Finet ». [Mon cousin]

Pierrot : « Hello Michel et Raymonde,

J'ai lu avec un grand intérêt et émotion ce que tu as écrit.

Pierrot Finet ». [Mon cousin]

Pierrot : « Hello Michel,

Tu as encore fait un travail remarquable et je crois que je peux me faire le porte-parole de la famille qui attend avec impatience de lire une saga (non légendaire) de notre famille !!!!

Pierrot Finet ». [Mon cousin]

- Notre nièce et son ami

Mado et Gérard : « Chers Raymonde et Michel,

J'ai bien reçu le mail et le fichier que j'ai parcouru, dans un premier temps, et que je vais lire, tant il est intéressant. D'autant que nous sommes vraiment concernés, géographiquement, par cette histoire.

Il est bien d'insister sur les conséquences de cette guerre 14/18, comme on dit, sur la démographie et les conséquences économiques qui en découlèrent; la France d'aujourd'hui serait bien différente si on n'avait pas massacré le peuple à ce point.

La faïencerie d'Onnaing est à l'origine de la faïencerie de Wasmuel, en Belgique, dont je viens d'acheter des pièces dernièrement.

Bref, beaucoup d'histoire personnelle et générale qui fait tout l'intérêt de ce recueil, et, tellement bien raconté!

Bravo Michel.

Je crois qu'au château de Ruesnes il y a une librairie, nous devions y aller, on va le faire.

En attendant nous vous souhaitons de bonnes vacances. Passez de bons moments.

Nous, ne bougeons pas; on se sent si bien dans le Hainaut!

Toute notre amitié.

Bises à vous deux.

Mado [notre nièce, par alliance, née en 1952] et Gérard [son ami].

P.S.: j'ai réunion généalogie à 14h30 ».

3) Des généalogistes

C'est grâce à Elisabeth Bourlet de la Vallée que j'ai trouvé l'arbre généalogique auquel ma famille appartient, côté Vaille. Par ailleurs, Danièle Jager (née Vaille), par son témoignage, a apporté un éclairage complémentaire sur les Vaille de Raismes. C'est avec elles que nos liens de cousinage sont les plus proches.

Les liens de cousinage sont également proches avec Marie-Hélène Fraquet : nos arrières grands-mères Aimée et Céline Grevin étaient deux sœurs nées à Beaudignies. Elle a apporté des éléments intéressants (généalogie, témoignage, clichés, etc.) permettant un éclairage complémentaire à celui des Finet-Grevin, côté Hénocq-Grevin (Cf. additif).

Avec Christiane Combat nous avons un lien de cousinage plus lointain. Elle a manifesté son intérêt pour mon travail. Férue de généalogie, elle a contribué à celle de la famille Finet.

Nos échanges ont toujours été réguliers, encourageants et fructueux, comme en témoigne la correspondance ci-après.

Elisabeth Bourlet de la Vallée : « Bonjour Michel,

Je viens de terminer la lecture de ton ouvrage.

Quel plaisir de découvrir des anecdotes, des détails et de pouvoir mettre un visage sur certains noms!

Je comprends le sens de cet ouvrage à la fin, après avoir découvert ton parcours scolaire: il me semblait bien qu'il y avait beaucoup de recherche sociologique.

C'est formidable de relier des liens familiaux grâce aux conditions de vie de l'époque concernée.

J'ai envoyé le lien à mes 2 sœurs: tu as fait 2 heureuses de plus, car elles suivent "ma" généalogie à distance.

En PJ, tu parles d'un Patrick Dulieu, de la famille des Boursiez...ce Patrick Dulieu est un petit petit-cousin à moi. Je correspond avec sa mère Jacqueline Dulieu (auteure de la généalogie sur Geneanet) ; elle est cousine de ma grand-mère Marcelle Houriez, épouse de Paul Vaille.

Le monde est décidément petit!

Je te joins quelques gravures ou cartes postales qui pourraient te plaire

*Mon grand-père Paul Vaille à Maulde en douanier

*le château de Ruesnes

* l'école des filles de Ruesnes

* la maison des Vaille à Raismes Vicoigne: j'ai connu Emile et Fernand, frères de Paul et Julia, soeur de Paul. Tous les 3 ont habité pas loin l'un de l'autre

Voilà mon ressenti après lecture, j'attends impatiemment le tome II.

Merci encore et au plaisir de lire la suite.

A bientôt

Elisabeth Bourlet de la Vallée ».

Elisabeth Bourlet de la Vallée : « Bonjour Michel,

J'ai bien reçu ton exemplaire de l'histoire des Vaille.

Je suis admirative de ton travail et te remercie infiniment pour ton engagement familial.

Merci également de m'avoir intégrée (très modestement) comme source.

Puis-je intégrer tes photos de famille à ma généalogie, sur geneanet et Heredis ?

J'ai juste « survolé » hier soir le livre mais je vais m'y attaquer plus en détail.

Très bonne journée et encore merci.

Elisabeth »

Elisabeth Bourlet de la Vallée : « Bonjour Michel,

Merci pour cette nouvelle mouture !

Je l'ai transmise aussitôt à mes 2 sœurs.

Encore bravo pour ton travail et merci de m'y avoir incluse.

Elisabeth ».

Danièle Jager : « Bonjour,

Je vous remercie de m'avoir permis de lire attentivement et avec un immense plaisir cet additif à l'histoire de notre famille [les Vaille de Ruesnes].

Pendant cette lecture, j'ai eu l'agréable sensation que vous redonniez vie à ses membres et apportiez du sens à leur histoire.

Vous dites que vous avez retrouvé dans mon témoignage les mêmes valeurs morales dans la famille de Raismes que dans celle de Ruesnes et sans doute est-ce notre ancêtre commun qui nous les a transmises comme il les a reçues des siens ; cela je me plais à le croire parce que cette continuité, je devrais plutôt dire cet héritage, me rassure sur l'avenir de la descendance des Vaille

J'aurai sans doute autant de plaisir à lire l'histoire d'Hélène si vous me la faites parvenir.

Bien amicalement,

Danièle ».

Danièle Jager : « Bonjour,

Merci pour le partage de votre travail sur l'histoire de ma famille.

Mieux connaître mes origines me permet de mieux comprendre certains aspects de ma personnalité et de mon cheminement.

Cette réflexion enrichit ma perception de moi-même et nourrit mon évolution. De connaître maintenant de manière bienveillante et documentée la famille du frère de mon grand-père - dont je n'ai rien su qu'une photo sur un mur - me conforte dans mon enracinement.

J'aimerais pour parachever ce travail qu'une étude comparative soit réalisée sur l'évolution sociale de la descendance de Léandre et d'Hector, une famille paysanne de

l'Avesnois et l'autre ouvrière métallurgiste dans le bassin minier du Valenciennois jusqu'à nos jours.

Avec toute ma gratitude,

Danièle ».

Christiane Combat : « Bonjour,

J'ai fait très bonne lecture enrichissante et instructive sur le département du Nord à travers votre Famille dans le monde rural : ses coutumes, ses métiers qui se perpétuent de génération en génération, ses femmes qui veulent quitter le monde paysan pour une vie meilleure, l'arrivée du chemin de fer facilitant leur déplacement....

Le Pas de Calais dont est originaire la famille paternelle de mon père, son arrière-grand-père né à Créquy cité dans l'ouvrage pour la fabrication des ustensiles en bois, y était vendeur de pipes en bois.

Merci beaucoup de m'avoir fait partager l'histoire de votre famille.

Bien cordialement,

Christiane Combat »

.

Christiane Combat : « Bonjour,

Connaître l'histoire d'une famille et sa région, est très intéressante et enrichissante

Encore un grand merci de bien vouloir me la faire partager.

Bien cordialement

Christiane Combat »

Marie-Hélène Fraquet : « C'est toujours très intéressant de voir notre histoire s'écrire à partir de quelques éléments, quelques dates. A+,

Marie-Hélène Fraquet ».

- **Des contacts avec d'autres généalogistes** : Daniel Flan et, plus récemment, avec Bernard Bruyère et Benoît Carpentier.

Daniel Flan : « Bonsoir,

Tout d'abord je vous remercie pour l'extrait de votre livre que j'ai commencé à lire, je suis très intéressé par la suite du livre. J'ai trouvé des actes de certains de vos aïeux si ça vous intéresse.

Moi je suis à la recherche des parents de Flan Adèle Olympe.

Cordialement.

Daniel Flan ».

Daniel Flan : « Bonjour,

Je vous remercie et vous avez bien fait d'avoir intégré un peu de ma généalogie dans votre Histoire familiale. En généalogie l'entraide est de mise. Alors prenez ce qui vous intéresse.

Amitiés.

Daniel Flan »

Bernard Bruyère : « Bonjour Monsieur Michel SUEUR

Merci , quel superbe cadeau vous me faites de la lecture de votre ouvrage riche et foisonnant de données généalogiques , des multiples endogamies des familles de l'Avesnois dont les vôtres SUEUR et VAILLE, des métiers des terroirs, je pense à la forêt de Mormal à proximité de Gommegnies via la chaussée Brunehaut et au Cheval Blanc où habitaient mes ancêtres paternels BRUYERE et PLOUVIER qui a fait vivre des générations de bûcherons, de scieurs de long, de sabotiers (plusieurs centaines à Gommegnies), de braisetiers, de vendeurs de charbons de bois, etc.... et où mon arrière-grand-père Charles PLOUVIER évadé d'Allemagne en 1914 a été tué par les allemands en 1916 au lieu-dit de "l'homme pendu" et mon autre arrière-grand-père Léon BRUYERE mort en novembre 1918 des suites de ses blessures lors de sa participation à la libération de Gommegnies par les soldats anglais et néo-zélandais

Vous avez dû voir en consultant ma base, que les Bruyère (Bruÿer) sont originaires de Wihéries du comté du HAINAUT aux 17ème et 18ème siècles, qu'ensuite ils se sont déplacés de quelques km à Bermeries puis Amfroipret et enfin Gommegnies et de par la création du royaume de Belgique en 1831 qui a coupé en deux le HAINAUT, Wihéries (actuellement absorbé par DOUR) se trouve maintenant en Belgique.

Bien cordialement,

Bernard Bruyère ».

Benoît Carpentier : « Bonjour Michel,

Je suis très heureux que mon travail ait pu te servir pour la rédaction de tes ouvrages que je vais m'empresse de lire.

Etant le premier Carpentier de ma branche à ne pas avoir vu le jour dans le Nord, tous ces noms de villages ou de familles ont pour moi le côté exotique de mes rares vacances d'enfant d'agriculteur ou la nostalgie des souvenirs de jeunesse que nous racontait mon père Jean.

Bien cordialement

Benoît Michel (en hommage à mon Oncle Michel et mon Parrain Michel Maréchal) Carpentier ».

Benoît Carpentier : « J'ai terminé la lecture de tes ouvrages ; c'était très intéressant. J'ai transmis les liens à Michel Maréchal qui me les a demandés. Alain savait qu'ils étaient à la mairie. Il me tarde de lire le prochain tome.

Bien cordialement, Benoît ».

4) Des amis

- Famille Carpentier de Ruesnes

« Bonjour Michel,

Merci pour l'envoi du document sur Ruesnes. C'est émouvant.

Maman sera contente de recevoir le texte.

Encore merci pour ton travail.

Mes amitiés à toi et Raymonde.

Pascale »

- Un ancien collègue de travail, sociologue

« Merci Michel et bravo pour ton travail. J'ai commencé à feuilleter l'ensemble. Tu as vraiment trouvé une belle et riche iconographie. Relativement au Limousin, c'est un autre monde. Je vais me pencher plus sérieusement sur ton livre dans les jours qui viennent.

JP Lavaud ».

- Un ch'ti de Bermerain

« Bonjour Michel,

Merci pour ce message et ces nouvelles.

J'ai hâte de prendre connaissance de la suite de l'histoire.

Pas de Fréjus pour nous malheureusement cette année.

Au plaisir de se revoir

Florent et la famille ».

Bibliographie (Tomes 1 et 2)

Ouvrages

Weber (Eugen), La fin des terroirs 1870 – 1914, Collection Grand Pluriel, 2016

Winock (Michel), Jeanne et les siens, Seuil, 2003

Winock (Michel), Jours anciens, Gallimard, 2020

Articles

Bourdieu (Pierre), Le paysan et la photographie, Revue Française de sociologie, 1965

Bourgeois (Lucien), Demotes-Mainard (Magali), Les cinquante ans qui ont changé l'agriculture française, Économie rurale, 2000

Buriez-Duez (Marie-Pascale), Le mouvement de la population dans le département du nord au XIXe siècle, Presses universitaires du Septentrion

Lesaege-Dugied (Aline), La mortalité infantile dans le département du Nord de 1815 à 1914, Presses universitaires du Septentrion, 1972

Rey (Violette), Le thème de la migration agricole en France, Cahiers de Fontenay, n°7, 1977

Ronsin (Francis), Guerre et nuptialité, Population, 1995

Sueur (Nicolas), Les spécialités pharmaceutiques au XIXe siècle: statuts et fondements de l'innovation, Le Mouvement Social, 2014/3

Autres Ouvrages

Cabanel (Patrick), La République du certificat d'études, Histoire de l'éducation, 2002

Fressoz (Jean-Baptiste), Sans transition. Une nouvelle histoire de l'énergie, Seuil, 2024

Le Bras (Gabriel), L'église et le village, Paris, Flammarion, 1976

Mandon (Guy), Un prêtre résistant: Georges Rocal (1881-1967), Les Editions Secrets de pays, 2016

Mendras (Henri), La fin des paysans, Babel, 1992

Vanhove (Jean-François), Nord-Pas-de-Calais d'antan, 2012

Annuaire

Annuaire statistique du département du Nord

Dictionnaire

Encyclopédie Larousse

Wikipedia

Magazine

Le Magazine de la Société Historique de Maroilles, mai 2020

Sites Web

<https://trainconsultant.com/2020/08/18/la-voie-seule-elle-cree-le-chemin-de-fer/>

<https://villesetvillagesdelavesnois.org/>

<https://www.geneanet.org/>

Michel Sueur

Hélène Vaille et les siens – Tome 2

Cet ouvrage intitulé **Hélène Vaille et les siens** est publié en deux tomes.

Dédié à sa grand-mère maternelle, Michel Sueur complète ainsi l'histoire d'une famille de l'Avesnois* dont les membres sont nés à Ruesnes, et dans les environs.

Il confronte l'histoire familiale avec l'histoire locale et nationale.

L'auteur conte des histoires de vies. Elles sont liées aux événements [et à leurs conséquences] auxquels les membres de sa famille ont été confrontés. Au cours des XIXe et XXe siècles, ils concernent la révolution industrielle, la révolution vestimentaire, les guerres, la révolution agricole et leurs conséquences. Ces histoires de vie sont parfois bouleversées suite à des décès prématurés. Les solidarités familiales entrent alors en jeu.

Les temps auxquels se rapportent ces histoires de vie concernent un passé disparu. Mais ce passé me parle encore. Et je n'ai pas voulu qu'on l'oublie, en mémoire de ceux qui nous ont précédés. Ils nous ont permis d'être ce que nous sommes aujourd'hui.

C'est la raison pour laquelle, à partir de lectures, j'ai raclé tout ce que j'ai pu réunir pour mettre en perspective différents éléments: des données généalogiques, des cartes postales, des photos de famille, des anecdotes mais aussi des souvenirs.

Ces souvenirs sont ceux d'un enfant du baby-boom, né en 1948 à Ruesnes ; un bourg rural de l'Avesnois où j'ai grandi et gardé des attaches. Je n'ai pas connu la guerre. J'ai eu la chance de poursuivre des études dans l'enseignement supérieur et d'y enseigner. Mon engagement politique est né lorsque j'étais lycéen. Il est lié aux « événements de mai 68 ». J'ai connu l'avènement de la société de consommation et de loisirs. Si je vis aujourd'hui depuis 2010 dans le Périgord, aux côtés de Raymonde, je n'ai pas oublié ni ma famille, ni mes racines.



Michel Sueur, Université de Lille1, 2010 (Cliché de la douce Ray)

* Le premier ouvrage, paru en 2024, avait comme titre : « Histoire d'une famille en Avesnois, Vaille de Ruesnes, XIXe et XXe siècle ». Il portait sur le devenir des membres d'une fratrie née entre 1850 et 1861.

Couverture: une photo de famille réunissant les parents et leurs enfants, milieu des années 1930

(Cliché de l'album de famille de ma marraine Gisèle Bédanel, née Finet, gardé précieusement)